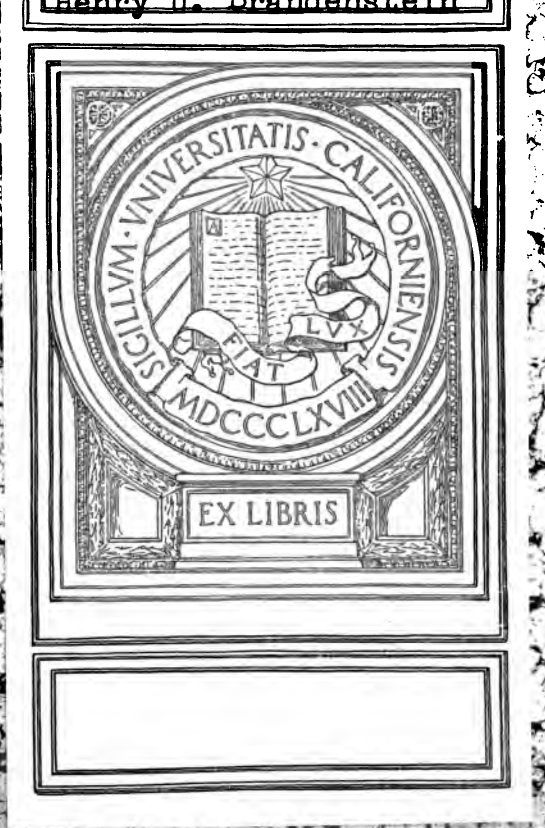



J. GOMEZ DE LA CORTINA ET AMICORUM
FALLITUR HORA LEGENDO


LIBROS
EGREGIOS CUMULARE
PRÆCLARA SUPELLEX.
BIBLIOTHECA CORTINA.


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'HORACE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'HORACE

PAR ORDRE DE PRODUCTION.

TRADUCTION DE M. GOUPY.

Paris,

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST
RUE SAINT-HONORÉ, 315.

1847

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
. . . .
Jusqu'au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.

VOLTAIRE.

Il y a en Pouille, sur les bords de l'Ofanto, autrefois l'Aufide, une petite ville nommée Venouse. C'est là que naquit Horace (Quintus Horatius Flaccus), le 8 décembre de l'an de Rome 689, deux ans avant la conjuration de Catilina, soixante-cinq ans avant Jésus-Christ. Son père, fils d'affranchi, et collecteur ou huissier, n'était pas riche ; mais il consacra à son éducation tout ce dont il put disposer. Il alla s'établir à Rome

pour lui faire suivre les leçons des meilleurs maîtres; il l'initia lui-même à toutes les choses de la vie avec la tendresse la plus attentive et la plus intelligente; et quand il l'eut ainsi conduit à l'âge de vingt ans, il l'envoya, coûte que coûte, à Athènes, étudier la philosophie et se perfectionner le goût avec tout ce qu'il y avait de plus brillant dans la jeunesse romaine. Brutus passa à Athènes pendant qu'Horace y était. Il le distingua, l'emmena avec lui en Macédoine, et lui donna à commander une des légions de son armée.

La bataille de Philippes ferma bientôt à Horace la carrière des armes, en détruisant son parti. Alors il demanda et obtint la permission de rentrer en Italie. Il acheta à Rome une petite charge, et comme elle n'occupait pas tout son temps, il se mit à cultiver la poésie. Virgile le présenta à Mécène, qui l'admit dans son intimité et le fit connaître à Auguste. Celui-ci voulut se

l'attacher comme secrétaire : Horace refusa, mais sans perdre sa bienveillance. Au contraire, grâce à Auguste et à Mécène, il put bientôt se défaire de son emploi, et il acheva doucement sa vie, un peu à Rome entre les plus grands personnages et les plus aimables filles du monde, plus à Tibur ou dans une petite terre qu'il avait au pays sabin. Il mourut à 57 ans, peu de temps après Mécène. Il fut inhumé à ses côtés.

Sa taille était petite et ronde, son caractère facile et indépendant; il savait aussi bien se passer des bonnes choses qu'en jouir.

J'ai publié deux fois ses odes et deux fois ses œuvres entières dans l'ordre où on les trouve partout : les voici cette fois dans celui où il les a le plus probablement écrites (1). On pourra suivre, en les lisant ainsi, et ses liaisons et les progrès de sa fortune, comme ceux de sa raison et de son goût. J'ai un peu hésité à chan-

(1) Vie d'Horace, par M. le baron Walkenaër, édit. Michaud, 1840.

ger un arrangement que peut-être il a fait lui-même ; mais je me suis dit que, si cet arrangement est de lui, il lui a été imposé par les circonstances dans lesquelles il a vécu, et qui ne permettaient pas toujours de parler aussitôt qu'on pensait. En publiant peu après sa mort ses épodes, dont les trois quarts sont d'assez mauvais goût, et dont il s'était engagé à détruire au moins deux, celles contre Canidie, on a pris envers lui une liberté beaucoup plus grande que celle que je prends en remettant à leur place, après deux mille ans, les pièces dont il a différé quelque temps la publication.

Toujours brillantes, quelquefois vides, les odes exigeaient des vers. Rarement élevées, toujours pleines, les satires et les épîtres souffraient la prose, et Horace lui-même n'a pas voulu qu'on y cherchât de la poésie. Je me suis donc dispensé pour elles d'un travail qu'on n'apprécie guère.

Il y a quelques endroits où je comprends et

rends le texte autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Ainsi, dans une ode à Septimius, je donne au mot *aditurus* le sens d'une éventualité passée; dans l'art poétique, aux mots *et idem indignor, quandoque bonus dormitat Homerus*, je rattache *et idem indignor* au sentiment d'Horace sur Chérile, et je dis tout simplement: Homère sommeille quelquefois, au lieu de : Je m'indigne quand il sommeille, chose qu'Horace n'a pas pu dire après *paucis maculis non offendar*. Dans une ode à Tyndaris, je vois un marché, non un repentir, etc.

Je prie ceux qui se sentiront disposés à me donner tort, de bien relire le texte et de faire attention aux circonstances pour Septimius, à la ponctuation et au sens de *quandoque* pour Homère, aux mots *dum* et *recantatis* pour Tyndaris, etc. Quand je me suis éloigné des autres traducteurs et de moi-même, ce n'a pas été sans réflexion.

Quelques épigrammes de Martial m'ont paru pouvoir intéresser après Horace, soit par la philosophie qu'elles respirent, soit comme études de l'esprit et des mœurs de Rome au temps de Domitien. J'en ai traduit et pourrais donner dix fois plus; mais les épigrammes romaines n'étaient pas obligées d'avoir du trait: celles qui en ont par hasard ont perdu leur piquant à force d'être répétées par les gens qui se font de l'esprit avec celui des autres; enfin, beaucoup sont obscènes: je ne veux ni ennuyer honnêtement, ni être déshonnête pour distraire.

Je ne me suis pas attaché à faire connaître les personnages de ces petites pièces, comme ceux à qui ou de qui a parlé Horace, parce que le temps de Domitien n'est ni aussi connu ni aussi intéressant que celui d'Auguste.

Des études sur un fléau tout moderne, le paupérisme, et des indications de remèdes pour l'a-

moindrir autant que possible, paraîtront peut-être bizarres à la suite de deux poëtes de l'antiquité ; mais je les ai envoyées inutilement le 1er février de cette année aux deux chambres et aux ministres, pour qui je m'étais hâté de les écrire, et j'ai cependant la conviction la plus profonde que quelques unes de ces idées peuvent être utiles. Elles auront, dans la société d'Horace et de Martial, plus de chances d'être lues et de rester que lancées seules; et quelque jour peut-être, quand je ne serai plus, un de mes lecteurs, devenu homme d'état, fera, en les réalisant, un très grand bien.

TABLE

DES POÉSIES D'HORACE

DIVISÉES, COMME DANS LES ÉDITIONS ORDINAIRES,

PAR GENRES ET PAR LIVRES.

Odes.

PREMIER LIVRE.

DEUXIÈME LIVRE.

TROISIÈME LIVRE.

QUATRIÈME LIVRE.

Épodes.

Satires.

PREMIER LIVRE.

DEUXIÈME LIVRE.

Épîtres.

PREMIER LIVRE.

DEUXIÈME LIVRE.

ÉPIGRAMMES DE MARTIAL.

ERRATA.

Pages.

8 4e ligne du texte, *tel en revanche*, lisez *tel*.
11 Avant-dernière ligne : *fesses*, lisez *hanches*.
31 3e ligne du sommaire : *Lucius*, lisez *Quintilius*.
41 10e lig. du som. : *et frères*, lisez *Murena, un des frères*.
63 Dernier vers : *ce reflet*, lisez *cet enfant*.
93 Titre : *Asinus*, lisez *Asinius*.
94 3e vers : *criminels*, lisez *coupables*.
135 3e ligne : *Candide*, lisez *Canidie*.
154 Titre : *Ve*, lisez *XXVe*.
164 2e vers : *chants*, lisez *champs*.
170 3e vers : *les*, lisez *la*.
180 2e vers : *brise*, lisez *brises*.
199 14e vers : *écarter*, lisez *éviter*.
206 2e vers : *a*, lisez *as*.
206 3e vers : *est*, lisez *es*.
227 6e vers : *Jupiter, choisi*, lisez : *Jupiter choisi*.
Après la page 229 : 220, lisez 230.
246 8e vers : *ses sifflements*, lisez *es*.
247 4e vers : *les femmes de*, lisez *la femme du*.
261 12e vers : *le*, lisez *la*.
282 Titre : *XXVIIe*, lisez *XVIIe*.
291 3e vers : *nœud*, lisez *nœuds*.
292 11e vers : *pourtout*, lisez *partout*.
396 1er vers : *n'ai*, lisez *n'ai garde*.

ŒUVRES

D'HORACE.

An de Rome 712.

VIIe SATIRE

DU 1er LIVRE.

Age d'Horace 23 ans.

Roi Rupilius était un Prénestin proscrit par les Triumvirs, et qui, dans l'armée de Brutus, comme Horace, l'avait appelé fils d'esclave. — Sisenne et Barrus étaient deux mordants avocats; Bithus et Bacchius, deux gladiateurs.

Je veux que pas un barbier, pas un gobe-mouches n'ignore comment Persius, le métis, a rendu venin pour venin à Roi Rupilius, le proscrit. Ce Persius, riche marchand à Clazomène, avait de grandes affaires et de grands démêlés avec ce Roi. C'était un brutal, encore plus bilieux que l'autre; gonflé d'assurance, d'orgueil, et d'une amertume de langage à battre Sisenne et Barrus. Quant à Roi... Ni l'un ni l'autre n'avait voulu entendre à rien; car il en est des plaideurs aux prises comme des braves que la

guerre a rendus ennemis. La mort a seule pu mettre un terme à la haine mutuelle d'Hector, fils de Priam, et de l'impétueux Achille, parce que chez tous deux la valeur était extrême. Si c'est entre deux lâches qu'est la querelle, ou si les combattants sont d'inégale force, comme Diomède et le Lycien Glaucus, le plus faible recule, en offrant de lui-même un présent. Or, nos gens étaient aussi égaux que le sont Bithus et Bacchius. Brutus était préteur en Asie. Ils s'élancent devant lui dans l'arène, tous deux superbes à voir. Persius expose l'affaire. On rit dans l'auditoire. Il loue Brutus; il loue l'armée. Il appelle Brutus le soleil de l'Asie, et ses compagnons des astres bienfaisants. Roi seul en est excepté. Roi, c'est le chien, fléau des laboureurs. Tout cela roulait comme un torrent qui ne laisse rien à la hache. L'homme de Préneste riposte, rude et invaincu vendangeur, qui a fait repentir plus d'un passant de lui avoir crié coucou. Un flot d'injures coule de ses lèvres comme d'un plantureux sapin. « Brutus! s'écrie alors le Grec noyé dans ce vinaigre italique, Brutus, qui chasses si bien les rois, au nom des Dieux, ne peux-tu nous étrangler ce Roi-ci? L'exploit serait digne de toi. »

An de Rome 714.

XVIe ÉPODE.

Age d'Horace 23 ANS.

Les partis d'Octave et d'Antoine, vainqueurs à Philippes, se battaient entre eux pour les terres prises au parti vaincu de Brutus et de Cassius. — Les Açores s'appelaient Iles-Fortunées.

AUX ROMAINS.

Encore un siècle en proie à la guerre intestine!
L'empire des Romains lui-même se ruine!
Ce que n'ont pu saper les Marses, nos voisins,
Le toscan Porsenna ramenant les Tarquins,
Le Capouan jaloux, Spartacus le rebelle,
L'Allobroge aux traités constamment infidèle,
La fière Germanie avec ses blonds cheveux,
Ni le Carthaginois maudit de nos aïeux,
Nous le détruisons, nous, de nos mains sanguinaires!
Nos champs redeviendront de sauvages repaires!
Du pas de son cheval un vainqueur insolent,
Foulera nos débris, troublera leur silence,
Et du grand Quirinus livrera sans défense
Les ossements sacrés au caprice du vent.
O Romains! cherchez-vous, ou tous, ou les plus sages,
Un moyen d'échapper à ces affreux présages?
Voyez le Phocéen! ville, bourg, champs, foyers,
Il fuit, il laisse tout aux loups, aux sangliers.

Il s'exile où ses pieds, où les autans, où l'onde,
Le porteront. Ce plan vous sied-il ? l'un de vous
En a-t-il un meilleur? Eh bien! qu'attendons-nous?
Les auspices sont bons, et le vent nous seconde.
Jurons que les rochers vogueront sur les flots,
Que le Pô baignera la Pouille de ses eaux,
Que l'Apennin courra vers l'onde adriatique,
Que les plaisirs nouveaux d'un monstrueux amour
Joindront le tigre au cerf, la colombe au vautour,
Que les boucs aimeront la mer, et que l'Afrique
Verra près des lions les confiants troupeaux,
Avant que vers ces bords retournent nos vaisseaux.
Tous quittons à la fois notre exécrable ville,
Après ce fier serment de ne la plus revoir ;
Ou s'il est parmi nous quelque amant imbécile
De l'immobilité sans calme et sans espoir,
Laissons-le. Ni regret, ni reproche, ni plainte :
Traversons seuls les flots dont l'Italie est ceinte.
Venez, hommes de cœur! Loin de ce lieu maudit,
Il est des champs heureux, des îles fortunées,
Où le blé sans labour naît toutes les années,
Où sans l'aide du fer la vigne refleurit,
Où ne manque jamais l'olive verdoyante,
Où dans les chênes creux un miel pur se présente,
Où, point de vert figuier qui ne porte son fruit,
De mont dont un ruisseau ne sourde à petit bruit.
La chèvre, la brebis, offre, sans qu'on l'appelle,
A la main du berger sa traînante mamelle.

L'ours, pressé par la faim, ne vient pas en hurlant
Rôder, quand fuit le jour, près du bercail tremblant.
Point de ces nids trompeurs formés par la vipère,
Et que l'œil abusé prend pour des tas de terre.
Nul astre malfaisant, nul mal contagieux
Ne frappe les agneaux, ne consume les bœufs.
Le terrain est brûlant sans tuer la semence,
Notus est pluvieux sans noyer le sillon.
Jamais d'excès. Ulysse, et Médée, et Jason,
Et Tyr, de ces beaux lieux n'ont pas su l'existence.
Quand Jupiter à l'or fit succéder l'airain,
Il voulut qu'une race à ses ordres docile
Dans le siècle de fer y trouvât un asyle.
Soyons-la. Des méchants fuyons-y le destin.

An de Rome 714. — Age d'Horace 25 ans.

XVe ÉPODE.

A NÉÈRE.

Néère doit avoir été la première courtisane dont Horace se soit épris en arrivant à Rome, sous le consulat de Plancus.

Il faisait nuit : le ciel était sans voiles ;
Phébé brillait au milieu des étoiles.
Tes bras polis m'entouraient palpitant
Comme le lierre une yeuse nouvelle.

Je te jurais une amour éternelle ;
Par tous les dieux, tu m'en jurais autant.
« Oui, disais-tu, je serai ta Néère
» Tant que les loups seront craints des agneaux,
» Tant qu'Orion, funeste aux matelots,
» De ses fureurs troublera l'onde amère,
» Tant qu'Apollon laissera, dans leurs jeux,
» Les doux zéphirs baiser ses blonds cheveux. »
Tu m'as trompé ! Je t'apprendrai, traîtresse,
Si je suis homme à souffrir que tes nuits,
Plaisirs pour toi, ne soient pour moi qu'ennuis.
Je saurai plaire à quelque autre maîtresse.
Ce cœur si tendre, et que tu méconnus,
Tous tes regrets ne te le rendront plus.
Et toi qui, fier d'avoir fait sa conquête,
A mes dépens portes si haut la tête,
Sois riche en terre et plus riche en troupeaux,
Autour de toi sème l'or par boisseaux ;
Plus beau qu'Atys, sois plus savant encore
Que ne le fut en son temps Pythagore.
Tu n'en verras pas moins un autre amour,
De ton dépit, m'égayer à mon tour.

An de Rome 714.	**XXe ODE** DU IIIe LIVRE.	Age d'Horace 25 ANS.

A PYRRUS.

Néarque était un jeune garçon aimé à la fois de ce Pyrrus, amoureux comme on en voyait alors, et de quelque lionne de Rome telle que nous en voyons aujourd'hui.

Oses-tu bien, Pyrrus, priver de ses petits
Une lionne de Libye ?
La vois-tu pas s'élancer en furie
Sur son Néarque, à travers tes amis ?
Vas-tu pas fuir !... Si tu chéris la gloire,
Arme-toi bien, elle aiguise ses dents,
Et l'on brûle de voir auquel des combattants
Restera l'heureuse victoire.
Néarque cependant, objet de votre ardeur,
La regarde, dit-on, avec indifférence,
Et laisse indolemment la palme du vainqueur
Sous ses pieds se faner d'avance,
Tandis que les zéphyrs, de leur souffle amoureux,
Dispersent sur son cou sa blonde chevelure,
Tel qu'on nous peint Nirée, ou la douce figure
De l'échanson du souverain des dieux.

An de Rome 714.

IIe SATIRE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 25 ANS.

Tigellius était un excellent chanteur, fort riche et fort recherché; Fufidius, un fameux usurier; Origo, une comédienne; Catia, une patricienne, célèbre par ses galanteries, et qui avait été surprise en adultère, dans le temple de Vénus, avec un tribun du peuple; Hypsæa Plotia, une autre patricienne sujette à se passionner pour d'indignes greluchons; Fausta, une fille de Sylla, femme de Milon, au sujet de laquelle Longarénus, son amant, s'était réellement porté sur Villius, autre amant de cette terrible belle, aux violences racontées ici; Fabius, un rhéteur bavard; Marsæus, Cupiennius, Salluste, Galba, Cherenius, Rufillus, Gorgonius; des compagnons de débauche de Jules César ou d'Octave; Malthinus, enfin, selon plusieurs commentateurs, n'est autre que Mécène, dont les habitudes de mollesse étaient connues. On voit qu'Horace, encore loin des chefs du parti vainqueur, tirait par préférence sur eux.

Les joueuses de flûte, les charlatans, les mendiants, les mimes, les parasites, tout ce monde est triste et déconfit de la mort du chanteur Tigellius; car Tigellius était bon. Tel en revanche, de peur d'être appelé prodigue, ne donnerait pas à un ami dans la détresse de quoi se défendre du froid et des tourments de la faim. Demandez à un autre pourquoi il dévore en glouton la belle fortune de son aïeul et de son père, achetant à force d'emprunts tout ce qu'il peut trouver de plus délicat; il

vous répondra qu'il ne veut pas être taxé de lésine. Les uns le louent, les autres le blâment.

Fufidius craint la réputation d'homme sans conduite. Riche en terres, riche en portefeuille, il retient cinq pour cent par mois sur ce qu'il prête, et plus on est malheureux, plus il écorche. Il est à l'affût des jeunes fous à pères sévères, à robes viriles de la veille. « Mais il proportionne sans doute ses dépenses à ses bénéfices? — Lui! vous ne sauriez croire à quel point il est son propre ennemi. Ce père qu'une comédie de Térence nous montre ayant chassé son fils ne s'impose pas de plus grandes privations que lui. »

Où en voulez-vous venir, va-t-on me dire? A ceci : qu'en fuyant un excès, les sots tombent dans l'excès contraire. Malthinus se fait voir la robe traînante; un autre fait rire les passants en se retroussant jusqu'à l'aine. Rufillus sent les pastilles, Gorgonius sent le bouc. Point de milieu. Les uns ne toucheraient pas à une femme dont une robe bordée de pourpre ne couvrirait pas les talons. Les autres n'aiment que celles qu'ils trouvent dans l'odeur d'un bordel.

Un homme connu sortait d'un de ces lieux : « Continue d'être ainsi vertueux, lui dit le sage Caton. » Quand le désir gonfle leurs veines, j'aime mieux les jeunes gens allant là qu'attaquant les femmes des autres. » — Merci de l'approbation! » dit l'homme aux blanches robes, Cupiennius.

Vous qui ne souhaitez pas de succès aux adultères,

écoutez (ceci en vaut la peine) quelle vie laborieuse est la leur, comme le plaisir leur est gâté et rare, et à quels périls il les expose. L'un s'est jeté du haut d'un toit; l'autre est mort sous les coups de bâton; un troisième est tombé dans une troupe de voleurs; un quatrième a payé rançon; sur un autre, des valets ont jeté des pots d'urine; enfin, une fois, à un autre le fer a tout retranché. C'est bien fait! criait-on. Galba seul ne le trouvait pas.

Combien le commerce est plus sûr dans une classe moins élevée, dans celle des affranchies! Salluste est avec elles aussi fou qu'un homme à matrones. S'il voulait n'être bon et grand qu'en raison de sa fortune, généreux qu'autant qu'il est permis de l'être, il donnerait suffisamment, et ne se ferait ni tort ni honte; mais il ne s'attache qu'à ceci, dont il fait sa joie et sa gloire : « Jamais je ne touche une matrone! » Marsæus disait comme lui; Marsæus, cet amant d'Origo, qui sacrifie à cette mime terres et maisons. « Jamais je n'eus affaire à la femme d'un autre! » — Non, mais tu as affaire aux courtisanes et aux mimes, et ta réputation en souffre encore plus que ta bourse Suffit-il d'éviter le mal dans les personnes, si on ne l'évite pas dans les choses? Salir son nom, manger son patrimoine, est mal de toute façon, avec une matrone comme avec une esclave ou une fille.

Gendre de Sylla par Fausta, Villius l'a payé plus qu'il ne valait, ce titre qui l'avait séduit : assommé de

coups de poing, assailli de coups d'épée, jeté dehors, Longarénus dedans! Si certain membre avait pu parler, il lui aurait dit sans doute : « Qui te pousse? Te de- » mandé-je, quand la colère me prend, des appas sortis » d'un consul et couverts d'une robe de matrone? » Et lui, qu'aurait-il pu répondre? « Cette fille a un noble père?»

Ah! comme la nature, riche de son propre fonds, nous mène différemment et mieux, quand nous l'écoutons, et ne confondons pas ce qu'il faut fuir avec ce qu'on peut désirer! Est-il indifférent que nos chagrins nous viennent de notre fait ou du sort!

Crois-moi, pour n'avoir pas à te repentir, cesse de chasser aux matrones; elles donnent plus de mal que de profit. Et, ne t'en déplaise, Cherentus, les diamants et les émeraudes ne font ni la cuisse plus ronde, ni la jambe plus fine; le plus souvent, au contraire, tout est mieux chez la courtisane. Puis celle-ci ne farde point sa marchandise; elle fait franchement voir ce qu'elle a, ne vante pas ce qui est beau, ne cache point ce qui est laid. Nos grands, quand ils marchandent des chevaux, ont soin de les faire couvrir, de peur de se laisser prendre, si (comme il arrive) le corps est beau, les jambes mauvaises, à la rondeur de la croupe, à la petitesse de la tête, à la bardiesse de l'encolure. Ils ont raison. N'ayons pas des yeux de lynx pour les beautés, et l'aveuglement d'Hypsæa pour les défauts. « O la belle jambe! ô le beau bras! » —Oui; mais pas de fesses, un long nez, une taille courte, un pied énorme. Aux matrones, tu ne peux voir

que le visage. Toutes, excepté Catia, couvrent d'amples habits le reste. Si cela te monte la tête, si tu en veux aux citadelles, que de boulevarts les entourent! Des gardes, une litière, des coiffeurs, des parasites, une robe descendant aux talons, et un pallium pardessus. Que de choses qui t'empêchent de voir clair à tes affaires? Avec l'autre, point d'obstacles; comme nue sous sa robe de Cos, tu vois si la jambe, si le pied est mal; tu mesures de l'œil sa taille. Aimes-tu mieux tomber dans un piége, et te laisser voler ton argent, que de voir auparavant la marchandise?

— « Tel chasseur qui ne goûta jamais d'un lièvre souhaite le prendre et le voir sur sa table, parce qu'il faut le suivre sur la neige! Ainsi de mon amour. Il passe à côté de ce qui s'offre, et court après ce qui s'enfuit. »

— Est-ce avec cette comparaison que tu crois chasser de ton cœur les tourments, les passions, les soucis? La nature n'a-t-elle pas donné une borne à nos désirs? Ce qu'il faut étudier, c'est elle; c'est ce dont elle peut ou ne peut pas supporter la privation; c'est ce qui est nécessaire et ce qui est inutile. Lorsque la soif te brûle la gorge, cherches-tu une coupe d'or? Lorsque tu as bien faim, ne goûtes-tu que le paon et le turbot? Lorsque le désir gonfle tes aines, et que tu n'as sous la main qu'une servante ou qu'un esclave, aimes-tu mieux crever que de te satisfaire sur eux? Pour moi, non; j'aime une vénus facile et qui se puisse acheter. « Aux « prêtres de Cybèle, dit Philodème, celles qui vous ré-

» pondent ou : Plus tard, ou : Quand mon mari sera
» sorti. A moi, une qui ne soit pas chère ; qui, quand
» je l'appelle, ne se fasse pas attendre ; fraîche, droite,
» nette, mais ne cherchant à paraître ni plus grande ni
» plus blanche qu'elle n'est. Une fois à mon côté, c'est
» Ilia, Egérie, tout ce qu'on voudra. Je n'ai pas peur,
» en l'embrassant, que son mari revienne de la campa-
» gne, que la porte soit enfoncée, que le chien aboie,
» qu'un bruit affreux ébranle la maison ; que la femme,
» pâle d'effroi, saute du lit ; que sa complice s'écrie : Je
» suis perdue ! que l'une tremble pour ses jambes, l'au-
» tre pour sa dot, moi-même pour moi. Il faut fuir pieds
» nus, la tunique au vent, si l'on veut sauver son ar-
» gent, son dos, son nom. Triste chose que d'être sur-
» pris ! Demandez à Fabius ! »

An de Rome 715.

VIIIe SATYRE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 26 ans.

Gracidie, qu'Horace a attaquée trois fois sous le nom de Canidie, était une parfumeuse napolitaine qui faisait aussi le métier de sorcière; Sagane, une affranchie liée avec elle; Maggius Pantolabe, un histrion; Nomentanus, un fameux débauché; Voranus, un affranchi de la plus mauvaise réputation; Julius et le chevalier Pedatius, deux misérables faisant un infâme trafic de leurs personnes. On croyait aux enchantements : Jules César, Antoine, Octave, n'étaient pas exempts de cette superstition.

J'étais jadis un tronc de figuier, bois inutile, lorsqu'un ouvrier, ne sachant s'il ferait de moi un banc ou un Priape, décida que je serais Dieu. Je suis donc Dieu, la terreur des voleurs et des oiseaux. Mon bras, et le pieu obscène qui me part tout rouge du ventre, voilà pour éloigner les voleurs; pour effrayer les oiseaux importuns et les chasser de ces jardins nouveaux, le roseau fixé sur ma tête.

Naguère l'esclave venait jeter ici, dans une vile bière, le cadavre du camarade enlevé à son étroite cellule. C'était la fosse commune des pauvres, celle du bouffon Pantolabe et du débauché Nomentanus. Un cippe affectait à cet usage mille pieds de largeur sur trois cents de profondeur, à l'exclusion de tout héritier. Maintenant, c'est

un lieu salubre et habitable que les Esquilies. Où ne s'offrait à l'œil attristé qu'un champ informe parsemé d'os blancs, on se promène au soleil sur un beau boulevard. Eh bien ! les bêtes et les voleurs, dont ce lieu est infesté, me donnent moins de peine et de fatigue que les sorcières qui y tourmentent les âmes par leurs enchantements et leurs philtres. J'ai beau faire, je ne puis ni les éloigner, ni les empêcher de ramasser, dès que la lune montre son beau visage, des os et des herbes vénéneuses.

J'ai vu de mes yeux Canidie en robe noire et retroussée, les pieds nus et les cheveux épars, accourir en vociférant avec Sagane l'aînée. Leur pâleur les rendait horribles à voir. Elles commencèrent par creuser la terre avec leurs ongles, et par déchirer à belles dents une brebis noire. Le sang coulait dans la fosse pour évoquer les mânes dont elles voulaient des réponses. Près d'elles étaient deux figures, l'une en laine, l'autre en cire; celle en laine, plus grande que l'autre, et paraissant la châtier; celle en cire, dans l'attitude d'une esclave, suppliante et prête à mourir. L'une invoque Hécate; l'autre la cruelle Tisiphone. Vous eussiez vu errer des serpents, des chiens infernaux, et la lune rougissante se cacher derrière de grands tombeaux pour n'être pas témoin de ce spectacle. Si je ments, que les corbeaux souillent ma tête de leur fiente blanche; que Julius, que Pedatia le giton et Voranus le voleur déposent contre moi leurs ordures !

Faut-il tout dire? comment les ombres parlaient l'une après l'autre avec Sagane, d'une voix aiguë et plaintive? comment une barbe de loup fut enterrée devant moi avec les dents d'une couleuvre tachetée? comment un feu fut allumé pour brûler la figure de cire? comment enfin je me vengeai de l'horreur que j'éprouvais à entendre et à voir ces furies? Mon derrière de figuier se fendit avec le bruit d'une vessie qui crève. Elles de courir vers la ville, laissant en route, Canidie ses dents, Sagane sa perruque, et leurs herbes et leurs bracelets magiques. Vous eussiez bien ri de les voir.

An de Rome 715. — Age d'Horace 26 ans.

Ve ÉPODE.

Folia et Véia étaient deux affranchies faisant le métier de sorcières, comme Gracidie et Sagane; Varus, un riche vieillard; Sabura, un faubourg de Rome, où étaient tous les mauvais lieux.

« Par tous les dieux, par tout ce qui préside
» Du haut des cieux au destin des mortels,
» Pourquoi ce bruit? pourquoi ces yeux cruels
» Tous sur moi seul, hélas, faible et timide?
» Par vos enfants, si vous avez jamais
» Connu les maux que soulage Lucine,
» Par cet habit, par la bonté divine
» Qu'irriteront tous vos méchants projets,

» Oh ! dites-moi, dites, je vous en prie :
» Ces longs regards de marâtre en furie,
» De loup blessé, que veulent-ils de moi ? »
Ainsi parlait, nu, palpitant d'effroi,
Un pauvre enfant, fragile créature,
Qui d'une Thrace eût fléchi l'âme dure.
Sourde à ses cris, Canidie, en cheveux
Entrelacés de reptiles hideux,
Jette à la fois dans une flamme impie
De noirs cyprès, des plantes d'Ibérie,
Des poisons pris dans les champs d'Iolcos,
D'un vieux hibou la grisâtre dépouille,
Des œufs rougis dans du sang de grenouille,
Et du figuier cueilli sur des tombeaux.
Pendant ce temps, Sagane retroussée,
D'un porc-épic image hérissée,
D'eau de l'Averne arrose la maison;
Et sans pitié, sans remords, tout au crime,
La houe en main, Veïa pour la victime
Creuse une fosse où, jusques au menton
Ensevelie, elle aura devant elle
Trois fois par jour une table nouvelle.
Par cet aspect, la faim, l'affreuse faim
Sera rendue encor plus effroyable,
Et quand les yeux du petit misérable,
Fixes et secs, se fermeront enfin,
Horreur ! son foie et sa moelle appauvrie
Seront réduits en un philtre amoureux.

On croit à Naple et dans la Campanie,
Que Foliane aux goûts libidineux
Était aussi de cette horrible affaire ;
La Foliane, à Rimini sorcière,
De qui la voix, en prononçant deux mots,
Ferait du ciel descendre ses flambeaux.
Que ne dit point l'affreuse Canidie,
Tout en rongeant de ses restes de dents
Ses ongles noirs et ses doigts tout sanglants !
« O nuit que j'aime, arbitre de ma vie,
» Qui protégeas constamment mes travaux !
» Et toi, Phébé, déesse du mystère !
» Venez, venez, secondez ma colère
» Contre un méchant qui me fait mille maux.
» Tandis qu'au bois la fauve retirée
» A la langueur du sommeil est livrée,
» Vieux libertin, il va dans les faubourgs,
» Couvert de nard, chercher de vils amours.
» Ce nard, c'est moi qui l'en couvrais naguère !
» De Sabura que tous les chiens errants
» Troublent ses pas de leurs longs aboiements !
» Livrez-le-leur, cet indigne adultère !
» Pour dévorer la fille de Créon,
» Médée a su, redoutable rivale,
» A force d'art, changer par le poison
» En feu vengeur sa robe nuptiale ;
» Et contre lui, moi je ne pourrais rien,
» Moi, Canidie ! ah ! ah ! nous verrons bien.

» J'ai ce qu'il faut en herbes, en racines,
» En poisons pris aux plus affreux déserts.
» Nous le verrons, si l'ingrat, le pervers,
» Impunément avec ses concubines,
» Continuera sur leur sein avili
» De m'abreuver ou d'injure ou d'oubli;
» S'il marchera délivré de mes charmes
» Par quelque sort plus puissant qu'eux! Tes larmes
» Bientôt, bientôt, Varus, vont me venger!
» Tu reviendras, et de ton esclavage
» Qui désormais pourrait te dégager?
» J'aurai pour arme un inconnu breuvage,
» Et plus ton cœur montrera de dédains,
» Plus je mettrai de force en mes venins.
» Si du bitume en ton cœur adultère
» Je ne parviens à souffler tous les feux,
» Que le ciel tombe au dessous de la terre,
» Et que la mer les recouvre tous deux! »
Ici l'enfant, perdant toute espérance,
Ne trouve plus, pour rompre le silence,
Que des accents de rage et de douleur
Pareils à ceux de Thyeste en fureur:
« Monstres, en vain votre infâme magie
» Prétend changer le destin des mortels.
» Je vous maudis! des tourments éternels
» Me vengeront de votre rage impie.
» Dès que mon âme aura quitté mon corps,
» Toutes les nuits, de l'empire des morts

» Elle viendra (l'âme a ce privilége)
» Vous faire peur, crier au sacrilége,
» D'ongles crochus vous menacer les yeux,
» Vous étouffer, ou tirer vos cheveux.
» Plus de sommeil ! Comme infâmes sorcières,
» Un beau matin vous mourrez sous les pierres.
» Vos corps, privés de l'honneur des tombeaux,
» Par des vautours seront mis en lambeaux ;
» Et mes parents, qui pleurent mon absence,
» Auront du moins cet aspect pour vengeance. »

An de Rome 715. — Age d'Horace 26 ans.

XVIIe ÉPODE.

HORACE.

Je me rends à ton art. Grâce ! par Proserpine,
Par le triple pouvoir de la chaste Lucine,
Par le livre terrible où tu puises des vers
Capables de plonger dans la nuit l'univers ;
Fais trêve, ô Canidie ! à tous ces chants funestes,
Et sors, sors par pitié de ce cercle où tu restes !
Achille se laissa toucher par Téléphus,
Quoique des Mysiens les javelots aigus
Eussent sous Téléphus mis en danger sa vie.
En quittant ses remparts, le vieux roi de Phrygie,
Du plus fier des vainqueurs obtint que son cher fils,

Promis aux éperviers, à ses sœurs fût remis.
Circé l'enchanteresse, à force de prières,
Permit que, dépouillant leurs écorces grossières,
Les soldats d'un héros reprissent à la fois
Leur taille, leur raison, leur visage et leur voix.
Quand Pollux et Castor ôtèrent à Thésée
Leur sœur, par ce perfide, à dix ans abusée,
Ils laissèrent entrer la pitié dans leur cœur :
Le jour continua d'éclairer le trompeur.
O toi que les courtiers, les matelots chérissent,
N'as-tu donc pas assez des maux que j'ai soufferts?
Ma jeunesse n'est plus, mes couleurs se ternissent,
Mes os percent la peau dont ils sont recouverts,
Tes vénéneux parfums ont fait blanchir ma tête,
Et pas une limite où ta haine s'arrête!
La nuit succède au jour, et le jour à la nuit,
Sans un répit d'une heure au mal qui me poursuit!
Ne cessera-t-il pas, terrible enchanteresse?
Tout ce que tu voudras, je le veux, le confesse :
Oui, tu peux d'un seul mot altérer ma raison,
Tu peux briser mon cœur avec une chanson.
Que veux-tu de plus? parle. O terre! ô mer, je brûle,
Je brûle plus cent fois que jamais ne brûla
Dans le sang de Nessus le malheureux Hercule,
Ou la lave bouillante au fond du mont Etna.
Vas-tu pousser toujours tes affreux maléfices,
Jusqu'à ce que mon corps desséché, calciné,
En cendres se disperse aux vents abandonné?

Demande, je paierai. Te faut-il cent génisses?
Te faut-il de ma lyre un éloge menteur?
Dans le ciel une place est due à ta pudeur.
Ote-moi, tu le peux, cette douleur mortelle,
Ce mal qui me rend fou, toi qui de tes parents
Reçus un nom si pur, qui, bonne autant que belle,
Dans la tombe commune où sont les indigents,
Après trois fois trois jours jamais n'osas descendre
Et voler un cadavre ou disputer sa cendre.
Ton cœur noble est un temple à l'hospitalité,
Ta main est innocente, et ta fécondité,
Dans l'ombre délivrée et dans l'ombre guérie,
Jamais d'un défenseur n'a privé la patrie.

CANIDIE.

A quoi bon supplier un sourd? Le dur rocher
Que Neptune en hiver bat de son onde amère
N'est pas plus insensible à la voix du nocher.
De Péligne j'aurais enrichi la sorcière,
Et je saurais mieux qu'elle apprêter un poison,
Pour que, t'instituant juge des Esquilies,
Insultant Cotytto, trahissant Cupidon,
Tu dises chaque jour sur moi cent infamies!
Malheureux! attends-toi, si tu vis, à souffrir.
C'est mon plus grand besoin, c'est mon plus cher désir,
Que chaque heure t'apporte une douleur nouvelle.
Le père de Pélops, Tantale, au sein des flots,
De tous ses vœux appelle un instant de repos.

Prométhée, enchaîné sous son vautour, l'appelle.
Sisyphe aussi l'appelle, en poussant son rocher.
Tel sera ton destin; il ne pourra changer.
Tu voudras t'étrangler, te percer d'une épée,
Ou te jeter du haut d'une roche escarpée,
Tristes et seuls pensers des malheureux. Mais moi,
A cheval sur ton dos je serai malgré toi.
Il faut que tout subisse ici-bas mon empire!
J'anime, tu l'as vu, des figures de cire;
Phébé quitte, à ma voix, le céleste séjour;
Je rends la vie aux morts; je fais naître l'amour.
Et je ne trouverais contre ton insolence,
Dans cet art tout puissant que des pleurs pour vengeance!

An de Rome 715.

VIe ÉPODE.

Age d'Horace 26 ANS.

CONTRE UN POETE NOMMÉ CASSIUS.

Viens donc, vil aboyeur, dirige donc tes coups
Contre moi qui saurai les rendre!
Tu déchires toujours qui ne peut se défendre,
Et, comme un chien poltron, tu fuis devant les loups!
Tel qu'un dogue de Sparte, ou qu'un hardi molosse
Pour son troupeau chéri toujours prêt aux combats,
Il n'est point de bête féroce

Que je n'ose poursuivre au milieu des frimas.
Toi, tu remplis les bois de ta voix effroyable :
Puis un os à ronger suffit pour t'adoucir.
Tremble ! pour les méchants je suis impitoyable ;
J'ai des cornes au front, et je sais m'en servir.
Tu n'as pas oublié de quelle mort fatale
Payèrent une offense et Lycambe et Bupale ;
Songes-y ! Je pourrais opposer à ta dent
Quelques armes de plus que les pleurs d'un enfant.

An de Rome 715. — Age d'Horace 26 ans.

Xe ÉPODE.

Mévius, mauvais poëte, cité à ce titre par Virgile dans sa troisième églogue, était un détracteur d'Horace et de tous les hommes de mérite.

Mévius sort du port. Formez-vous, noirs orages,
Battez à coups de mer les flancs de son vaisseau !
Lève-toi, fier Notus, engouffre-toi dans l'eau ;
Brise ses avirons, disperse ses cordages !
Et vous, déchaînez-vous, terribles Aquilons,
Comme pour renverser les pins du haut des monts !
Que dans la sombre nuit pas un astre prospère
Au coucher d'Orion ne montre sa lumière,
Et que la mer se livre à toutes les fureurs
Dont elle poursuivit les Argiens vainqueurs,

Quand Pallas, pour punir l'outrage de Cassandre,
Sur les vaisseaux d'Ajax vengea Pergame en cendre.

Oh ! quelle est la sueur de tes tristes nochers !
Que ton visage est pâle et tes prières viles !
Mais c'en est fait, infâme, elles seront stériles,
Et l'Auster brisera ta nef sur des rochers.

Rejeté par les flots, privé de sépulture,
Que ton corps des plongeons devienne la pâture ;
Et ma haine pour toi promet au dieu du vent
Ma plus belle brebis, mon bouc le plus ardent.

An de Rome 715. — Age d'Horace 26 ans.

IVe ÉPODE.

A SEXTUS MÉNAS.

Ménas, affranchi du grand Pompée, avait eu la confiance de Sextus Pompée, son fils, qui lui avait donné une flotte à commander ; et cette flotte, il l'avait, pour de l'argent, livrée à Octave, avec la Sardaigne, la Corse, et trois légions. Quelque temps après la date de cette ode, Octave le renvoya de Rome avec un commandement en Pannonie.

J'éprouve à ton aspect toute l'antipathie
Que les agneaux ont pour les loups,
Infâme, dont le dos est usé par les coups,
La jambe par les fers flétrie !

Tu marches comme un paon, tout fier de tes trésors;
Mais l'or n'épure pas la fange dont tu sors.
Dans le chemin Sacré, lorsque avec complaisance
Tu laisses sur tes pas traîner ta robe immense,
Ne vois, n'entends-tu pas les passants s'arrêter,
Et dans tous leurs discours le mépris éclater?
« Cet homme a de ses infamies
» Harassé crieur et licteur :
» Eh bien! il crève de bonheur,
» Il a mille arpents à Formies.
» De ses innombrables coursiers
» Il couvre la voie Appienne,
» Et malgré la loi Roscienne
» Il se mêle à nos chevaliers!
» A quoi bon épuiser l'empire
» En vaisseaux contre les forbans,
» Si c'est le chef de ces brigands
» Que l'on charge de les détruire? »

An de Rome 715. — Âge d'Horace 26 ans.

IIe ÉPODE.

LA VIE DES CHAMPS.

Heureux qui, sans emprunt, éloigné des affaires
Comme étaient les premiers humains,

Laboure avec ses bœufs, cultive de ses mains
Le champ nourricier de ses pères ;
Qui n'a point à subir le fracas des clairons,
A braver l'onde et les orages,
A hanter le Forum, à porter des hommages
Sur le seuil des grandes maisons !
Tantôt il associe une vigne docile
A des peupliers protecteurs ;
Tantôt, armé d'un fer, par des rameaux meilleurs
Il remplace un rameau stérile.
Un jour il suit des yeux ses troupeaux mugissants
Au fond d'un vallon solitaire ;
L'autre, il serre un miel pur, ou d'une main légère
Il tond ses agneaux frémissants.
Et quel plaisir pour lui, quand arrive l'automne
Avec sa couronne de fruits,
De cueillir des raisins que sa treille a produits,
Pour les présenter à Pomone !
O Priape ! ô Sylvain ! gardiens de son verger,
Il peut vous prouver qu'il vous aime,
En mettant à vos pieds des poires que lui-même
Par la greffe a su corriger.
Mollement étendu sous une antique yeuse,
Ou sur le tapis des gazons,
Il regarde, en rêvant, de la cime des monts
Tomber la cascade écumeuse ;
Il entend, défendu des ardeurs du soleil,
Les oiseaux murmurer leurs peines,

Et le bruit sourd de l'eau qui coule des fontaines
Doucement le porte au sommeil.
L'hiver ramène-t-il et les vents et les neiges,
Précédé de chiens courageux,
Il pousse dans des rets le sanglier fougueux,
A la grive il dresse des piéges ;
C'est la grue, un matin, qui tombe en ses lacets ;
L'autre, un lièvre devient sa proie.
Amour! qui n'oublîrait dans une telle joie
Tes trompeurs, tes cruels attraits ?
Et s'il a pour soigner ses enfants, son ménage,
Une de ces chastes beautés
Dont au pays sabin d'implacables étés
Ont bruni le piquant visage ;
Par qui de rameaux secs avec soin recueillis
Son humble foyer se garnisse ;
Qui du poids de son lait décharge la génisse,
Renferme au bercail les brebis,
Et, tirant d'une tonne, impunément prodigue,
Un vin dans son clos récolté,
Dresse pour son retour, pendant qu'il se fatigue,
Un repas qui n'a rien coûté,
Que lui faut-il de plus ? Les oiseaux de l'Afrique,
Le turbot, ces sargets fameux,
De temps en temps jetés par Notus furieux
Dans notre mer Adriatique,
Les huîtres du Lucrin et les faisans dorés
Sont-ils donc si dignes d'envie,

Quand on peut à l'olive, à la mauve fleurie,
Ajouter l'oseille des prés?
Valent ils la brebis immolée au dieu Terme,
Ou la chèvre reprise aux loups?
Conçoit-on un plaisir plus tranquille et plus doux
Qu'un tel repas dans une ferme;
Que d'y voir ses moutons, l'un sur l'autre pressés,
En bêlant regagner l'étable;
Ses bœufs lassés les suivre, et d'un pas vénérable
Ramener leurs socs renversés;
Ses esclaves enfin, trésor vivant du maître,
Rentrer au logis tour à tour,
Et bénir, en causant de leurs travaux du jour,
Le foyer qui les a vus naître?

Ainsi parlait l'usurier Alphius,
Nouvel amant de Pomone et de Flore.
Il fit rentrer cet or qu'il n'aimait plus,
Et ne fit plus... que le placer encore.

An de Rome 715.

VIIe ODE DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 26 ANS.

A POMPÉIUS VARUS.

Après la bataille de Philippes, Pompéius Varus était allé rejoindre Sextus Pompée. Il revint à Rome quand la paix conclue entre Sextus Pompée et les Triumvirs fut confirmée par une amnistie générale.

Cher compagnon, près de qui, sous Brutus,
J'ai tant de fois cru terminer ma vie,
Quel Dieu te rend au ciel de l'Italie,
O mon premier, mon bon ami Varus?

Couverts de fleurs, de parfums de Syrie,
Que nous avons passé gaîment de jours
Entre Bacchus et le Dieu des amours!
Ensemble aussi nous étions à Pharsale,
Quand la Fortune, à nos armes fatale,
Joncha le sol de tant de fiers Romains.
Mon bouclier y tomba de mes mains:
Et par Mercure, au milieu d'un nuage,
Je fus, tremblant, porté loin du carnage,
Tandis que toi, tu volais sur les eaux
Vers des combats et des dangers nouveaux.

Enfin la paix t'offre ici tous ses charmes ;
Viens, cher Varus, en rendre grâce aux dieux.
Sous mes lauriers, auprès de mes vins vieux,
Pose ce flanc qu'ont fatigué les armes.
Mes bons parfums, mes oublieux tonneaux,
Tout est à toi ; répands-les à grands flots.
Qui va tresser le myrte avec le lierre ?
Qui sera roi ? Moi, je bois à plein verre.
J'ai mon ami. Je veux, en son honneur,
D'un buveur thrace égaler la fureur.

An de Rome	XIIe ODE	Age d'Horace
715.	DU IVe LIVRE.	26 ANS.

A VIRGILE.

Horace s'était lié dès son adolescence, alors qu'il achevait ses études sous un fameux professeur nommé Orbilius, avec Virgile et Lucius Varus, qui suivaient tous deux dans le même temps les cours du philosophe épicurien Sironus. Ce souper auquel Horace invite son ami, déjà en faveur auprès de Mécène et d'Octave, est peut-être un des premiers pas qui l'aient conduit lui-même à une faveur semblable. — Les magasins de vins de Sulpice étaient les plus grands de Rome.

Déjà les doux zéphirs qu'amène le printemps
Font voler nos vaisseaux sur des flots plus tranquilles ;
La neige fond ; les champs redeviennent fertiles ;

On n'entend plus mugir d'impétueux torrents.
La plaintive Progné, cette mère cruelle
Qui, pour punir Térée, osa frapper son fils,
Revient auprès de nous, pleurant la mort d'Itys,
Conter à nos échos sa douleur immortelle;
Et près de leurs brebis essayant leurs pipeaux,
Les bergers, étendus sur la verte prairie,
Invoquent les faveurs de ce dieu d'Arcadie,
Qui féconde la plaine et défend les troupeaux.
C'est la saison de boire, et je veux bien, Virgile,
Te verser d'un vieux vin que Calès a pressé.
Mais, je t'en avertis, je suis intéressé;
Et j'entends avec toi faire un échange utile.
Il me faut un onyx de ton nard le plus fin;
Et Sulpice, à ma voix, de son cellier immense
Tirera le plaisir, la gaîté, l'espérance,
Tout ce qu'on trouve enfin dans un tonneau de vin.
Viens donc, viens, si mon offre a le don de te plaire;
Mais, favori des grands, viens avec mon salaire:
Car, je te le répète, avide plébéien,
Je ne veux pas ce soir t'enluminer pour rien.
Surtout, point de retard et point d'économie;
Songe que le bûcher doit nous consumer tous,
Et mêle à ta raison une courte folie.
Perdre à propos la tête est un plaisir si doux!

An de Rome 715.

XIIIe ÉPODE.

Age d'Horace 26 ans.

A SES AMIS.

Dans un souper, le jour anniversaire de sa naissance.

Une sombre tempête obscurcit l'horizon,
Et Jupiter descend par torrents sur la terre.
Les vastes forêts, l'onde amère,
Mugissent sous les coups du terrible Aquilon.
Profitons du moment : à l'austère vieillesse
Renvoyons la tristesse,
Pendant que nos jarrets sont encore tendus
Et nos fronts chevelus.
Ce vin, sous Torquatus, comme moi prit naissance.
Occupons-nous de lui. Sur le reste, silence!
La Fortune, à la fin, nous rendra ses faveurs :
Attendons-la couverts des parfums de l'Asie,
Et que les sons du luth, par leur douce harmonie,
Soulèvent le fardeau qui pèse sur nos cœurs!

« Intrépide guerrier, digne objet de mes peines! »
Répétait le Centaure à son fier nourrisson,
» Hélas! ce sang divin qui coule dans tes veines,
» La mort le glacera sous les murs d'Ilion.

» Les bords du Simoïs et de l'étroit Scamandre
» Au palais maternel ne doivent point te rendre.
» Que du moins l'amitié, que la lyre et le vin,
» D'une si courte vie écartent le chagrin ! »

An de Rome 716. | Age d'Horace 27 ans.

IIIe SATYRE

DU Ier LIVRE.

Novius et Balbinus n'ont laissé aucun souvenir. Mænius était un grand dissipateur ; Hagna, une courtisane renommée, dont le nez sentait mauvais ; Sysiphe, un nain qui avait appartenu à Antoine ; Labéon, un avocat républicain qui ne ménageait pas Octave dans le Sénat (l'influence de Mécène commence à se sentir ici) ; Druson, un ennuyeux historien, en même temps usurier ; Hermogène, un chanteur à la mode ; Alfenus, un procureur qui avait été barbier ; Crispin, un pédant. — L'homme excellent, mais négligé et susceptible, qu'Horace défend, c'est Virgile.

C'est le défaut de tous les chanteurs, de ne vouloir jamais chanter entre amis quand on les en prie, et de ne jamais s'arrêter quand on ne les en prie point. Le sarde Tigellius était ainsi. César, qui pouvait l'y contraindre, l'aurait supplié par l'amitié de son père, par la sienne propre, qu'il n'en aurait rien obtenu ; et si la fantaisie lui en venait, il chantait depuis les œufs jusqu'aux fruits : « Io, Bacchus ! » de la note de tête la plus haute à la plus basse note de la lyre. Il était inégal en tout. Tantôt courant comme s'il fuyait un ennemi, tantôt marchant à pas comp-

tés comme s'il portait les vases sacrés de Junon. Souvent il a eu deux cents esclaves, et souvent dix. Quelquefois il n'avait dans la bouche que grands mots, que rois et tétrarques; d'autres, il disait: « Une table à trois pieds, » une conque de sel pur, une robe grossière, mais qui me » défende du froid, et je suis content. » Vous donniez, un matin, un million de sesterces à cet homme modeste, et, cinq jours après, il ne restait rien dans sa bourse; il veillait des nuits entières, et le jour entier il ronflait. Jamais homme ne se ressembla moins.

« Et toi, me dira-t-on, n'as-tu aucun défaut? » — Si vraiment, j'en ai, je le sais bien, et pas moindres peut-être, mais autres.

Mænius drapait Novius absent. « Ne te connais-tu pas? » lui dit quelqu'un, ou crois-tu n'être pas connu de nous, » et nous en donner à garder? — Je me connais et me » pardonne », répondit Mænius. Quelle indulgence sotte, effrontée, et qu'on ne saurait trop flétrir! Puisque tes yeux ont tant de peine à s'ouvrir sur tes propres vices, comment se fait-il que pour ceux des autres tu sois clairvoyant comme un aigle ou comme le serpent d'Épidaure? Qu'en résultera-t-il? Qu'en revanche les autres trouveront les tiens.

Un tel est un peu susceptible; il n'est pas à la hauteur de nos plaisants; ses cheveux sont mal coupés, sa robe traîne, ses souliers ne lui tiennent pas aux pieds; il prête à rire. Soit; mais il est bon, si bon, que personne ne l'est plus que lui. Il est ton ami, et cette écorce grossière

cache un fin et sublime esprit. Descends en toi-même, cherche quels sont les défauts que la nature et l'habitude t'ont donnés : les mauvaises herbes qu'il faut brûler croissent dans les champs qu'on néglige.

Parlez-moi des amants, qui, non-seulement sont aveugles pour les défauts de leurs maîtresses, mais parfois y trouvent du charme, comme Balbinus au polype d'Hagna. Je voudrais qu'en amitié nous nous fissions les mêmes illusions, et qu'un nom de vertu fût créé pour ce genre d'erreur; que nous fussions pour nos amis comme les pères pour leurs enfants; que leurs défauts naturels ne nous dégoûtassent point d'eux. Un père, si son fils est louche, dit qu'il a le regard incertain; qu'il est mignon, si c'est un avorton comme fut Sisyphe; qu'il a les jambes en dedans, si elles sont torses; qu'il a le talon gros, s'il est pied-bot. Votre ami est-il ladre? dites qu'il a de l'ordre. Hâbleur, mauvais plaisant? qu'il cherche à se rendre aimable. Brusque et trop libre? que c'est un homme droit et vigoureux. Colère? qu'il est un peu vif. Cette manière de voir fait les amitiés et les conserve.

Mais nous, nous tournons en vices les vertus mêmes, nous ne voulons pas qu'un beau vase soit ce qu'il est. Cet homme qui vit avec nous est honnête, nous le trouvons médiocre; celui-ci est un peu lent, nous le déclarons épais; celui-là, dans un siècle où l'envie et la calomnie sont si actives, évite les piéges et ne prête pas le flanc à l'ennemi, sa raison et sa prudence sont traitées de dissimulation et d'astuce; un autre, d'un caractère simple et tel que je me suis montré

souvent à toi, Mécène, nous interrompt par quelques mots dans une lecture ou dans nos réflexions : « L'importun ! disons-nous, il n'a pas le moindre tact. » Ah ! que nous sommes imprudents de faire sévère une loi qui peut si bien être retournée contre nous-mêmes ! Aucun de nous n'est sans défauts ; le meilleur est celui qui en a le moins.

Un ami indulgent, comme il faut l'être, oppose, pour être juste, mes bonnes à mes mauvaises qualités, et pour peu que les premières l'emportent, il s'attache à elles. A cette condition, il est aimé ; je le pèse dans la même balance. Qui ne veut pas que ses amis voient sa bosse doit fermer les yeux sur leurs verrues, et c'est bien le moins de faire grâce aux autres quand on a besoin de grâce pour soi.

Enfin, puisque notre penchant à la colère et les autres défauts inhérents à notre faible nature ne peuvent jamais être entièrement extirpés, pourquoi notre raison ne se sert-elle pas de ses poids et de ses mesures pour proportionner, en toute affaire, la peine au délit ? Un maître qui ferait mettre en croix son esclave, pour avoir, en emportant un plat, goûté des restes tièdes d'un poisson et de sa sauce, serait regardé par tout homme sage comme plus insensé que Labéon. Mais toi, n'es-tu pas plus cruel et plus condamnable encore ? Un ami t'a offensé, sa faute est de celles qu'on pardonne, sous peine de passer pour désagréable et dur, et tu le hais, tu le fuis comme un débiteur fuit Druson, quand, n'ayant pu trouver pour le jour fatal des calendes ni ce qu'il lui doit, ni l'intérêt, il est obligé d'entendre, la tête

basse, comme un captif, les histoires de son créancier. Quoi ! parce qu'il aura, un peu ivre, taché son lit; parce qu'un plat du temps d'Évandre sera tombé de ses mains; parce qu'un poulet placé devant moi l'aura tenté, mon ami me sera moins cher ! Que ferais-je donc s'il m'eût volé, s'il m'eût trahi, s'il m'eût nié un dépôt ?

Ceux qui prétendent qu'il n'y a point de différence d'une faute à une autre sont bien embarrassés quand on en vient à la discussion. Tout est contre eux : le bon sens, les mœurs, l'intérêt général lui-même, de qui seul à peu près sont nées la justice et l'équité.

Quand les hommes commencèrent à ramper sur les terres naissantes, muet et hideux troupeaux de brutes, ils se battirent pour du gland, pour une tanière, d'abord avec leurs ongles et leurs poings, ensuite avec des bâtons et toutes les armes que le besoin leur fit inventer, et cela, jusqu'au moment où ils trouvèrent des mots et des noms pour exprimer leurs pensées et leurs sensations. Alors ils cessèrent de se battre, construisirent des villes et des remparts, et firent des lois pour empêcher le vol, le brigandage et l'adultère. Car plus d'une femme, avant Hélène, a été une cause de guerre. Seulement ils sont restés inconnus, ceux qui, en se battant pour ces belles, comme font les fauves, ont été tués par plus fort qu'eux, par le taureau du troupeau. C'est la crainte de l'injustice qui a fait les lois. Remonte dans les temps, déroule les annales du monde, tu seras forcé de l'avouer. Or, si la nature ne distingue pas le juste de l'injuste, comme le bon

du mauvais, et ce qui est à désirer de ce qu'il faut fuir ; si la raison seule nous l'apprend, celle-ci ne nous dira certes jamais que celui qui a brisé quelques jeunes choux dans le jardin d'autrui soit aussi coupable que le sacrilége qui a volé, la nuit, les vases sacrés d'un temple. Il faut donc une règle qui mesure la peine sûr la faute, et qui ne coupe pas à coups de verges celui qui ne mérite que le fouet. Car, pour les crimes dignes de coups de verges, je ne crains pas que tu te bornes au fouet, toi qui dis qu'à tes yeux une escroquerie et le brigandage sont même chose, et que, si les hommes te confiaient le pouvoir, tu frapperais de la même faux le grand et le petit coupable. Mais j'y pense, le pouvoir! tu l'as déjà. Le sage est riche, il est seul beau, il est bon cordonnier, pourquoi ne serait-il pas roi? — « Tu n'a pas saisi, réponds-tu, la pen-
» sée de notre maître Chrysippe. C'est sans s'être jamais
» fait ni sandales ni pantoufles que le sage est cordon-
» nier. — Comment cela? — De même que lorsque
» Hermogène se tait il n'en est pas moins chanteur et
» compositeur habile; que ce fripon d'Alfenus n'en est
» pas moins barbier pour avoir jeté ses outils et fermé
» sa boutique : c'est ainsi que le sage, qu'il veuille être
» roi ou artisan, est bon artisan, est bon roi. » — O le plus grand des rois! les petits polissons t'arrachent la barbe, et, si tu ne prends un bâton, tu as beau crier à tue-tête, tu es entouré, étouffé. Que je ne te retienne pas. Pendant que tu vas, ô roi, te baigner pour un quart d'as, sans autre cortége que le sot Crispin, mes indulgents

amis me pardonneront mes fautes involontaires ; je le leur rendrai de tout mon cœur, et je vivrai plus heureux dans ma condition privée que toi dans ta royauté.

An de Rome 716. | Age d'Horace 27 ans.

IIIe ÉPODE.

CONTRE L'AIL.

Dieux ! quel affreux tourment ! Canidie aurait-elle
Empoisonné les mets dont je me suis nourri ?
Est-ce du sang d'aspic, ou quelque herbe mortelle
Qui me dévore ainsi ?
C'est de l'ail, je le sens. Ah ! c'est un tour perfide.
On ne devrait donner de l'ail qu'au parricide.
Quel estomac de fer il faut au laboureur,
Pour n'en point redouter l'effroyable chaleur !
Quand Jason, attirant les regards de Médée,
Par elle en ses périls vit sa valeur aidée,
S'il vainquit de Colchos les taureaux indomptés,
C'est que de ce poison ses bras étaient frottés.
Après, ce fut aussi cette plante infernale
Que Médée employa pour tuer sa rivale.
Les astres redoutés qui dessèchent nos champs
N'ont point de feux pareils à ceux que je ressens ;
Et le fatal poison qui fit périr Hercule,
Certes, n'égalait pas le poison qui me brûle...

Tu me railles, Mécène! Eh.bien ! je fais des vœux,
Si tu touches jamais à cet ail odieux,
Pour qu'opposant sa main à ton ardente haleine,
Ta belle au bord du lit toute la nuit se tienne.

Ve SATYRE DU Ier LIVRE.

An de Rome 717. — Age d'Horace 27 ANS.

Antoine et Octave étaient près d'une rupture. Mécène, Fonteius Capiton, depuis consul suffragant et légat d'Antoine en Asie, d'une part; de l'autre, et comme troisième arbitre entre eux, Cocceïus Nerva, grand jurisconsulte, consul, bisaïeul de Nerva l'empereur, se réunirent à Brinde pour la prévenir. Horace fut de la partie. Héliodore était un savant rhéteur; Plotius Tucca, qui les y rejoignit avec Virgile et Varius, était, comme eux, un grand poëte; Sarmentus et Messius, deux bouffons, habitués de Mécène; les Mamurra, deux sénateurs, grands propriétaires à Formies, et frères de la belle Térentia, que Mécène épousa plus tard. Aricie s'appelle maintenant Laricia; Anxur, Terracine; Sinuesse, Bagnoli; Asculum (qu'Horace dit ne pouvoir nommer à cause de *culum* qui s'y trouve), Ascoli; Canuse, Canosa; Rubi, Ruvo; Gnatia, Torre d'Anazzo.

Au sortir de Rome la grande, Aricie me reçut dans une modeste auberge, en compagnie du rhéteur Héliodore, le plus savant Grec que je connaisse; puis nous gagnâmes le marché d'Appius, fourmilière de bateliers et de cabaretiers fripons. Nous fîmes, en deux trai-

tes, ce chemin que de plus lestes font en une seule. La voie Appienne est moins pénible pour ceux qui ne sont pas pressés. Là, à cause de l'eau qui est détestable, je déclarai la guerre à mon estomac, et j'attendis, non sans impatience, que mes compagnons eussent soupé.

Déjà la nuit se préparait à envelopper la terre de ses ombres, et à parsemer le ciel d'étoiles. Les esclaves se mettent à injurier les bateliers, et les bateliers à le leur rendre : « Par ici! Tu nous mets trois cents. Arrête! » assez! » Une heure entière se passe à faire la recette, à atteler la mule. Les odieux cousins et les marécageuses grenouilles ne permettent pas de fermer l'œil. Pleins de piquette, le batelier et un des voyageurs chantent à l'envi leurs maîtresses absentes. Puis, à la fin, le voyageur s'endort, et le paresseux batelier laisse aller sa mule à l'herbe, attache à une pierre sa corde, s'étend sur le dos et ronfle.

Le jour paraissait quand nous nous aperçûmes que la barque n'avançait pas. L'un de nous, tête chaude, saute à terre, et caresse, avec une branche de saule, la tête et les reins de la mule et du batelier. Enfin, nous débarquons à la quatrième heure. Nous nous lavons le visage et les mains dans ton eau, fontaine de Féronie! Nous déjeunons, gravissons trois milles, et entrons dans Anxur, assise sur de blancs rochers.

Là devaient venir l'excellent Mécène et Cocceius, chargés d'une importante affaire, et coutumiers de raccommodements.

Pendant que je frotte d'un collyre noir mes yeux malades, Mécène arrive, puis Cocceïus, et avec lui Fonteïus Capiton, homme accompli et le plus intime ami d'Antoine. Nous quittons lestement Fondi et son préteur Aufidius Luscus, non sans rire des insignes de ce sot commis, de sa prétexte, de son laticlave et de son réchaud plein de braise. Fatigués, nous nous arrêtons dans la ville des Mamurra. Murœna nous offre sa maison, Capiton sa cuisine.

Le lendemain fut un bien heureux jour. Nous rencontrons, à Sinuesse, Plotius, Varius et Virgile, ces trois âmes, les plus belles du monde, à qui personne n'est plus attaché que moi. Quelle joie ! quels embrassements ! Non, jamais, tant que mon cœur battra, rien ne sera comparable pour moi à la société d'un ami.

La petite métairie la plus proche du pont de Campanie nous fournit un gîte, et les préposés le bois et le sel, qu'ils doivent.

De là, nos mules vont se faire décharger à Capoue. Mécène va jouer ; Virgile et moi nous allons dormir, car la paume n'est bonne ni pour les mauvais yeux ni pour les mauvais estomacs. De Capoue, nous sommes reçus dans la riche villa de Cocceïus, au dessus des tavernes de Caudium. Ici, Muse, je t'invoque : redis en peu de mots le combat du bouffon Sarmentus et de Messius Cicerrus. Dis-nous leurs pères, et qui des deux provoqua l'autre.

Messius est de l'illustre sang des Osques. La matrone

dont Sarmentus a été l'esclave existe encore. C'est avec ces titres de noblesse qu'ils entrent en lice. D'abord Sarmentus : « Je déclare que tu ressembles à un cheval sau» vage. » Et nous de rire. « Merci, dit Messius » ; il branle la tête. « Oh ! reprend l'autre, si on ne t'avait pas » coupé les corncs, que ne ferais-tu pas, puisque ainsi » mutilé tu menaces encore ? » En effet, son front, couvert de poils, était défiguré du côté gauche par une cicatrice horrible. Puis des plaisanteries sur sa figure, sur le mal de son pays ; puis mille prières de danser le pas du Cyclope : qu'il n'avait besoin pour cela ni de masque ni de cothurnes. Cicerrus ne ripostait pas mal : « Ta chaîne, » disait-il, tu l'as, j'espère, offerte en hommage aux » dieux Lares ? Crois-tu, parce que tu es greffier, que » ta maîtresse en ait moins de droits sur toi ? » Puis enfin : « Pourquoi as-tu fui ? une livre de farine était » assez pour un avorton, pour un misérable de ton espèce. » — Cette querelle nous égaya beaucoup pendant notre souper, qu'elle prolongea.

Nous fûmes de là droit à Bénévent, où un hôte zélé faillit brûler, en nous faisant rôtir des grives étiques. Le bois de la cheminée avait roulé, et la flamme, courant dans la vieille cuisine, allait en atteindre le plafond. Il fallait voir comme les convives affamés et les esclaves tremblants s'empressaient de sauver le souper et d'éteindre l'incendie.

Là commencèrent à nous montrer leur cimes ces montagnes de Pouille, à moi connues, que brûle le terrible

Arabolus. Jamais nous ne les aurions franchies, sans une métairie près de Trévise, où nous nous reposâmes, mais devant un feu de branches et de feuilles mouillées, dont la fumée nous tira bien des larmes. J'attendis comme un sot, jusqu'à minuit, une fille qui ne me tint pas parole. Le sommeil me surprit tout plein de désirs, et bientôt un songe amoureux salit mon ventre et mon linge de nuit.

De Trévise, des voitures nous emportent rapidement à vingt-quatre milles, jusqu'à un petit village dont le nom ne peut entrer dans un vers, mais qu'il est facile de désigner. L'eau s'y vend, cette chose si commune; en revanche, le pain y est d'une telle beauté, que les voyageurs prévoyants ont coutume d'en emporter; car, à Canuse, ville fondée jadis par le vaillant Diomède, le pain est pierreux, et l'urne des naïades est à sec.

Dans cet endroit, Varius s'arracha avec tristesse à ses amis en pleurs, et nous, nous gagnâmes Rubi, bien fatigués, car la course est longue, et les pluies avaient gâté le chemin. La journée du lendemain fut plus belle, mais la route encore pire, jusqu'aux murs de Bari la poissonneuse. Gnatia, construite en dépit des nymphes, nous fit à son tour beaucoup rire, en voulant nous persuader que l'encens brûle sans feu sous le péristyle de son temple. Qu'elle le fasse croire au juif Apelle. Pour moi, j'ai trop bien appris que les dieux voient couler le temps dans un calme que rien ne trouble, et que, si la nature nous

Rien n'éteindra la céleste colère.
Un seul instant, quelques grains de poussière,
Et tu pourras partir en sûreté.

An de Rome 717.

XIe ÉPODE.

Age d'Horace 28 ans.

A PETTIUS.

Pettius était l'un de ses anciens compagnons d'armes ; Inachia, une jeune courtisane ; Lycisque, un beau garçon.

Je n'ai plus de plaisir à composer des vers;
L'amour seul, Pettius, l'amour remplit mon âme ;
Je ne vois point d'enfant, je ne vois point de femme,
Sans ressentir l'amour, et reprendre mes fers.

Trois hivers aux forêts ont ôté leur feuillage
Depuis qu'Inachia me tient en esclavage;
J'en suis honteux encor. Grands Dieux ! que de discours
Dans Rome ont retenti sur mes folles amours !

Que de joyeux repas où mon triste silence
D'un feu mal comprimé trahissait la présence !

« Faut-il donc, m'écriais-je, en pleurant dans ton sein
» Dès que mon cœur s'ouvrait à la vapeur du vin,

» Faut-il qu'un vil profit soit préféré sans cesse
» Aux transports ingénus d'un amour sans richesse!
» Pour d'indignes rivaux repoussé sans pudeur,
» Que ne peut mon courroux surmonter ma douleur!
» Que ne puis-je étouffer ces stériles murmures
» Dont s'irrite encor plus le feu de mes blessures! »

A peine étaient formés ces projets de dédain,
Qu'ils s'évanouissaient : je sortais du festin;
Malgré moi je gagnais d'une marche incertaine
Le seuil de la maison où dormait l'inhumaine,
Ce seuil où tant de fois, l'âme, le corps brisé,
Aux rigueurs des frimas je m'étais exposé.
C'est Lycisque à présent qui me tourne la tête;
Lycisque, dont la grâce et les airs de conquête,
Et les raffinements en fait de voluptés,
Passent tout ce que Rome a de mieux en beautés;
Lycisque, à qui toujours je resterai fidèle,
Dont me voudront en vain détacher mes amis....
Tant que mon faible cœur d'une femme nouvelle
Ou d'un nouvel enfant ne sera point épris.

An de Rome 718. | Age d'Horace 29 ans.

IIe SATIRE

DU IIe LIVRE.

Ofellus avait été, comme Horace, de l'armée de Brutus et de Cassius, et sa terre avait passé à Umbrénus, vétéran de l'armée d'Octave. Des autres personnages de cette satire, on ne sait que ce qu'elle en dit.

Quelle vertu, mes amis, quelle importante vertu que de vivre de peu! Ecoutez là dessus, non pas moi, mais un sage qui n'eut point de maître, une Minerve inculte, le campagnard Ofellus. Devant des plats nombreux et de brillants services, les yeux sont éblouis de folles lueurs; l'esprit, enclin à l'erreur, est fermé à la vérité. Profitons, pour causer, de ce que nous sommes ici à jeun.—Pourquoi à jeun?— Je vais te l'expliquer. Tout juge corrompu voit mal. Suis un lièvre, lasse-toi sur un cheval indompté; ou si les exercices romains sont trop rudes pour tes habitudes grecques; s'il t'en faut, comme le palet ou le disque, dans lesquels le plaisir trompe le travail, fends, avec un disque, l'air qui lui cède; que la fatigue chasse les dégoûts; puis, affamé, le gosier sec, méprise, si tu peux, les aliments grossiers; ne bois pas, si tu n'as pas là du miel de l'Hymette et du Falerne. Ton maître d'hôtel est sorti, un froid noir retient les poissons au fond de la mer : du

pain et du sel apaiseront ton estomac. D'où cela vient-il? De ce que la volupté réside, non pas dans une saveur coûteuse, mais en toi-même. C'est dans la fatigue qu'il faut chercher les assaisonnements; à un gourmand pâle d'indigestion, il n'est pas d'huître, pas de sarget, pas d'oiseau étranger qui plaise. Qu'un paon te soit servi, j'ai beau dire, tu t'en régaleras plus volontiers que d'un poulet. Dupe que tu es de vanités pures! le paon est rare, il se vend au poids de l'or, sa queue peinte fait spectacle; voilà pourquoi tu le préfères. Comme si tout cela importait à la chose! Les mangeras-tu, ces plumes que tu vantes? cet éclat reste-t-il quand l'oiseau est cuit? De la chair de l'un à celle de l'autre, il n'y a pas la moindre différence: tu vois donc que tu es trompé par leur différence de forme. Et cette prétention de distinguer si un bar a été pris béant dans le Tibre ou dans la haute mer, s'il a été poussé par la vague entre les ponts, ou seulement à l'embouchure du fleuve, d'où te vient-elle? où te mène-t-elle? Tu vantes, insensé, le barbeau de trois livres: il faudra bien pourtant que tu le coupes en plusieurs morceaux. La grosseur te plaît en lui. Et les gros bars, tu les détestes. Pourquoi cela? Parce que, dans l'ordre de la nature, le bar est gros, le barbeau petit.

Un estomac à jeun ne dédaigne pas les mets les plus vulgaires. « J'aime à voir une grande pièce sur un grand » plat », dit cette gueule vorace comme les harpies. Venez, vents du midi, faites-moi sa cuisine. Mais que dis-je? Il

n'en est pas besoin : le sanglier, le turbot le plus frais, sont corrompus pour un estomac plein ; ce qu'il lui faut, ce sont des raves et de l'oseille. Aussi, tout mets modeste n'est pas exclu de la table des rois. La noire olive, l'œuf qui coûte si peu, y ont leur place.

Il n'y a pas long-temps qu'on trouvait infâme au crieur Gallonius de se faire servir un esturgeon. La mer nourrissait-elle alors moins de turbots ? Non ; le turbot y était tranquille ; tranquille était dans son nid la cigogne, jusqu'au moment où un prétorien nous a révélé leur mérite. Qu'un autre proclame que les plongeons grillés sont bons, et, docile en fait de folie, la jeunesse romaine obéira.

Ne prenons pas, toutefois, dit Ofellus, une vie sordide pour une vie simple. A quoi bon fuir un écueil si l'on va tomber dans un autre ? Avidiénus est surnommé à bon droit le Chien ; il mange des olives de cinq ans et des cornouilles sauvages. Il craint d'entamer un tonneau tant que le vin n'en est pas tourné, et a-t-il à célébrer, vêtu de blanc, un repas de noces, un jour de naissance, une fête, c'est une huile dont tu ne pourrais supporter l'odeur qu'il verse, goutte à goutte, d'une cruche de deux livres sur ses choux, prodigue, en revanche, de vinaigre. — « Comment donc vivra le sage ? et qui prendra-t-il pour » modèle ? Un chien ? Un loup ? » — Sa tenue en tout sera soignée. Jamais de vilenie choquante, jamais d'exagération malheureuse. Il ne sera ni cruel pour ses esclaves, comme l'est le vieil Albucius quand il distribue le

travail, ni négligent comme l'est Nævius quand il sert de l'eau grasse à ses convives ; tort non moins grand que l'autre.

Ecoute maintenant quels nombreux et grands avantages nous vaut une vie modeste. D'abord tu te portes bien. Pour bien juger quel mal nous fait la diversité des mets, tu n'as qu'à te rappeler la nourriture simple qui te suffisait autrefois. A peine auras-tu mêlé les viandes bouillies aux rôties, les coquillages aux grives, que les mets les plus doux se tourneront en bile, et qu'une pituite continuelle portera le trouble dans ton estomac. Vois-tu comme on sort pâle d'une table couverte de mets? Le corps est lourd; demain encore il réagira sur l'âme, l'appesantira, et enchaînera à la terre cette parcelle de l'intelligence divine. Dès que l'homme sobre, au contraire, a livré au sommeil ses membres, restaurés en moins de temps que je n'en mets à le dire, il se lève frais et dispos pour vaquer à ses devoirs. Il ne laisse pas pour cela de se traiter quelquefois un peu mieux, soit que l'année ramène un jour de fête, soit qu'il veuille refaire son corps exténué, soit que les ans lui arrivent, et que l'âge de la faiblesse réclame plus de petits soins. Toi, qu'ajouteras-tu à ces soins dont tu t'entoures d'avance, jeune et valide, quand viendra te saisir ou la cruelle maladie, ou la languissante vieillesse?

Nos aïeux prisaient le sanglier rance : ce n'était pas qu'ils n'eussent point de nez; c'est, je crois, parce qu'il valait mieux, à leur sens, pouvoir offrir une pièce enta-

mée à un hôte qui arrivait tard, que de dévorer, maître vorace, à soi seul une pièce entière. Que ne suis-je né, que la terre ne m'a t-elle porté parmi ces héros des premiers âges!

Est-ce à la renommée que tu sacrifies, à ce bruit qui chatouille l'oreille humaine plus doucement que la plus douce musique? Les grands turbots, les grands plats, portent avec eux un dommage, une déconsidération aussi grande qu'eux. Puis la colère des oncles, la haine des voisins, le mécontentement de toi-même, l'impuissant désir de te donner la mort, quand tu n'auras plus, indigent, un as pour payer un lacet.

— Gardé, me dis-tu, ces sermons pour Thrasius; moi, j'ai de beaux revenus, j'ai assez de richesses pour trois rois. — Eh bien! ce superflu, n'en est-il donc pas de meilleur emploi? Pourquoi, toi riche, y a-t-il un seul pauvre n'ayant point mérité de l'être? pourquoi nos vieux temples s'écroulent-ils? pourquoi, homme sec, n'ôtes-tu pas d'un si grand tas d'or quelque chose pour la patrie? Est-tu donc sûr de voir toute chose aller, pour toi seul, toujours bien? Oh! quelle risée, s'il t'arrivait malheur, tu serais pour les ennemis! Et qui, dans les circonstances difficiles, trouvera le plus de ressources en lui-même, de l'orgueilleux qui aura accoutumé son corps et son âme à mille superfluités, ou de celui qui, content de peu, craignant l'avenir, se sera rendu, comme le sage, propre à la guerre pendant la paix? Faut-il t'en dire plus pour que tu me croies? J'ai connu, dans mon enfance, Ofellus;

il n'était pas plus dépensier de sa fortune, alors entière, qu'aujourd'hui qu'elle est rognée. Si tu le voyais dans le petit champ qu'on lui a pris, et qu'il cultive courageusement à gages, avec son troupeau et ses enfants! « Jamais, te dirait-il, jamais, un jour ouvrable, je n'ai mangé autre chose que des légumes et du pied de cochon fumé. S'il me venait, ou un hôte long-temps attendu, ou, par la pluie et dans une interruption de travaux, un agréable voisin, je le régalais, non de poissons achetés à la ville, mais d'un poulet, d'un chevreau de ma basse-cour; quelques raisins décrochés de mon plafond, des noix et une couple de figues, voilà quel était mon second service. Après cela, c'était plaisir comme nous nous passions la maîtresse coupe! comme nos libations à Cérès, pour qu'elle nous accordât de hautes meules, chassaient le souci de nos fronts plissés! Que la fortune furieuse nous envoie de nouveaux orages, en quoi nous amoindrira-t-elle? De combien avons-nous maigri, vous et moi, mes enfants, depuis qu'un nouveau colon est venu ici? La nature n'a proprement fait maître de cette terre ni lui, ni moi, ni personne; lui nous en a fait sortir; ses vices, son ignorance de la chicane, ou tout au moins un héritier, l'en feront sortir à son tour. Ce champ s'appelle aujourd'hui champ d'Umbrénus; hier on disait champ d'Ofellus : il n'est en propre celui de personne; il sert seulement tantôt à moi, tantôt à un autre. Soyons donc hommes; opposons des cœurs d'hommes aux coups de l'adversité. »

An de Rome 718. | Xe. ODE DU Ier LIVRE. | Age d'Horace 29 ANS.

Xe. ODE

DU Ier LIVRE.

An de Rome 718. — Age d'Horace 29 ans.

A MERCURE.

Pour la fête de ce Dieu.

Honneur à ta bonté, louange à ton adresse,
Secourable Mercure, éloquent fils d'Atlas;
Qui du monde naissant instruisis la rudesse
Dans l'art de la parole et dans l'art des combats!

C'est toi qui le premier fis résonner la lyre.
Agile messager du souverain des dieux,
Tu peux tous les larcins que ta gaîté t'inspire,
Et ton habile main sait tromper tous les yeux.

N'osas-tu pas un jour du maître du Parnasse
Cacher, encore enfant, les troupeaux dans un bois,
Et, pendant que le dieu prodiguait la menace,
Le contraindre à sourire en volant son carquois?

Lorsque, privé d'un fils par le glaive homicide,
Hors d'Ilion Priam osa porter ses pas,

C'est par toi que, bravant les feux du camp d'Atride,
Il passa, chargé d'or, à travers ses soldats.

Tu chasses devant toi le noir troupeau des ombres :
Tu déposes le juste au séjour du bonheur;
Non moins cher à Pluton dans ses royaumes sombres,
Qu'aux dieux qui de l'Olympe habitent la splendeur.

VIe SATIRE DU 1er LIVRE.

An de Rome 718. — Age d'Horace 23 ans.

Syrus, Dama et Denis, sont des noms d'esclaves; les Novius étaient deux frères usuriers; Lévinus, un descendant de Valérius Publicola; Tillius, un sénateur d'une avarice sordide, qui était rentré dans le Sénat après en avoir été expulsé par Jules César; Barrus, un libertin, connu pour avoir débauché une vestale; Décius, rien; Valerius Corvinus Messala, un des plus beaux caractères du siècle d'Auguste : d'abord partisan de Brutus et de Cassius, il avait traité avec les vainqueurs au nom de l'armée vaincue; il s'était ensuite attaché à Auguste, mais sans s'abaisser jamais au rôle de courtisan; il fut consul avec lui, contribua à toutes ses victoires; d'ailleurs brillant orateur et remarquable écrivain, il honorait Horace de son amitié. — En face des Rostres, au Forum, il y avait une statue de Marsyas, autour de laquelle se réunissaient les banquiers et les courtiers.

Bien que des Lydiens qui sont venus habiter le pays étrusque, pas un, Mécène, ne soit plus noble que toi;

bien que tes aïeux paternel et maternel aient tous deux commandé de grandes armées ; tu n'en regardes pas de plus haut, comme tant de gens feraient à ta place, les obscurs tels que moi, qui suis né d'un simple affranchi. Peu importe, dis-tu, de qui un homme est fils, du moment qu'il est honnête homme. Tu te persuades avec raison qu'avant que Tullius d'esclave fût devenu roi, bien des hommes, comme lui sans aïeux, s'étaient élevés par leurs vertus jusqu'aux plus hautes dignités ; tandis qu'au contraire Lévinus, ce descendant de Valérius, par qui fut détrôné Tarquin, n'a jamais pesé une once, même dans l'esprit du peuple ; de ce peuple, qui, tu le sais, dupe de la renommée, ébloui des titres et des images, comble le plus souvent d'honneurs ceux qui le méritent le moins. Eh bien ! conseille-moi, que faut-il faire, quand on est, comme moi, sans rapport aucun avec lui ? Car enfin, préférât-il Lévinus à un homme nouveau comme Décius, le censeur Appius me repoussât-il comme n'étant pas de race libre (et je le mériterais, si je voulais sortir de ma sphère), la gloire et son char brillant attirent les roturiers tout comme les nobles. — Qu'as-tu gagné, Tillius, à reprendre le laticlave et à devenir tribun ? Plus d'acharnement dans l'envie que tu inspirais particulier. Car dès qu'un homme est assez fou pour couvrir sa jambe du brodequin noir et sa poitrine du laticlave, il entend sans cesse : « Quel est cet homme ? « quel est son père ? » Lorsqu'on est attaqué, comme Barrus, de la maladie de passer pour beau, on ne sort

pas sans inspirer à toutes les filles l'envie de savoir comment on a le visage, la jambe, le pied, les dents, les cheveux. De même celui qui se charge de Rome, de ses concitoyens, de l'empire, de l'Italie, des temples des dieux, donne à tout le monde le droit de demander de qui il est fils, et s'il peut, sans rougir, nommer sa mère. « Quoi! c'est le fils d'un Syrus, d'un Dama, d'un Denis, » qui précipite des citoyens du haut de la roche Tar» péïenne, qui livre leur tête au licteur! — Novius, » mon collègue, n'est que d'un degré au-dessous de » moi; il est, lui, ce qu'était mon père. — Et, pour » cela, tu te crois un Paul-Émile, un Messala? Trois » enterrements et deux cents chariots se rencontreraient » sur la place, que la voix de Novius peut triompher de » leurs cors et de leurs trompettes : voilà du moins un » mérite. »

Je reviens à moi, à ce fils d'affranchi de qui on s'acharne tant à redire qu'il a un affranchi pour père. Maintenant, c'est parce que je suis de ton intimité; autrefois, c'était parce que j'avais le commandement d'une légion romaine. Ces deux choses sont pourtant bien différentes; et si tout le monde avait le droit de m'envier mon grade, on ne l'a pas de même de m'envier ton amitié. Tu ne l'accordes ni légèrement, ni à l'intrigue, et on ne peut pas dire que ce soit par hasard que j'ai eu le bonheur de l'obtenir. Car ce n'est pas le hasard qui m'a offert à toi : c'est l'excellent Virgile et, après lui, Varius, qui te parlèrent de moi. Quand je fus devant toi, je bal-

butiai peu de mots, car une honte d'enfant me coupait la parole. Je ne me donnai ni pour le fils d'un homme illustre, ni pour faire le tour de mes domaines sur un noble coursier de Saturé. Ce que j'étais, je te le dis. Tu me répondis, suivant ton usage, brièvement. Je me retirai. Tu me rappelas neuf mois après, et tu m'ordonnas de me regarder comme ton ami. Quel succès pour moi de t'avoir plu, à toi qui distingues si bien l'honnête homme de l'homme vil, non à l'éclat de la naissance, mais à la pureté du cœur et de la vie!

Si je n'ai au surplus, et en petit nombre encore, que des défauts supportables, qui ne sont, dans un bon naturel, que comme quelques taches sur un beau corps, si on ne peut me reprocher ni avarice, ni saletés, ni honteuses débauches; si (qu'on me pardonne de me louer) je suis inoffensif, pur et cher à mes amis, c'est à mon père que je le dois. Quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'un maigre champ, il ne voulut pas m'envoyer à l'école de Flavius, où les fils de nos centurions allaient, bourses et tablettes au bras, calculer les intérêts par ides. Il ne craignit pas de me conduire à Rome, pour y recevoir l'éducation que donnent à leurs enfants les chevaliers et les sénateurs. A voir, au milieu du grand peuple, mon habillement et ma suite, on eût dit qu'un antique patrimoine fournissait à ma dépense. Lui-même, guide incorruptible, m'accompagnait chez tous mes maîtres; et, grâce à lui, mon innocence, cette fleur de la vertu, fut préservée, non-seulement de toute action, mais de tout

soupçon honteux. Il n'eut pas peur qu'on lui reprochât un jour de m'avoir fait de moi (ce dont je ne me serais pas plaint) qu'un huissier priseur, ou un collecteur comme lui. On ne lui en doit que plus d'éloges, et moi plus de reconnaissance. Rien de ce bon père dont je n'aie à me féliciter. Aussi, Dieu me garde de faire jamais comme ces gens qui disent que ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas d'illustres aïeux ! Je suis tellement loin de parler et de penser comme eux, que, si la nature permettait, à un certain âge, de recommencer une vie nouvelle, et de choisir des parents au gré de sa vanité, content des miens, je n'en voudrais point prendre parmi les faisceaux et les chaises curules. Je ne serais qu'un sot pour le commun des hommes ; mais toi, Mécène, tu m'approuverais, sans doute, de ne pas vouloir me charger d'un fardeau inaccoutumé. Quel ennui, en effet, que de songer sans cesse à grossir son revenu, à saluer je ne sais combien de gens ; à conduire avec soi, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour n'être vu seul, ni à la campagne, ni en voyage ; à nourrir une armée de valets et de chevaux ; à traîner à sa suite mille équipages ! Maintenant, je suis le maître, s'il me plaît, d'aller jusqu'à Tarente, sur un mulet écourté dont mon porte-manteau charge les reins et son cavalier les épaules. On ne rira pas de ma lésine comme on rit de la tienne, Tillius, quand on te voit sur la route de Tibur, suivi, toi, préteur, de cinq esclaves portant une marmite et un broc. Illustre sénateur, je vis plus commodément que toi, que beaucoup d'autres ; je

vais seul où je veux aller ; je m'informe du prix des légumes et du blé ; je regarde, au Cirque, les faiseurs de tours ; le soir, je me promène au Forum, j'écoute les devins, puis je viens retrouver, chez moi, un plat de poireaux, un de pois et un de lasagnes. Trois enfants servent mon souper. Mon buffet, en marbre blanc, porte deux pots, une coupe, un grand plateau et une aiguière sur sa cuvette, le tout en terre de Campanie. Puis je me couche sans avoir à penser qu'il faudra me lever de grand matin le lendemain, pour aller voir ce Marsyas qui ne peut souffrir la figure du plus jeune des Novius. Je reste au lit jusqu'à la quatrième heure; ensuite je vais et viens, lisant, écrivant, heureux de n'avoir pas à parler ; je me fais frotter d'huile, mais non, comme le sale Natta, d'une huile volée aux lanternes. Dès que le soleil, devenu fatigant, m'avertit d'aller au bain, je m'y mets à l'abri des ardeurs de la canicule ; je déjeune légèrement, assez toutefois pour passer, sans rien prendre, le reste de la journée, et je jouis à loisir d'être chez moi. Voilà la vie d'un homme exempt des misères de l'ambition. C'est ainsi que je me passe gaiement de ce que je n'ai point, plus heureux qu'avec des questeurs pour grand-père, pour père et pour oncle.

An de Rome 718.

VIe ODE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 29 ANS.

A SEPTIMIUS.

Septimius était un chevalier romain, poëte, et ancien compagnon d'armes d'Horace. Il eut une terre près de Tarente. Horace venait ou était près d'avoir une maison à Tibur, et il ne sera plus question de Septimius que dans une épître, où Horace le recommandera à Tibère. Cela m'a décidé à traduire, comme s'appliquant au temps où Horace et Septimius servaient ensemble et se seraient par conséquent suivis partout où le service aurait appelé l'un d'eux, le premier vers latin : « Septime, Gades aditure mecum », qu'on a traduit en général, et que j'ai traduit moi-même jusqu'à la présente édition : « Septimius, qui me suivrais à Gadès, etc. ».

O toi qui dus à mon côté
Voir les monts où nous brave encore
Le Cantabre au cœur indompté,
Gadès, et le banc redouté
Où bouillonnent les eaux du Maure,
Septimius! je suis bien las
Et de la mer, et des combats,
Et des voyages. Mon envie
C'est de terminer en repos,
A Tibur, ce reflet d'Argos,

Le peu qui me reste de vie.
Si tel n'est point l'ordre des dieux,
Je regagnerai les beaux lieux
Où jadis a régné Phalante,
Les prés si fleuris où serpente
Le Galèse, cher aux brebis!
Rien n'est charmant, à mon avis,
Comme ce petit coin du monde,
Dont l'Hymète, avec tout son miel,
Et Vénafre, où l'olive abonde,
Enviraient les fruits et le ciel.
Un long printemps, un hiver tiède,
Un coteau de Bacchus chéri,
Dont le vin chaleureux ne cède
Qu'au vin dans Falerne mûri!
Oui, c'est là que j'irai t'attendre :
C'est là que dormira ma cendre;
C'est là que tu viendras répandre
Quelques pleurs sur ton vieil ami.

An de Rome 719. | Age d'Horace 30 ans.

Xe ODE

DU IIIe LIVRE.

A LYCÉ.

Cette Lycé paraît avoir été la seule femme mariée dont se soit occupé Horace. Il se dégoûta sur-le champ de ce genre de liaisons.

L'épouse d'un jaloux des bords du Tanaïs
Ne me laisserait pas, sans plaindre mon courage,
En butte, sur sa porte, au froid de son pays.
Est-ce à toi de montrer une humeur plus sauvage?
Et dans un sein toscan, le ciel, pour mon malheur,
D'une autre Pénélope a-t-il mis la rigueur?
Trouves-tu que le vent n'est pas assez terrible?
Ne vois, n'entends-tu pas la neige se durcir,
Ta porte s'ébranler et les bosquets mugir?
Sacrifie à Vénus cette humeur inflexible.
Les supplications, les larmes, les présents,
Et le teint violet de tous tes courtisans,
L'abandon d'un mari qui, sans cesse infidèle,
Au char d'une chanteuse en ce moment s'attèle,
Rien ne te fait céder! L'aspic est moins farouche.
Mais songes-y, Lycé, Lycé que rien ne touche!

Le câble enfin se rompt, et je ne viendrai pas
Sur ta porte toujours m'exposer aux frimas.

An de Rome 719. | Age d'Horace 30 ANS.

Ire SATIRE

DU Ier LIVRE.

A MÉCÈNE.

Presque tous les personnages de cette pièce ont déjà été nommés ailleurs. Tanaïs était un eunuque marié ; Visellius, son beau-père, passait pour tout le contraire du gendre.

Comment se fait-il, Mécène, que pas un homme vive content de l'état que la raison lui a fait prendre ou que le hasard lui a offert, que pas un rende justice aux peines des autres métiers ? « Heureux marchands ! » dit, sous ses lourdes armes, le soldat brisé par la fatigue. — « Vive » la guerre ! » dit de son côté le marchand, sur son vaisseau battu des aquilons. « Qu'est-ce ? Un instant de » lutte, puis une prompte mort ou une joyeuse vic- » toire. » L'homme de loi envie le cultivateur quand il entend au chant du coq le client frapper à sa porte. L'autre est-il, pour une caution, venu de ses champs à Rome, il s'écrie qu'il n'y a d'heureux que les habitants de la ville. Dire tout ce qui se fait de vœux pareils lasserait jusqu'à Fabius.

Qu'un Dieu paraisse : « Allons, je veux vous satis-

» faire : toi, soldat, tu seras marchand ; toi, jurisconsulte, laboureur. Voilà les rôles changés. Vous, de » ci ; vous, de là ; partez !..... Eh bien ! qu'attendez-» vous ? » Nul ne bougera. Il ne tient pourtant qu'à eux, ce bonheur qu'ils souhaitaient Jupiter n'a-t-il pas droit de se fâcher tout rouge, et de jurer qu'il ne sera plus assez bon pour prêter l'oreille à leurs vœux ?

Suis-moi bien : je ne ris point. Je pourrais dire la vérité en riant, de même que les maîtres donnent aux enfants des gâteaux pour les engager à apprendre le rudiment ; mais c'est en homme grave que je veux traiter ce grave sujet.

Ce laboureur qui retourne péniblement la terre, ce cabaretier fripon, ce soldat, ce matelot qui court avec audace toutes les mers, ils ne se donnent tant de peines, disent-ils, que pour jouir dans leur vieillesse, quand ils auront amassé de quoi vivre, d'un loisir sans inquiétude : comme la fourmi (car ils la citent), qui, petite de corps, grande de travail, emporte dans sa bouche tout ce qu'elle peut, et l'ajoute à un tas qu'elle élève, non sans prévoyance de l'avenir ni sans précaution contre lui. Oui, mais quand le verseau vient attrister le renouvellement de l'année, la fourmi ne sort plus, et se sert sagement de ses provisions : toi, rien ne calme ta soif du gain ; l'été, l'hiver, le feu, la mer, le fer, rien ne t'arrête, tant qu'un autre est plus riche que toi. Que te sert d'enterrer, en tremblant comme un voleur, d'énormes amas d'or et d'argent ?

— Dès qu'on y touche, il n'en reste bientôt qu'un as.

— Et si l'on n'y touche pas, qu'ont de beau ces tas de métal? Quand tu aurais fait battre dans tes granges cent mille mesures de blé, ton ventre n'en contiendra pas plus que le mien. C'est comme si d'une troupe d'esclaves tu étais celui chargé de porter le pain : il ne t'en serait pas plus laissé qu'à celui qui ne porte rien. Quand on se tient dans les bornes de la nature, qu'importe de posséder cent acres ou mille?

— Il est doux de prendre dans un gros tas.

— Si je puis prendre autant dans un petit, en quoi tes greniers valent-ils mieux que mes sacs? C'est la même chose que si, ayant besoin d'une cruche ou d'un verre d'eau, tu disais : J'aime mieux puiser dans un grand fleuve que dans une petite fontaine. Qu'arrive-t-il à ceux qui veulent ainsi trop d'eau? Que l'impétueux Aufide les emporte avec son rivage miné. Celui, au contraire, qui ne veut que le peu dont il a besoin, ne boit pas d'eau limoneuse, ne perd pas la vie dans les flots.

Beaucoup sont trompés par leur passion. « On n'a jamais assez, disent-ils, puisque plus on a, plus on vaut. » Que répondre à ceux-là? Qu'ils soient malheureux, puisqu'ils le veulent. Ils me rappellent un Athénien riche et sordide, qui se moquait souvent ainsi de ce que le peuple disait de lui : « Ils me sifflent; moi je m'applaudis en voyant mon or dans ma caisse. » Tantale, brûlé de soif, poursuit une eau qui fuit ses lèvres. Tu ris? Change le nom; son histoire est la tienne Tu

couches béant sur tes sacs ; tu te condamnes à les respecter comme des vases sacrés, à en jouir comme de peintures. Tu ne sais donc pas à quoi sert l'argent, par quoi il a quelque valeur? Par le pain, par les légumes, par le tonneau de vin, par toutes les autres choses qu'il paie, et dont la nature humaine ne peut se passer sans souffrir. Veiller jour et nuit à demi mort de peur, craindre les voleurs, craindre le feu, craindre que les esclaves qu'on a ne pillent la maison et ne s'enfuient : si c'est là du bonheur, puissé-je toute ma vie me passer de ce bonheur-là !

— Mais si quelque coup d'air t'a endolori tout le corps ; si quelque autre mal te cloue au lit, tu as qui te soigne, qui prépare tes médicaments, qui presse le médecin de te remettre sur pied, de te rendre à tes enfants, à des parents qui t'aiment.

— Bon! ta femme, ton fils même, se soucient bien que tu guérisses! Voisins, connaissances, garçons, filles, tout le monde te hait. Tu préfères l'argent à tout, et tu es surpris de ne trouver chez personne une affection que tu ne mérites pas! Essaye de les retenir tes parents, ces amis que t'avait donnés la nature! Ce sera comme si tu t'exerçais dans le Champ-de-Mars à faire obéir un âne au mors ! Riche, tu ne dois plus craindre la pauvreté. Tu as ce que tu désirais. Cesse enfin d'amasser. Repose-toi, et ne fais pas comme un certain Umidius, si riche, qu'il mesurait ses écus au boisseau ; si vilain, qu'il n'y avait pas d'esclave qui ne fût mieux vêtu que

lui. L'histoire n'en est pas longue. Il craignait toujours de mourir de faim, et, une belle nuit, sa concubine, nouvelle Tyndaride, lui fendit la tête d'un coup de hache.

— Veux-tu donc que je vive comme Mœnius ou comme Nomentanus?

— Tu me mets là ensemble les deux choses les plus opposées. Te défendre d'être avare n'est pas vouloir que tu sois un prodigue et un débauché. Il y a loin de Tanaïs au beau-père de Visellius; et en toute chose est un milieu en deçà et au delà duquel la raison ne peut se trouver.

Je reviens à mon dire. Quoi! personne qui, comme l'avare, ne tienne à sa manière de vivre et n'envie en même temps la condition d'autrui; qui ne sèche, si la chèvre du voisin a le pis plus plein que la sienne! qui se compare à la foule, à ceux qui ont moins que lui! qui ne veuille absolument surpasser celui-ci et celui-là! Toujours un plus riche devant les yeux, de même que dans les chars emportés loin de la barrière par de rapides coursiers, chaque conducteur s'attache à celui qui devance le sien, et méprise celui qu'il a laissé parmi les derniers combattants!

Voilà, Mécène, voilà pourquoi on trouve si rarement un homme qui dise avoir vécu heureux, et qui, son temps fini, sorte de la vie comme un convive rassasié.

Assez: tu croirais que j'ai pillé les tablettes de Crispinus Lippus. Je n'ajoute plus un mot.

An de Rome 720.

Ve ODE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 31 ANS.

A GABINIUS, AMOUREUX D'UNE JEUNE FILLE.

On ne sait rien de Gabinius; Chloris, Myrté et Gygès, sont les noms de deux courtisanes et d'un jeune marchand. Horace s'éprendra plus tard lui-même de cette belle Lalagé, devenue femme, qu'il recommande enfant aux ménagements de son ami.

Le joug pour ta génisse est encor trop pesant.
A Cérès, à Vénus dérobe encor sa vie;
Trop tôt abandonnée au taureau mugissant,
Elle en soutiendrait mal l'amoureuse furie.

Tromper les feux du jour dans l'onde du ruisseau,
Sous les saules du pré suivre son seul caprice,
Et bondir au milieu des enfants du troupeau,
Voilà tous les plaisirs de ta belle génisse.

Ces fruits encor amers, attends, pour les cueillir,
Attends, sans te presser, le retour de l'automne;
Bientôt tu les verras, sous la main de Pomone,
De pourpres colorés, s'arrondir et mûrir.

Bientôt, car le temps vole, et dans son vol rapide
Il lui fera gagner tout ce que tu perdras,
Lalagé, cette enfant qu'un regard intimide,
Se jettera brûlante au devant de tes pas.

Elle te semblera plus charmante et plus belle
Que la blonde Chloris, que la brune Myrté.
Elle aura la blancheur de la lune nouvelle;
Qui répand sur les eaux son reflet argenté;

Ou de ce beau Gygès dont le jeune visage,
Les épaules d'ivoire et les cheveux épars,
Au milieu d'un essaim de vierges de son âge,
D'un Ulysse nouveau défiraient les regards.

An de Rome 720. — Age d'Horace 31 ans.

Ve ODE

DU Ier LIVRE.

A PYRRHA.

Pyrrha était une courtisane qui ne retint pas long-tomps Horace. — Les naufragés suspendaient dans les temples des tableaux votifs.

Dis-nous, Pyrrha, quel est l'adolescent
Qui, fou d'amour et de parfums luisant,

Dans un réduit tout parsemé de roses,
Foule avec toi le lit où tu reposes?
L'heureux du jour pour qui de tes cheveux,
Simple avec art, tu fais si bien les nœuds?
Qu'il pleurera de fois sa confiance,
Ses dieux changés! Avec quelle stupeur
Il verra l'onde et le ciel en fureur,
Lui qui des vents ne sait pas l'inconstance,
Qui te voit d'or, et compte que pour lui
Ton cœur toujours sera comme aujourd'hui?
Malheur à ceux qu'éblouit ton visage!
Moi que Neptune a sauvé du naufrage,
J'ai dans son temple, avec mes vêtements.
De fuir la mer suspendu mes serments.

An de Rome 720.

IXe SATIRE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 31 ANS.

CONTRE LES FACHEUX.

De Bolanus on ne sait que son nom; Viscus était un chevalier de famille sénatoriale, bon critique; Hermogène, un chanteur et un joueur de flûte; Fuscus Aristius, un patricien également distingué comme orateur, comme poëte et comme grammairien. On faisait grand cas à Rome de cette dernière qualité.— Quand un créancier voulait amener de force au tribunal un débiteur qu'il rencontrait, il devait prendre à témoin quelqu'un de présent, qui, s'il consentait à paraître, lui tendait son oreille à toucher du bout du doigt.

J'allais un jour tout le long de la rue Sacrée, occupé, comme à mon ordinaire, de je ne sais quoi, et tout absorbé. Accourt un homme que je ne connaissais que de nom, et me prenant la main : « Comment vas-tu, très cher? — Pas mal pour l'instant, répondis-je, et souhaitant tout ce qui peut te plaire. » Puis, comme il me suivait : « Veux-tu quelque chose de moi? lui dis-je en le prévenant. — Tu sais qui je suis, répond-il, je ne suis pas un ignorant. — Je t'en estime davantage. » Et cherchant misérablement à m'échapper, tantôt je double le pas, tantôt je m'arrête, ou je parle bas à mon esclave;

là sueur me coulait de là tête aux pieds « Heureux Bollànus, disais-je en moi-même, que n'ai-je ta tête! » Lui, cependant, parlait de mille choses, vantait la ville, les fàubourgs; et comme je ne répondais rien : « Tu meurs d'envie de m'échapper, dit-il, je le vois bien; mais c'est peine perdue : je te tiens, je ne te lâcherai pas. Où vas-tu d'ici? — Ce n'est pas le cas de te détourner; je vais voir un malade, que tu ne connais pas, bien loin, au delà du Tibre, tout près des jardins de César. — Je n'ai rien à faire; j'aime l'exercice; je te suivrai jusqu'au bout. » Je baisse l'oreille comme un âne trop chargé qui médite un mauvais coup. Mon homme recommence : « Je me connais mal, ou je dois te devenir aussi cher que Varius et Viscus. Qui fait plus de vers que moi? qui les fait plus vite? Qui a plus de grâce à danser? et quand je chante! Hermogène en crève d'envie. » C'était le moment de l'interrompre : « As-tu une mère, des parents à qui tu sois cher? — Personne; j'ai tout enterré. — Qu'ils sont heureux! et moi je vis! Achève-moi. Me voici au moment fatal que m'a prédit, dans mon enfance, une vieille Sabine, après avoir bien remué l'urne prophétique : Celui-ci ne mourra, dit-elle, ni par le poison cruel, ni par le fer ennemi, ni d'un point de côté, ni d'un rhume, ni de la goutte; un bavard le tuera quelque jour. S'il est sage, qu'il fuie, dès son adolescence, les bavards. »

Nous étions arrivés près du temple de Vesta; le quart de la journée était passé, et, assigné par hasard pour ce jour-là, il fallait que mon homme se présentât, sous peine de

perdre un procès. « Si tu m'aimes, dit-il, viens un peu avec moi. — Que je meure si j'en suis en état, ou si j'entends quelque chose au droit! D'ailleurs j'ai hâte d'être où tu sais. — Je balance sur ce que je dois faire, dit-il : te laisserai-je, ou mon procès? — Laisse-moi, de grâce! — Non, décidément. » Et il marche devant. Que faire contre plus fort que soi? Je le suis. « Mécène! reprend-il, comment es-tu avec lui? Il n'aime pas tout le monde, et il a bien raison. Personne n'use mieux que lui sa fortune. Si tu voulais me présenter à lui, tu aurais en moi un auxiliaire qui te seconderait bien. Que je meure, si tu n'évinçais pas tous tes rivaux! — Nous ne vivons pas là comme tu crois. Il n'y a pas de maison plus pure ni plus étrangère à l'intrigue, et, que l'un y soit plus riche, l'autre plus savant que moi, cela ne me nuit en rien : chacun y est à sa place. — Ce que tu me dis là est prodigieux, à peine croyable. — C'est pourtant la vérité. — Tu augmentes encore mon désir d'être admis chez lui. — Tu n'as qu'à vouloir, ton mérite fera le reste; Mécène n'est pas inexpugnable, seulement les abords en sont difficiles. — Oh bien! je ne m'épargnerai pas; je gagnerai les esclaves; éconduit aujourd'hui, je reviendrai demain; j'épierai le moment, je me trouverai sur son passage, je me mettrai à sa suite : on n'a rien sans peine dans la vie. »

Il en était là quand nous rencontrons Fuscus Aristius, un de mes amis, qui le connaît très bien Nous nous arrêtons : « D'ou viens-tu? où vas-tu? » Pendant les questions et les réponses, je lui tire le bras, je le lui pince :

impassible. Je lui fais des signes, je roule les yeux pour qu'il me tire d'affaire; le mauvais plaisant rit sous cape, et feint de ne me pas comprendre. Ma bile s'échauffait. « N'avais-tu pas, lui dis-je, un secret à me confier? — Je m'en souviens bien, mais ce sera pour un meilleur moment; c'est aujourd'hui le trentième sabbat; voudrais-tu insulter aux circoncis? — Je n'ai pas de ces scrupules là. —Moi, si. J'avoue ma faiblesse, je suis peuple. Excuse-moi, nous causerons une autre fois. Fut-il jamais pour moi jour plus fatal? Le traître s'enfuit et me laisse sous le couteau. Par bonheur, l'adversaire de mon fâcheux vient à passer : « Où vas-tu, coquin? » lui crie-t-il. Puis, à moi : « Je te prends à témoin. » Je tends l'oreille. Nous sommes entraînés à l'audience; grand bruit de part et d'autre; la foule s'amasse. Ainsi m'a sauvé Apollon.

An de Rome		Age d'Horace
721.	**XIV**	32 ANS.

XIVe ÉPODE.

A MÉCÈNE.

Mécène aimait Térentia, dont il allait faire sa femme. Les affranchies, du nombre desquelles était Phryné, tenaient le milieu entre les femmes mariées et les courtisanes déclarées.

Vous me tuez, Mécène, en répétant sans cesse
Qu'apparemment j'ai bu tout le fleuve d'Oubli

Pour demeurer enseveli
Dans une si longue paresse.
Si je n'ai pas fini les vers que je vous doi,
C'est qu'un dieu tout-puissant s'est emparé de moi
Et ne me permet point de tenir ma promesse.
De mille feux mes sens sont dévorés.
Anacréon brûla moins pour Bathylle,
Anacréon, dont la plume facile
Ecrivit tant de vers par l'Amour inspirés!
Vous-même aussi, n'aimez vous point, Mécène?
Votre maîtresse est belle comme Hélène;
Heureux mortel! votre sort est charmant;
Tandis que moi, j'ai la folie
D'aimer Phryné, cette affranchie
Qui n'a pas assez d'un amant.

An de Rome 721. | Age d'Horace 32 ans.

IIIe SATIRE
DU IIe LIVRE.

Damasippe était un sénateur qui s'était ruiné en folles dépenses et à jouer à la bourse de Rome, comme on fait aujourd'hui à la nôtre sur les rentes et sur les actions. Stertinius, philosophe stoïcien, avait écrit un nombre énorme de volumes, dont pas un seul n'est resté. Les banquiers et les joueurs avaient un de leurs rendez-vous entre deux statues de Janus placées devant un temple. — L'acteur Fusius, jouant un jour l'assoupissement dans une pièce de Pacuvius, s'était réellement endormi, et tout le public s'était mis à crier pour le réveiller, comme son interlocuteur Catiénus. Stabérius, Cicuta, Nérius, Opimius, étaient des loups-cerviers du temps; Périllius, un banquier moins prudent; le fils du comédien Esope et les Arrius, des riches d'une prodigalité inouïe; Cratérus, un médecin à la mode; Cæcilia Métella, une patricienne dont la fortune égalait la galanterie. Un nommé Marius avait récemment tué une fille, nommée Hellas, et s'était tué après elle, parce qu'elle dédaignait sa poursuite. Un des marchés de Rome, couvert, s'appelait vélabre.

Damasippe. Tu écris si rarement que tu ne demandes pas du papier quatre fois dans l'année; tu ne fais que retoucher tes ouvrages et t'irriter contre toi-même de ce que, trop ami du vin et du sommeil, tu ne fais rien qui mérite qu'on en parle. Eh bien! voyons. Tu as fui ici les saturnales; tu es encore à jeun : dis nous quelque chose

ui réponde à tes promesses. Quoi! rien ! Ces plumes que tu brises, ce mur fait pour supporter la colère des dieux et des poëtes, ils n'en peuvent mais. Ta mine nous menaçait pourtant d'assez de belles choses, si jamais ta petite villa te recevait inoccupé sous son toit chaud. C'était bien la peine d'entasser Platon sur Ménandre, d'emporter avec toi Eupolis, Archiloque et tant d'autres ! Est-ce pour désarmer l'envie que tu laisses là tes travaux? On te méprisera, malheureux ! Ou fuis cette dangereuse sirène appelée Paresse, ou renonce, sans te plaindre, à tout ce que t'avait valu une vie mieux employée.

Horace. Que les dieux et les déesses, Damasippe, t'envoient, pour ce bon conseil, un barbier! Mais d'où me connais-tu si bien?

Damasippe. Depuis que toute ma fortune s'est engloutie entre les deux Janus, chassé des affaires pour mon compte, je m'occupe de celles d'autrui. Jadis je recherchais un bronze où ce scélérat de Sisyphe se fût, dans son temps, lavé les pieds ; le plus durement fondu, le plus inhabilement sculpté possible J'y mettais, en fin connaisseur, cent mille sesterces. J'étais unique pour gagner sur les marchés de jardins et de belles maisons. Aussi, tous les carrefours m'appelaient-ils le favori de Mercure.

Horace. Je le sais, et j'admire que tu sois corrigé de cette manie.

Damasippe. Ah bien oui ! une nouvelle manie a chassé l'ancienne, comme une douleur passe de la tête ou du

côté dans la poitrine, ou comme un homme en léthargie devient athlète et charge à coups de poing son médecin.

HORACE. Deviens ce que tu voudras, pourvu que tu ne m'en fasses pas autant.

DAMASIPPE. Ne t'y trompe pas, mon bon; tu es fou aussi, et tous ou presque tous le sont, s'il y a quelque chose de vrai dans les paroles de Stertinius; Stertinius, à qui je dois cette admirable maxime, depuis le jour qu'il me ramena consolé du pont de Fabricius, et m'ordonna de me laisser pousser une barbe philosophique. Car, après mes désordres, je voulais me jeter dans le Tibre, la tête voilée. Ce fut lui qui m'arrêta à temps : « Garde-toi, me dit-il, de commettre une action indigne d'un homme. Bien fausse est ta honte, de craindre d'être tenu pour fou par des fous! Je te demanderai d'abord ce que c'est que la folie; puis, si tu en es seul atteint, je n'ajouterai pas un mot; tu pourras mourir bravement. »

Selon le portique et l'école de Chrysippe, tout homme qui pèche par ignorance ou par étourderie est fou Peuples et rois, tous, hors le sage, sont enveloppés dans cet arrêt. Tu vas voir en quoi n'ont pas plus de sens que toi ceux qui t'ont traité d'insensé. Quand des voyageurs, ayant perdu leur route, s'égarent dans une forêt, l'un va à droite, l'autre à gauche; ils se trompent de différentes manières, mais tous se trompent. Eh bien! crois-moi, c'est ainsi que, si tu es fou, celui qui se moque de toi n'est pas plus sage; qu'il a, comme toi, une queue au derrière

Il y a un genre de folie qui craint ce qui est le moins à craindre, qui rêve, en rase campagne, mille obstacles, des feux, des rochers, des fleuves. Un autre, tout différent et non moins absurde, se jette dans le feu, dans l'eau; une tendre mère, une bonne sœur, un père, une femme, toute la famille a beau crier : « Prends garde à ce grand trou! prends garde à cette énorme pierre! » le fou n'entend pas plus qu'un jour Fusius étant ivre, et représentant Ilione endormie, n'entendit douze cents Catiénus lui criant : « Ma mère, je t'appelle! » Je soutiens que la plupart des hommes sont de même atteints de vertige.

Si Damasippe est fou d'acheter de vieilles statues, celui qui les lui vend à crédit a-t-il bien sa tête? Et si je te disais : « Prends ceci pour ne jamais me le rendre », serais-tu fou de l'accepter? ne le serais-tu pas davantage de refuser une bonne aubaine que Mercure t'enverrait?

Ecris : « Reçu dix gros sesterces de Nérius. » Ce n'est pas assez, ajoutes-y les cent formules du cauteleux Cicuta, ajoutes-y mille liens encore, ce Protée achevé ne t'en échappera pas moins. Traîne-le en justice, il en rira à gorge déployée; il se fera sanglier, oiseau, rocher, arbre, tout ce qu'il voudra. Si mal faire ses affaires est d'un fou, et les bien faire d'un sage, crois-moi, la cervelle de Périllius est bien plus fêlée que la tienne, de te dicter une obligation que jamais tu ne pourras remplir.

Arrangez vos robes pour m'écouter, vous que pâlit la

soif des honneurs ou celle de l'or; vous que brûle ou l'amour du luxe, ou la triste superstition, ou quelque autre maladie de l'âme. Approchez tour à tour; je veux vous démontrer à tous que vous êtes des insensés.

C'est aux avares qu'il faut donner la plus forte dose d'ellébore; même, je ne sais pas si la raison ne devrait pas leur garder tout Anticyre. Les héritiers de Stabérius ont fait graver sur son tombeau le chiffre de sa succession. S'ils y eussent manqué, ils étaient condamnés à donner au peuple cent paires de gladiateurs, un festin qu'ordonnerait Arrius, et autant de froment qu'en moissonne l'Afrique. « Que j'aie tort ou raison, c'est ma volonté, respectez-là. » Voici, je crois, ce qui fit agir ainsi Stabérius.

Horace. Oui, quelle fut sa pensée quand il voulut que ses héritiers gravassent sur la pierre le montant de ce qu'il leur laissait?

Damasippe. Tant qu'il vécut, il regarda la pauvreté comme un grand vice, et n'évita rien avec plus de soin; il lui semblait qu'il serait moins honnête homme s'il venait à mourir avec un quart d'as de moins. En effet, vertu, réputation, honneur, chose divine, chose humaine, tout est soumis à l'or. Quiconque en amasse beaucoup, devient illustre, courageux et juste.

Horace. Et sage?

Damasippe. Et sage, et roi, et tout ce qu'il veut. Eh bien! Stabérius espéra que son or lui ferait beaucoup d'honneur, comme preuve de beaucoup de mérite.

HORACE. Le grec Aristippe ne lui ressemblait guère, quand il fit jeter le sien par ses esclaves en pleine Libye, parce que son poids ralentissait leur marche. Quel est le plus fou des deux ?

DAMASIPPE. Un exemple qui vide une question par une autre ne prouve rien. Qu'un homme achète des cithares et en fasse collection, sans goût pour la cithare, sans amour pour aucune des muses; qu'un autre, sans être cordonnier, s'entoure de tranchets et de formes; un autre, de voiles de navires, tout en détestant le commerce; on dira de tout côté, et avec raison, qu'ils sont en délire, qu'ils n'ont pas le sens commun. En quoi diffère d'eux celui qui enterre de l'argent et de l'or, ne sachant se servir de son trésor, et craignant d'y toucher, comme si c'était chose sacrée? En quoi, celui qui garderait sans cesse un grand tas de blé, couché auprès avec un long bâton, n'osant, quand il a faim, en prendre un grain, et préférant se nourrir d'herbes amères; qui, au milieu de mille tonneaux, que dis-je? de trois cent mille tonneaux de Chio et de vieux Falerne, boirait le plus âcre vinaigre; qui, à quatre-vingts ans, coucherait sur la paille pour laisser pourrir dans un coffre cent couvertures, proie des mites et des teignes? Eh bien! peu de gens le trouvent fou, parce que beaucoup le sont de la même manière.

Vieillard haï des dieux, pourquoi cet amas? Pour que ton fils, pour qu'un affranchi, ton héritier, le dévore? ou de peur de manquer toi-même? De combien, chaque

jour, amoindrirais-tu ton trésor, quand tu oindrais d'une meilleure huile et tes choux, et ta tête souillée d'une crasse que tu ne laves jamais? Un rien te suffit : pourquoi donc te parjures-tu, dérobes-tu, voles-tu de tous les côtés? N'es-tu pas fou? Si tu te mettais à lancer des pierres sur les passants et sur les esclaves que tu as payés de ton argent, il n'y aurait pas un garçon, pas une fille qui ne criât à l'insensé; et tu aurais la tête saine quand tu fais périr ta femme par le lacet, ta mère par le poison? Il est vrai que tu n'es pas à Argos, que tu n'emploies pas le fer, comme Oreste, tuant, dans un accès, sa mère. Mais crois tu qu'il ne devint fou qu'après son parricide, et qu'il n'était pas poussé par les furies avant de chauffer un glaive dans la gorge de sa mère? C'est précisément quand il fut déclaré fou qu'il ne commit plus rien de blâmable. Il ne porta le fer ni sur Pylade, ni sur sa sœur Électre; il ne fit que les injurier, traitant l'une de furie, l'autre d'autre chose, suivant que sa bile l'inspira.

Opimius, pauvre de tout l'or et de tout l'argent qu'il avait en terre; Opimius, qui buvait, les jours de fête, du vin de Véïes dans une écuelle de Campanie, et, les jours ordinaires, de la piquette, tomba un jour dans une telle léthargie, que son héritier tournait déjà, joyeux et triomphant, autour de la caisse et des clefs. Un médecin vif et fidèle l'en tire ainsi : il fait apporter une table, répandre dessus des sacs d'argent, et compter cet argent par plusieurs mains. Son homme s'éveille; il lui dit : « Défends ton bien; un avide héritier l'emporte. — De

mon vivant? — Pour vivre, il faut t'éveiller. Fais vite. — Quoi? — Tu es épuisé; les forces vont te manquer si une bonne nourriture ne soutient ton estomac défaillant. Tu hésites! Allons, prends cette eau de riz. — Combien coûte-t-elle? — Peu de chose. — Mais encore? — Huit as. — Hélas! qu'importe que je meure de mon mal ou de rapine et de vol? »

HORACE. Qui donc est sage?

DAMASIPPE. Celui qui n'est pas fou.

HORACE. Et l'avare?

DAMASIPPE. Il est fou et maniaque.

HORACE. Alors, celui qui n'est pas avare est sage?

DAMASIPPE. Pas le moins du monde.

HORACE. Pourquoi, stoïcien?

DAMASIPPE. Le voici. Suppose que Cratérus te dise : « Ce malade n'a rien au cœur. — Il est donc bien, il va se lever? — Non, car le côté et les reins sont atteints d'un mal aigu. » Un tel n'est ni parjure, ni ladre : qu'il immole un porc à ses bons Lares. Mais il est ambitieux et téméraire : qu'il s'embarque pour Antycire. Car quelle différence y a t-il entre jeter son bien dans un gouffre, et ne jamais s'en servir?

On raconte qu'un homme riche de Canouse, Servius Oppidius, partagea entre ses deux fils deux terres qui lui venaient de famille, et que, les ayant appelés à son lit de mort, il leur tint ce discours : « Depuis que je t'ai vu, Aulus, porter des noix et des osselets dans ton sein, les donner ou les jouer; toi, Tibérius, compter les tiens,

les enfouir d'un air sombre; j'ai toujours craint de vous voir, tombant dans deux manies contraires, imiter, l'un Nomentanus, l'autre Cicuta. Je vous en prie donc, par nos divins Pénates, défendez-vous, toi d'amoindrir, toi d'accroître un bien dont votre père s'est contenté, et qui est en effet suffisant. Pour qu'une vaine gloire ne vous tente pas, je veux vous lier par un serment. Que celui de vous qui sera édile ou préteur soit maudit, et ne soit reçu ni à témoigner ni à tester! Tu te ruinerais en pois, en fèves et en lupins, pour avoir, au lieu des champs et des écus de ton père, un peu plus de place au Cirque, ou une statue en airain! Comme ce fin renard qui se donnait pour un vrai lion, tu viserais aux mêmes applaudissements qu'Agrippa.

Fils d'Atrée, pourquoi défends-tu d'inhumer Ajax! — Je suis roi. — Je suis plébéien, je me tais. — Non-seulement ce que j'ordonne est juste, mais si quelqu'un y trouve à redire, qu'il parle sans crainte, je le permets. — O le plus grand des rois, que les dieux te fassent la grâce de ramener en Argos ta flotte victorieuse de Troie! Ainsi, tu me permets de questionner et de répondre? — Questionne. — Pourquoi Ajax pourrit-il sans sépulture. Ajax, le plus vaillant des Grecs après Achille; Ajax, à qui l'armée a dû tant de fois son salut? Est-ce pour que Priam et son peuple aient le plaisir de voir sur la poussière celui par qui tant de leurs enfants furent privés de la tombe paternelle? — Il était fou; il a égorgé mille brebis, en criant qu'il tuait Ulysse, Ménélas et moi. —

Et toi, lorsqu'en Aulide tu fais prendre à l'autel, à ta douce fille, la place d'une génisse, lorsque tu répands la farine et le sel sur sa tête, as-tu toute ta raison? — Qu'est-ce à dire? — Ajax, dans son délire, a égorgé des moutons; mais il n'a porté la main ni sur sa femme, ni sur son enfant. Il a chargé d'imprécations les Atrides, mais il n'a attaqué ni Teucer, ni même Ulysse. — Pour arracher mes navires à un rivage fatal, j'ai dû fléchir les dieux avec du sang. — Fou! ce sang était le tien. — C'était le mien, mais je n'étais pas fou. — On l'est quand on confond deux choses aussi contraires que le crime et la vérité. Que cette confusion soit produite par l'erreur ou par la colère, n'importe. Ajax est fou quand il immole d'innocents agneaux, et tu es sage quand tu commets de sang-froid un crime pour conserver un vain titre! et ton cœur est pur de vice, parce qu'il est gonflé d'orgueil? Qu'un homme s'amuse à promener dans sa litière une jolie brebis, à lui donner, comme à sa fille, des robes, des soubrettes et de l'or; à l'appeler ma belle, ma chère petite; à lui chercher un courageux mari; le preteur l'interdira, lui ôtera tout droit civil, le placera sous la tutelle de sages parents; et celui qui sacrifie sa fille comme une muette brebis a l'esprit sain? Ne soutiens pas cela. Quand la sottise est dépravée, c'est la plus grande des folies. Tout scélérat est un frénétique, et celui qui s'est pris au faux éclat de la renommée est un homme que la sanguinaire Bellone s'est plu à étourdir de son tonnerre.

Maintenant, tombons ensemble sur la débauche et sur Nomentanus. Le simple bon sens fait voir que les débauchés sont des fous. Nomentanus vient de toucher ses mille talents de patrimoine. Il fait dire au pêcheur, au fruitier, à l'oiseleur, au parfumeur, à la canaille de la rue de Toscane, au charcutier, aux bouffons, à tout le vélabre, à toute la halle, de se rendre chez lui de bonne heure. Ils accourent en foule, et le ruffien qui les amène prend la parole : « Ce que j'ai chez moi, ce qu'ils ont chez eux, tout est à toi; prends-le quand tu voudras, aujourd'hui, demain. » Ecoute la réponse de notre équitable jeune homme : « Toi, tu dors tout botté sur la neige de la Lucanie, pour que je soupe d'un sanglier. Toi, tu tires les poissons du sein de la mer orageuse. Moi je suis un paresseux, indigne de tant posséder. Tiens, prends-moi ces dix gros sesterces; toi autant, toi le triple; et que ta femme vienne en courant, si je la fais appeler à minuit! »

Le fils d'Ésope fit un jour dissoudre dans du vinaigre une magnifique perle détachée de l'oreille de Métella, afin d'avaler d'un seul coup un million de sesterces. Était-il plus raisonnable que s'il l'eût jetée dans un fleuve ou dans un égout?

Noble couple de frères, vrais jumeaux en fait de frivolité, de débauche et de dépravation, les fils de Quintus Arius mangent chaque jour à leur dîner des rossignols, qu'ils achètent fort cher. Les classerons-nous parmi les sages? les marquerons-nous de noir ou de blanc?

Si tu voyais un barbon faire des maisonnettes, atteler

des souris à un petit chariot, jouer à pair ou non, courir à cheval sur un bâton, tu le traiterais de fou. Eh bien ! si la raison te démontre qu'aimer est plus puéril encore ; que jouer dans la poussière comme tu faisais à trois ans, et pleurer d'amour pour une courtisane, sont même chose, imiteras-tu, je te le demande, la conversion de Polémon ? quitteras-tu les insignes de ta folie, tes bandelettes, tes manchettes, tes fraises, comme il arracha furtivement ses couronnes, frappé, en sortant de table, des reproches d'un maître à jeun ?

Tu présentes des fruits à un enfant en colère, et il les refuse : « Prends, mon petit » ; il s'obstine. Retire-les, il les désirera. En quoi diffère-t il d'un amant congédié qui se demande s'il retournera ou non chez sa maîtresse ; qui allait y retourner de lui-même, si on ne l'eût point rappelé, et qui ne peut pas s'arracher de cette porte odieuse ? « A présent qu'elle me rappelle d'elle-même, céderai-je ? Ne vaut-il pas mieux finir mes maux ? Elle m'a chassé, elle me rappelle, Retournerai-je ? Non, quand elle m'en supplierait. » Sur quoi son valet, bien plus sage : « Mon maître, ce qui n'a ni mesure ni raison ne doit être traité ni par le calcul ni par le raisonnement. Tels sont les inconvénients de l'amour : la guerre, et puis la paix. Vouloir fixer ce qui est mobile comme la tempête et flottant comme le hasard, c'est vouloir extravaguer avec mesure et raison. »

Quoi ! tu es dans ton bon sens lorsque, lançant les pépins d'une pomme de Picenum, tu t'applaudis si tu tou-

ches par hasard le plafond ! Quoi ! lorsque tes vieilles lèvres balbutient des paroles d'enfant, tu es plus sensé que celui qui fait des maisonnettes ! Et quand au délire se joint le meurtre, quand une épée attise le feu ; quand, par exemple, Marius tue Hellas et se précipite, Marius est-il, à tes yeux, frappé de vertige, ou bien exempt de folie, et dès lors coupable de crime ? Emploies-tu, comme tout le monde, l'un pour l'autre ces deux mots d'une même familllle ?

Il y avait un vieil affranchi qui courait tous les matins les rues, à jeûn et les mains purifiées, en criant : « Moi seul, grands dieux ! moi seul, sauvez-moi du trépas ! Qu'y a-t-il là de si fort ? tout ne vous est-il pas facile ? » Les oreilles et les yeux étaient bons ; mais certes, à moins d'aimer les procès, son maître, en le vendant, n'eût pu garantir sa tête. Chrysippe classe tous ces gens-là dans la grande famille de Ménénius.

« Jupiter, toi qui nous envoies et nous ôtes les douleurs, dit une mère dont l'enfant est depuis cinq mois dans son lit, si cette fièvre quarte quitte mon fils, le premier jour de jeûne, je le mettrai nu dans le Tibre. » Que le hasard ou le médecin tire l'enfant du précipice, la folle mère lui rend sa fièvre et le tue en le retenant sur la rive glacée Quel mal lui a fêlé le cerveau ? La superstition.

Telles sont les armes dont m'a muni Stertinius, ce huitième sage, pour me mettre en état de n'être pas attaqué impunément. Le premier qui m'appellera fou s'entendra

traiter de même, et je lui ferai voir ce qui lui pend au derrière.

HORACE. Stoïcien, puisses-tu tout vendre plus cher après ton désastre qu'avant! Mais puisqu'il y a plus d'un genre de folie, dis-moi le mien; car moi, je me trouve raisonnable.

DAMASIPPE. Et Agavé, lorsqu'elle portait en délire la tête coupée de son malheureux fils, avait-elle la conscience de sa fureur?

HORACE. Eh bien, je cède à l'évidence; je suis fou, je suis même insensé. Mais apprends-moi par quel coin mon esprit est malade.

DAMASIPPE. Ecoute; d'abord tu bâtis, tu imites les géants, toi qui n'as pas, du talon à la tête, deux pieds de haut Puis tu ris de l'air et de la démarche de Turbon, qui se grandit tant qu'il peut sous les armes. En quoi es-tu moins ridicule que lui? Et tout ce que fait Mécène, ne cherches-tu pas à le contrefaire? toi, si différent de lui, si petit à son côté! Les petits d'une grenouille absente étaient écrasés sous les pieds d'un veau. L'une d'elles se sauve et court raconter à sa mère comment une grosse bête écrase toute sa famille. La mère, de demander la grosseur : « Comme cela? dit elle en se gonflant. — Plus grosse de moitié. — Comme ceci? » et elle se gonfle de plus en plus. « Quand tu crèverais, lui dit sa fille, tu n'y arriverais pas » Cela te ressemble assez : ajoute les vers, c'est-à-dire de l'huile à du feu; les vers que je te trouverai sage de faire quand on m'aura montré un autre poëte

qui le soit. Je ne parle pas de tes horribles colères.

HORACE. Assez !

DAMASIPPE. De ta tenue au dessus de tes moyens.

HORACE. Mêle-toi de tes affaires, Damasippe.

DAMASIPPE. De tes passions pour tant de filles, pour tant de petits garçons.

HORACE. O mon aîné en folie, épargne enfin ton cadet !

An de Rome 722.	Ire ODE DU IIe LIVRE.	Age d'Horace 33 ANS.

A ASINUS POLLION.

Pollion, personnage consulaire, l'un des meilleurs orateurs du Sénat et du Forum, l'un des poëtes tragiques les plus brillants, et l'un des plus sages historiens d'alors, fut constamment le protecteur et l'ami d'Horace. — Ses ouvrages se sont malheureusement tous perdus.

O vous dont la mâle éloquence
Tour à tour défend l'innocence
Et brille aux conseils de l'état,
Pollion ! puisque la victoire,
Qui couvre votre nom de gloire,
Pour vous n'a pas assez d'éclat ;

Romulus le versa : de ce sang malheureux
Le prix sera long-temps payé par ses neveux.
Non plus pour renverser une rivale altière,
Ou pour que le Breton, de honte dévoré,
Traîne à nos yeux ses fers dans le chemin Sacré ;
Mais pour servir le Parthe, et qu'au gré de sa rage
La chute des Romains de Rome soit l'ouvrage.
Les loups et les lions se battent-ils entre eux ?
Quels sont donc, répondez, ces transports furieux ?
Qui les cause ? Est-ce un Dieu qui conduit votre haine,
Ou la soif des forfaits qui seule vous entraîne ? ..
Ils se taisent : leur front se couvre de pâleur,
Leurs cœurs semblent glacés d'une morne stupeur.
Je le vois : les dieux même allument leur furie ;
C'est le sang de Rémus qu'ils veulent qu'on expie.

An de Rome 722.

VII[e] ODE
DU I[er] LIVRE.

Age d'Horace 33 ANS.

A MUNATIUS PLANCUS.

Habile orateur, habile capitaine, Munatius avait commandé dans les Gaules. A Rome lors de l'assassinat de Jules César, il s'était sur-le-champ décidé pour Antoine, malgré les instances de Cicéron, et avait été consul avec Lépide, avait rejoint Antoine chez Cléopâtre, puis l'avait quitté pour Octave au moment où ces deux hommes étaient près de se brouiller sans retour. Ses talents étaient grands, mais son âme était vénale. L'amitié qu'Horace lui a souvent montrée n'est pas une des choses qui honorent le plus ce dernier.

Assez d'autres loueront Ephèse et Mitylène,
Corinthe et ses deux mers, Tempé, Rhode et Mycène,
Thèbe où naquit Bacchus, Delphe où règne Apollon,
Et les coursiers d'Argos que protége Junon.
Couronnés d'olivier, assez mettront leur verve
A nous parler sans fin d'Athène et de Minerve.
Pour moi, Sparte et ses lois, Larisse et ses moissons
Ne valent ni les rocs d'où l'Anio s'élance,
Ni l'écho de la grotte où l'Albula commence,
Ni les prés de Tibur aux ruisseaux vagabonds.

. . . .

Écoute-moi, Plancus, voyons-nous un nuage
Toujours de l'horizon nous dérober l'azur ?
L'Aquilon qui le forme écarte aussi l'orage,
Et l'air n'en est après que plus frais et plus pur.
Bacchus écarte ainsi les peines de la vie :
Avec lui le mal cesse et le chagrin s'oublie.
Ne le néglige pas, sers-le sous les drapeaux,
Sers-le dans ton Tibur et près de tes ruisseaux.
Lorsque Teucer fuyait Salamine et son père,
C'est lui qu'il invoqua, le front paré de lierre :
« Chers compagnons, dit-il à ses tristes soldats,
» Quel que soit le pays où le Ciel nous entraîne,
» De mon père pour nous le Ciel n'a pas la haine,
» Et votre chef Teucer ne vous quittera pas ;
» Espérez donc. Déjà, de sa bouche divine,
» Apollon m'a promis une autre Salamine.
» Vous, qu'éprouva souvent un plus fâcheux destin,
» Buvez ce soir, amis ; nous voguerons demain. »

An de Rome 723.

XIVe ODE
DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 34 ANS.

A LA RÉPUBLIQUE.

Aux approches de la guerre entre Antoine et Octave.

Vaisseau chéri ! que vas-tu faire?
Sur les mers te lancer encor?
Ah ! ne reprends pas ton essor.
Que pourraient contre l'onde amère
Tes bancs dégarnis de rameurs,
Tes flancs battus par les orages?
Sans mâts, sans voiles, sans cordages,
Tu n'as plus tes dieux protecteurs!
Noble fils du Pont, ta naissance,
Ta poupe dorée et ton nom,
Crois-moi, du farouche Aquilon
Ne désarment point la puissance.
Demeure, ou tu péris... Hélas!
Tu m'as fait verser bien des larmes;
Et sur toi mes vives alarmes,
Cher navire, ne cessent pas.
Fuis du moins, fuis ces eaux perfides,
Cette mer effroi des nochers,

Que les Cyclades homicides
Hérissent de brillants rochers.

An de Rome 723. — **XVe ODE** DU Ier LIVRE. — Age d'Horace 34 ANS.

PARIS.

Allusion aux amours d'Antoine et de Cléopâtre, et aux malheurs affreux dont l'abandon d'Octavie par Antoine allait devenir la cause.

Le Phrygien, sur ses légers vaisseaux,
Hôte parjure, emportait son amante,
Quand tout à coup d'une voix imposante
Nérée aux vents commandant le repos :
« Tu vogues là sous de tristes auspices.
» La Grèce entière enverra ses milices
» Briser les nœuds dont ton cœur est épris,
» Et le vieux trône où ton père est assis.
» Que de fatigue, ô ciel, que de souffrance
» Chevaux et gens vont avoir à subir !
» Que de Troyens ta fatale imprudence
» Fera demain et combattre et mourir !
» Déjà Pallas prépare son égide,
» Son char, son casque; et tu comptes sur Gnide !

» Peigne-toi donc pour charmer nuit et jour
Un gynécée avec des chants d'amour.
» Evite Ajax ; évite la tempête
» Des épieux grecs et des flèches de Crète ;
» Fuis dans ton lit jusqu'au bruit des combats.
» Nous n'en verrons pas moins, trop tard, hélas!
» Ces beaux cheveux, cette tête adultère,
» D'un noir sillon ensanglanter la terre.
» Tourne les yeux : vois-tu tous ces héros?
» C'est Mérion, c'est le roi de Pylos ;
» Ici, Teucer et le fils de Laërte ;
» Là, Sténélus, aussi vaillant guerrier
» Qu'aurige habile à conduire un coursier.
» Du ravisseur tous ont juré la perte,
» Et de Tydée, ici, tiens, c'est le fils
» Qui suit tes pas, qui t'appelle à grands cris.
» Beau conquérant, si brave près d'Hélène,
» Tu t'enfuiras devant eux, hors d'haleine,
» Ainsi qu'un cerf qui de loin tout à coup
» Au bord du bois voit apparaître un loup!
» Au fier dépit du redoutable Achille,
» Les Phrygiens gagneront quelques jours ;
» Mais les destins ont condamné leur ville :
» Le feu des Grecs consumera ses tours. »

An de Rome 723.

Ire ÉPODE.

Age d'Horace 34 ANS.

A MÉCÈNE.

Mécène allait suivre Octave dans la campagne contre Antoine, et venait de donner à Horace, dans le pays sabin, un petit domaine appelé Ustica.

Tu vas donc, noble ami, sur des vaisseaux légers,
Braver avec César de hautes citadelles?
Tu vas donc, à travers les ondes infidèles,
Partager tous ses soins, courir tous ses dangers?
Que deviendrais-je, hélas! moi pour qui l'existence
Par toi seul est un bien, serait un mal sans toi?
Puis-je au gré de tes vœux rester dans l'indolence,
Lorsque tout mon bonheur peut finir loin de moi?
Dans les bois du Taurus, sur l'onde courroucée,
En rêve, à tout moment, je te verrais périr.
Vaut-il pas mieux t'y suivre, et près de toi souffrir,
Que de subir de loin tes maux par la pensée?
Tu demandes peut-être en quoi mon faible bras
Pourra te seconder au milieu des combats?
Je ne sais; mais on craint bien moins pour ce qu'on aime
Lorsqu'à tous ses périls on assiste soi-même.
Vois les faibles oiseaux qui couvent leurs petits :

C'est surtout quand il faut s'éloigner de leurs nids
Qu'ils redoutent pour eux la vipère cruelle ;
Et pourtant s'ils restaient, que feraient-ils contre elle?
Oui, je veux en constance égaler tes bontés :
Je te suis dans les camps, à ton sort je m'enchaîne,
Non pour voir plus de bœufs sillonner mon domaine,
Mes murs toucher les murs par Télégon fondés,
Et des troupeaux à moi, des champs de l'Apulie,
Quand paraît Syrius, passer en Lucanie.
Ton amitié prodigue a comblé mes souhaits,
Et je n'ai pas besoin de richesses immenses ;
Je ne veux ni briller par de folles dépenses,
Ni cacher sous le sol de l'or comme Chrémès.

An de Rome 723. — Age d'Horace 34 ans.

IXe ÉPODE.

A MÉCÈNE.

Sur la nouvelle de la bataille d'Actium.

Quand pourrai-je, Mécène, homme heureux que vous êtes,
De notre grand César célébrer les succès,
En buvant avec vous, dans votre beau palais,
Un cécube fumeux réservé pour les fêtes,
Tandis qu'auprès de nous le luth et le hautbois,
L'un troyen, l'autre grec, associeront leur voix,

Comme au temps où Sextus, ce fils du dieu de l'onde
Qui prétendait de fers charger Rome et le monde,
S'enfuit sur ses vaisseaux par le feu dévorés,
Avec les vils brigands qu'il avait délivrés?
Un déplorable amour pour une indigne femme
D'un de nos chefs, hélas! avait fait un infâme.
Nations à venir, vous ne le croirez pas!
Des eunuques ridés commandaient ses soldats!
Et le soleil a vu, près de l'aigle romaine,
Flotter le pavillon d'une impudique reine!
A cet aspect, vers nous, deux mille cavaliers
Criant : Vive César! ont tourné leurs coursiers,
Et la nombreuse flotte à son rival conduite
Dans le port n'a songé qu'à préparer sa fuite.
Où sont tes chars dorés et tes jeunes taureaux,
Triomphe? Le héros qui détruisit Carthage,
Celui qui du Numide a dompté le courage,
Ont-ils rien fait d'égal à ces exploits nouveaux?
Vaincus de toutes parts, poussés par la tempête,
Nos ennemis en deuil ou regagnent la Crète,
Ou cherchent un abri parmi des rocs affreux,
Ou sur les flots amers restent en dépit d'eux.
Hâte-toi, jeune esclave! apporte un large verre,
Et verse-moi des vins de Chio, de Lesbos;
Verse aussi du cécube : il chasse tous les maux,
Et je veux lui livrer mon âme tout entière.
Quel plaisir de noyer dans le sein de Bacchus
Le penser des périls que César a courus!

An de Rome 724.

XXXVIIe ODE
DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

Sur la mort de Cléopâtre.

C'est à présent d'un pied joyeux
Qu'il faut, amis, fouler la terre;
Qu'il faut chanter, boire à plein verre,
Et garnir les tables des dieux.
Qui de nous eût osé naguère
Du cellier poudreux de son père
Tirer ses plus généreux vins,
Tandis qu'une fière étrangère,
Déclarant la guerre aux Romains,
Croyait déjà, dans son délire,
Avec ses ignobles soldats,
Voir crouler au bruit de leurs pas
Et le Capitole et l'Empire?
Ses vins ardents, son long bonheur
L'enivraient; mais quelle terreur
Chassa bientôt cette fumée,
Quand de sa flotte consumée
Voyant s'échapper un vaisseau,
Son vainqueur la suivit sur l'eau
Loin de notre belle Italie,

Comme un chasseur de Thessalie
Sur la neige suit un levreau,
Ou comme sur la tourterelle
Le milan fond du haut des airs !
Il allait s'élancer sur elle
Et nous la montrer dans les fers.
Mais elle à cette ignominie
Préférant un noble trépas,
D'un fer ne s'épouvante pas,
Ne cherche pas de rive amie.
Les yeux sur son palais fumant,
Elle approche tranquillement
D'un serpent sa main courageuse,
L'excite à déchirer son sein,
S'imprègne du fatal venin,
Et meurt en héros, orgueilleuse
De sa mort. Elle a su ravir
A la populace romaine
Le plaisir de voir une reine
A la suite d'un char rougir.

An de Rome 724.

IVe SATIRE
DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

A la façon dont Horace se défend dans cette pièce, il paraît que ses premières satires lui avaient fait assez d'ennemis.

Fannius Quadratus, mauvais poëte, avait fait accepter par la Bibliothèque Palatine son portrait et ses écrits. Cneius Pomponius, père du jeune débauché que nomme Horace, avait été un des confrères les plus distingués de Cicéron. Albius était un riche amateur de bronzes; Caprius et Sulcius étaient deux ardents délateurs ; Cœlius, Birrhus, deux débauchés que ce genre de vie avait conduits au crime; Barrus et le fils d'Albius, deux prodigues ruinés; Sectanius, un coureur de filles. Hermogène, le joueur de flûte, avait la prétention d'être aussi un savant, un bel esprit. Trebonius avait été surpris et maltraité par un mari. Petillius, préposé à la garde des curiosités du Capitole, y avait laissé voler une couronne d'or, et passait, quoique innocenté par un jugement, pour l'avoir volée lui-même. — Les derniers vers de cette satire font voir que les juifs devenaient nombreux à Rome, et qu'ils étaient, comme les chrétiens l'ont été après eux, des propagandistes acharnés.

Eupolis, Cratinus, Aristophane, et tous les autres poëtes de la comédie antique, signalaient sans ménagement quiconque méritait d'être flétri, méchant, voleur, libertin, assassin ou autre. Lucile tient d'eux; il les a imités en tout, sauf la mesure et le rhythme. Plaisant,

fin et grand fabricateur de vers, trop grand même, c'est son défaut; car, en une heure, et sur un pied, il en a plus d'une fois dicté deux cents, comme s'il y allait de sa vie. Il y a du bon dans ce torrent limoneux; mais quel malheur d'être si verbeux, si avare de la peine d'écrire! je dis de bien écrire, car d'écrire beaucoup, je n'en fais nul cas. Voilà Crispin qui me provoque du petit doigt: « Veux-tu que nous prenions des tablettes, qu'on nous donne un lieu, une heure, des surveillants? voyons qui de nous deux produira le plus. — Les dieux m'ont fait, dans leur bonté, d'un esprit stérile et timide, parlant rarement et en peu de mots. Imite seul, puisque c'est ton goût, ces outres de peau de bouc remplies de vent, toujours en travail jusqu'à ce que le feu ait amolli le fer. »

Heureux Fannius! on s'empresse de faire une place à son buste, à ses écrits; et moi, personne ne lit les miens, et je n'ose les lire à personne. Leur genre est peu goûté, il fait peur à trop de monde.

Prenez dans la foule qui vous voudrez, il est malade ou d'avarice ou de quelque misérable ambition. Celui-ci est fou des femmes mariées, celui-là des petits garçons. Albius s'extasie devant de beaux bronzes, tel autre est ébloui par l'éclat de l'argenterie; tel autre encore, de l'aurore au couchant, ne fait qu'échanger des marchandises, et, tremblant de perdre de son bien, de ne pas l'accroître, se va jeter dans mille maux, comme la poussière qui roule en tourbillon. Tous ces gens-là craignent les vers, détestent le poëte. « Il a du foin aux cornes,

fuyons ! Pour dire un mot qui fasse rire, il n'épargnera pas un ami, et ce qu'il aura confié au papier, il n'aura pas de cesse que tous ne le sachent, jusqu'aux enfants, jusqu'aux vieilles femmes revenant de la fontaine ou du four. » Voilà ce qu'on dit. Qu'il me soit permis de répondre.

D'abord je demande à sortir du nombre de ceux que j'appelle poëtes. On n'est pas poëte pour savoir construire un vers, ou pour écrire, comme moi, dans le style de la conversation. Une imagination, une âme divine, une grande voix, voilà les titres à ce beau nom. C'est pour cela qu'on s'est parfois demandé si une comédie est ou non un poëme ; parce que n'ayant de hauteur et de force ni dans le sujet ni dans le style, à la mesure près, que la prose n'a point, c'est de la prose toute pure. — Mais un père furieux y tonne contre son fils qui, fou d'une courtisane, refuse une femme avec une grosse dot, ou qui se montre, ô honte ! avant la nuit, ivre et précédé de flambeaux. — Pomponius n'en entendrait pas de moins dures, si son père vivait encore. Ce n'est donc pas assez d'écrire des vers en termes choisis, du moment que, sauf leur arrangement, tout homme en colère les emploie comme le père que vous représentez. Aux vers que j'écris, à ceux qu'écrivit jadis Lucile, ôtez la mesure et l'ordre des mots, vous n'y retrouverez plus les membres épars d'un poëte, comme dans ces deux vers si vous les décomposiez :

« Quand l'affreuse Discorde eut brisé de sa main
» Le temple de Janus et ses portes d'airain... »

Mais laissons cela ; nous verrons plus tard si la satire est ou non de la poésie : voyons d'abord si tes préventions contre elle sont justes. Avec leur activité, leurs voix rauques et leurs tablettes, Caprius et Sulcius sont tous deux l'effroi des voleurs ; mais celui qui vit bien, dont les mains sont pures, se moque d'eux. Or, fusses-tu Cœlius ou Birrhus le voleur, je ne suis, moi, ni Sulcius ni Caprius ; pourquoi donc me craindre ? Dans aucune boutique, dans aucune pile, tu ne vois mes livres exposés aux mains en sueur du vulgaire ou de Tigellius Hermogène. Je ne les récite ni partout, ni à tout le monde, mais seulement à mes amis, et encore quand j'y suis forcé. Il y a beaucoup d'auteurs qui déclament leurs ouvrages en plein forum, d'autres au bain ; ils trouvent que les voûtes sont favorables à la voix ; cela plaît à ces têtes vides, à qui peu importe d'être absurdes et de mal prendre leur temps. — Tu aimes à mordre, me dis-tu ; la malice est dans la nature. D'où vient ce reproche que tu me jettes ? D'un seul des hommes avec qui j'ai passé ma vie ? Celui qui déchire son ami absent, qui ne le défend pas quand on l'attaque, qui veut à tout prix faire rire et passer pour beau diseur, qui invente des contes et ne garde pas les secrets : voilà le méchant ; voilà, Romain, celui dont il faut te garder. De douze convives en trois lits, un

persifflera tous les autres, ne ménagera que celui qui reçoit et le persifflera bientôt aussi, quand il se sera mis au point où le véridique Bacchus dévoile le fond des cœurs. Tout ennemi que tu es des méchants, tu lui touveras de l'urbanité, de la franchise; et moi, pour avoir dit, en riant, que Rufillus sent les pastilles, Gorgonius, le bouc, je serai à tes yeux un envieux et un enragé !

Qu'on vienne à parler devant toi des vols dont Petillius Capitolinus a été accusé, comment t'y prends-tu pour le défendre? « Dès l'enfance, Capitolinus a été mon camarade et mon ami. Il a fait mille choses pour moi, et je me réjouis de le voir à Rome sain et sauf; mais j'admire comment il a pu se tirer de ce procès. » — Voilà un raffinement de médisance, voilà du poison tout pur! jamais rien n'en approchera, ni dans mes écrits, ni surtout dans mon cœur; j'en réponds autant qu'on peut répondre de soi; mais s'il peut m'échapper un mot un peu trop libre, un peu trop gai, je demande qu'on me le pardonne.

Pour m'inspirer l'horreur du vice, mon excellent père avait coutume de m'en signaler des exemples. S'il m'exhortait à vivre avec ordre et frugalité, content de ce qu'il me laisserait : « Vois le fils d'Albius, quelle triste vie! et Barrus, quelle misère! Voilà une leçon qui doit t'apprendre à ne pas dissiper ton patrimoine! » Voulait-il me détourner d'aimer follement les courtisanes? « Ne va pas ressembler à Sectanius! » De m'attacher aux femmes mariées, quand il est tant de femmes libres? « Tu vois, par Trébonius, le beau renom qu'on gagne à se faire sur-

prendre ! Un philosophe t'enseignera ce qui est à désirer, ce qui est à fuir, et t'en donnera les raisons. Mon rôle, à moi, c'est de te transmettre les bonnes traditions de nos pères, c'est de préserver de toute atteinte, tant qu'un guide t'est nécessaire, ta réputation et ta vie. Tu nageras sans liége quand l'âge aura fortifié et ton corps et ta raison. »

C'est par de semblables discours que mon père forma mon enfance. Voulait-il me faire faire une chose : « Voici mon autorité. » Et il me citait quelque magistrat d'élite. M'en défendait-il une : « Si tu doutes de l'inutilité ou de la honte d'une telle conduite, tu n'as qu'à écouter ce qu'on dit d'un tel et d'un tel. » De même que l'enterrement d'un de leurs voisins frappe les gourmands, et les décide, par la peur de mourir, à se ménager, de même l'opprobre des autres détourne les jeunes esprits de leurs vices. J'ai été ainsi préservé de ceux qui nous perdent. J'en ai sans doute, mais de médiocres, de pardonnables, et qui céderont, je l'espère, soit à l'âge, soit aux conseils de l'amitié, soit à mes propres réflexions; car je ne me manque ni au lit, ni sous le portique. « Ceci est mieux, ceci serait plus sage; je me rendrais ainsi plus agréable à mes amis. » Ou : « Cela n'est pas bien; est-ce que je serais, sans le savoir, capable d'en faire autant ? » Je me parle ainsi à moi-même; puis, aussitôt que j'ai un instant, je confie, en m'amusant, mes réflexions au papier. C'est là un de mes petits défauts; ne veux-tu pas me le passer ? A moi, les poëtes ! nous sommes en nom-

bre, et, comme les juifs, nous saurons bien te faire marcher avec nous.

An de Rome 724. — Age d'Horace 35 ans.

Xe SATIRE DU Ier LIVRE.

Les premières satires latines avaient été, comme les satires grecques, des compositions dialoguées, pour le théâtre. Lucile, contemporain des Gracque, en avait banni le premier, pour en faire ce qu'elles sont aujourd'hui, le chant et le jeu des acteurs. Il en avait écrit un nombre énorme, qui était admiré du temps d'Horace.— Labérius, chevalier romain, avait fait représenter, quand florissait César, beaucoup de petites farces dans le genre de celles de nos théâtres des Funambules et des Variétés. — Varron, le plus savant des Romains, avait, à la même époque, écrit des satires comme Lucile, et ne l'avait point effacé. Avant ces divers auteurs, Ennius, né à Tarente, amené par Caton l'ancien à Rome, avait fait, en vers rudes comme ces vieux Romains, d'abord des traductions de tragédies grecques, puis dix-huit chants de l'histoire romaine; Accius avait fait, comme Pacuvius, neveu d'Ennius, un grand nombre de tragédies estimées, dont deux seulement *togatæ*, c'est-à-dire sur des sujets romains.

Licinius Calvus était un sénateur ami de Catulle, et auteur, comme lui, de poésies légères et gracieuses; le singe qui les cite sans cesse est Démétrius, petit et ridicule professeur, qui montrait la déclamation aux femmes, comme Hermogène le chant; Alpinus était un poëte boursouflé; Pedius, fils de Quintus Pedius, lieutenant de César, avait, par son éloquence, fait passer une loi contre les meurtriers de César; Fundanius était un fa-

milier de Mécène; Arbuscula, une mime délicieuse; Tarpa, un censeur des pièces de théâtre, bon et sage littérateur; Cassius l'Etrusque, dont parle ici Horace, ne doit pas plus être confondu avec Cassius Severus, ami de Brutus, que le poëte Octavius avec Octave devenu Auguste, de qui il était parent; Pantilius est un nom forgé à plaisir, et qui signifie dans la langue grecque, dont il dérive, une chose sans valeur; Furnius était un historien élégant et du plus loyal caractère; Valgius Rufus, un amateur des lettres, traducteur d'Apollodore de Pergame; Bibulus et Servius, deux amis d'Horace, desquels il n'y a trace nulle part; quant à Plotius et Varius, il en a été question ailleurs.

Oui, j'ai dit que les vers de Lucile marchaient d'un pas peu régulier. Qui pourrait l'admirer assez stupidement pour n'en pas vouloir convenir? Mais, dans la même pièce, je le loue d'avoir défrayé Rome de sel. En lui accordant ce mérite, pourquoi lui accorderais-je le reste? A ce compte, il me faudrait admirer comme de beaux poëmes les farces de Labérius. Il ne suffit pas de faire rire à gorge déployée son auditoire : ce talent est bien quelque chose; mais il faut de la concision; il faut que la pensée coure, sans se charger de mots fatigants pour l'oreille; il faut que la phrase, tantôt grave, tantôt légère, sente tour à tour l'orateur et le poëte, ou même l'homme du monde, qui ménage ses forces et en cache à dessein la moitié. Le ridicule tranche souvent les grandes questions plus vite et plus net que la véhémence. C'est par là que vivent, c'est par là qu'il faut imiter ces auteurs de la vieille comédie que n'ont jamais lus ni le bel Her-

mogène, ni ce singe toujours chantant les vers de Calvus et de Catulle. « Lucile a un grand mérite, c'est d'avoir introduit des mots grecs dans la langue latine. — O écoliers ! Pitholéon le Rhodien l'a fait, ce que vous trouvez là et si difficile et si beau. — Cette alliance des deux langues ajoute du charme aux vers : c'est comme qui dirait du vin de Chio mêlé à du vin de Falerne. — Si tu avais à faire des vers, à défendre la difficile cause de Pétillius, à plaider contre Publicola ou Corvinus, exposant leur cause en latin, irais-tu, oubliant ton père et ta patrie, bigarrer ton langage de mots étrangers, comme font les gens de Canuse, qui parlent deux langues ? Né de ce côté de la mer, moi aussi je faisais des vers grecs, quand m'apparaissant après minuit, à l'heure où les songes ne trompent plus, Quirinus me l'interdit ainsi : « Va porter du bois dans les forêts, ce sera moins fou que de vouloir grossir l'innombrable troupe des poëtes grecs. » Depuis lors, qu'Alpinus le boursouflé égorge Memnon et fasse au Rhin une tête limoneuse; ce que j'écris, moi, n'est destiné ni à retentir dans un temple pour obtenir un prix de Tarpa, ni à se faire écouter et redemander sur nos théâtres.

Tu es, Fundanius, de nos auteurs vivants, l'unique pour faire parler, dans d'élégants écrits, soit une fine courtisane, soit Dave friponnant Chrémès. Pollion chante en vers à trois pieds les grandes actions des rois. Personne peut-être ne conduit l'épopée comme Varius. Les Muses, amies des champs, ont donné à Virgile la

grâce et la douce gaîté. La satire, en vain essayée par Varron de Narbonne et quelques autres, était donc ce qui me restait de mieux à faire, sans prétendre ni égaler Lucile, son inventeur, ni lui enlever la couronne dont la gloire a paré son front. J'ai dit qu'il roule du limon, qu'on y trouve souvent plus à laisser qu'à prendre. Eh bien ! ne trouves-tu, docteur, rien à condamner dans le grand Homère ? Lucile, avec sa politesse, ne reprend-il rien aux tragédies d'Actius ? Tout en ne se mettant pas, quand il parle de lui-même, au dessus de ceux qu'il critique, ne rit-il pas des vers d'Ennius, indignes de sa gravité ? Pourquoi donc, quand nous lisons ses écrits, ne chercherions-nous pas si c'est sa nature ou celle de ses sujets qui l'a empêché de faire des vers mieux tournés et plus coulants, comme si, se contentant de mettre six pieds ensemble, il n'avait visé qu'à écrire deux cents vers avant souper, deux cents après ? Cassius écrivait ainsi, ce poëte étrusque plus impétueux qu'un torrent, à qui ses livres et leurs cases servirent, dit-on, de bûcher. Que Lucile soit gracieux et élégant, qu'il soit plus poli que la foule de nos vieux poëtes et qu'on n'aurait pu l'attendre de l'inventeur d'un genre ignoré des Grecs, je le veux bien. Mais si le destin l'avait fait naître de nos jours, il raturerait beaucoup ; il retrancherait tout ce qui va trop loin, et souvent, en refaisant ses vers, il se gratterait la tête, se rongerait les ongles jusqu'au vif.

Veux-tu te rendre vraiment digne d'être lu ? Efface

souvent; content d'un petit nombre de lecteurs, ne travaille pas pour être admiré de la multitude. Aurais-tu la sottise de vouloir que tes vers fussent dictés dans les plus obscures écoles ? Non pas moi. Comme dit un jour l'audacieuse Arbuscula, bravant les sifflets du peuple : « Les chevaliers m'applaudissent, cela me suffit. » Je serais sensible aux opinions du puant Pantilius ! je me tourmenterais de ce que Démétrius me déchire en mon absence ! de ce que le sot Fannius en fait autant à la table de Tigellius Hermogène ! Plotius, Varius, Mécène, Virgile, Valgius, l'excellent Octavius, Fuscus et les deux Viscus, voilà ceux dont j'ambitionne l'approbation et les éloges. Je puis, sans flatterie, te mettre du nombre, Pollion; et toi, Messala, avec ton frère; vous aussi, Bibulus et Servius; toi, sincère Furnius; et vous enfin, tous mes autres savants amis que je ne nomme pas. C'est à vous que je voudrais que ces vers, tels qu'ils sont, pussent sourire; à vous que je serais désolé de ne pas plaire autant que je l'espère. Vous, Démétrius et Tigellius, allez soupirer vos vers à vos écolières ! Vite, copiste, ajoute ceci à mon volume !

An de Rôme 724. | Age d'Horace 35 ANS.

VIe SATIRE

DU IIe LIVRE.

Gallina et Syrus sont deux noms de gladiateurs; Lépos était un mime qui plaisait beaucoup à Auguste; Roscius, un habitant de Rome resté obscur; Cevius et Arellius, des voisins du nouveau domaine d'Horace.

Un domaine pas trop grand, un jardin, une source d'eau vive près de la maison, et un petit bois, voilà quels étaient mes désirs. Les dieux m'ont donné plus et mieux. Merci. Je ne te demande, fils de Maïa, que de m'assurer la possession de ces dons. Si je n'ai pas augmenté ma fortune par de vilains moyens, et si je ne l'amoindris ni par vice ni par imprudence; si j'ai assez de raison pour ne point faire de vœux tels que ceux-ci : « Oh! que ne puis-je ajouter à mon champ ce petit coin de terre qui lui manque! oh! que la fortune ne m'envoie-t-elle un vase plein d'argent, comme à cet homme qui, trouvant un trésor, et enrichi par ce bienfait d'Hercule, acheta et cultiva pour lui-même le champ dont il était fermier! » si, enfin, ce que j'ai me contente, daigne engraisser mes troupeaux et le reste, sauf mon esprit, et continue d'être comme tu l'as toujours été, le plus grand de mes protecteurs.

Une fois parti de Rome pour mes montagnes (qui mérite mieux qu'elles d'être illustré par mes satires, et par leurs vers terre-à-terre?), je me sens comme dans un fort à l'abri de l'ambition chagrine, du pesant Auster et de l'Automne, ce cruel pourvoyeur de la mort.

O Père du matin, ou, si tu l'aimes mieux, Janus, qui chaque jour (tel est l'ordre des dieux) présides aux premiers travaux des hommes, c'est par toi que je commencerai mes vers. A peine suis-je à Rome, que tu m'enlèves pour servir de caution : « Hâte-toi, me cries-tu, ou un autre va te prévenir. » Que l'Aquilon balaie la terre, qu'un affreux brouillard raccourcisse le jour, il faut aller, puis, quand je me suis lié en termes clairs et précis, lutter avec la foule et me fâcher contre qui me retarde. « Que veut ce fou? quelles affaires a-t-il? me dit en jurant un brutal; il renverse tout ce qu'il rencontre, pourvu qu'il arrive chez Mécène; il n'a que son Mécène en tête. » A dire vrai, ce reproche ne me déplaît pas, il m'est doux; mais à peine suis-je aux noires Esquilies, que cent affaires pour autrui m'assiégent et m'appréhendent au corps. « Roscius est venu te prier de te rendre demain, avant la seconde heure, au prétoire, pour l'assister. Les greffiers t'ont fait prier, Quintus, de ne pas oublier de revenir aujourd'hui pour affaires importantes et nouvelles qui intéressent toute la compagnie. Aie soin de faire signer ce papier par Mécène. Tu vas répondre : « J'essaierai, — mais, si tu le veux, tu le peux », ajoute-t-on en me pressant.

Voilà sept ans passés, près de huit ans, que Mécène m'a admis au nombre de ses familiers, évidemment pour avoir en voyage quelqu'un à emmener dans sa voiture, quelqu'un à qui dire sans inquiétude : « Quelle heure est-il ? Gallina le Thrace est-il de la force de Syrus ? Le froid du matin pique déjà ceux qui n'ont pas pris leurs précautions », et tous les secrets du même genre, qu'on garde pour les oreilles... fêlées. Depuis ce temps, de jour en jour, d'heure en heure, l'envie s'est accrue contre moi. « Ce fils de la Fortune, il a vu les jeux avec Mécène ! il a, disent-ils tous, fait sa partie au champ de Mars ! » Un bruit sinistre descend-il des Rostres dans la ville, tout ce qui me rencontre me questionne : « O cher ! tu dois le savoir, toi qui vis avec les dieux, quelle nouvelle de Dacie ? — Aucune, vraiment. — Tu seras donc toujours moqueur ? — Que tous les dieux me persécutent si je sais la moindre chose ! — Les terres que César a promises aux soldats, est-ce en Italie ou en Sicile qu'on les prend ? » Et comme je jure que je ne sais rien, ils m'admirent ; je suis un homme d'une profonde et rare discrétion. C'est ainsi que je perds misérablement ma journée, non sans m'écrier : « O mes champs, quand vous reverrai-je ? quand me sera-t-il permis d'oublier doucement cette vie inquiète, soit avec mes anciens auteurs, soit dans le sommeil ou la paresse ? Quand serai-je devant mes fèves, ces cousines de Pythagore, et devant mes bons légumes engraissés d'un lard savoureux ? O soirées, ô banquets dignes des dieux ! où, près de mon foyer, moi, les miens, puis mes

esclaves, babillards enfants de la maison, nous nous refaisons tous en commun ! Là, point de sottes lois, point de rasades obligées. Chaque convive fait ce qu'il veut, et ne boit qu'à sa fantaisie : à pleins verres les buveurs intrépides, à petits coups ceux qui les aiment mieux. Puis nous nous mettons à causer, non des terres et des maisons des autres, non de la question de savoir si Lepos danse bien ou mal, mais de ce qui nous touche de plus près, et de ce qu'il est honteux d'ignorer : si c'est dans la richesse ou dans la vertu qu'est le bonheur ; si c'est l'utile ou l'honnête qui doit diriger nos amitiés ; de quelle nature est le bien ; quel bien est le plus grand de tous.

Ces discussions, le voisin Cervius les entrecoupe de contes de vieilles femmes qui y ont rapport. Ainsi, vante-t-on la fortune d'Arellius, faute de savoir tous les soucis des riches · « Un jour, dit-il, vieil hôte à vieil ami, un rat de la campagne reçut dans son pauvre trou un rat de la ville. Apre et ménager par principes, mais rat à s'en relâcher dans l'occasion, il ne lui épargna ni la longue avoine ni les pois de son magasin. Lui apportant d'une gueule délicate des raisins secs et du lard à peine entamé, il tâchait de vaincre, par la variété des mets, les superbes dégoûts de son convive, qui ne touchait à rien que du bout des dents ; et, en parfait maître de maison, pour lui laisser ce qu'il avait de mieux, il se contentait, sur quelques brins de paille de l'année, d'un peu de froment mêlé d'ivraie. Enfin, le citadin : « Que trouves-tu d'agréable, mon ami, à vivre de privations sur la croupe

d'un bois inaccessible? Pourquoi ne pas préférer les hommes et la ville à tes sauvages forêts? Crois-moi, viens avec moi. Puisque tout ce qui vit sur la terre n'a qu'une âme mortelle, puisque, grand ou petit, nul n'échappe au trépas, vis de plaisirs pendant que tu le peux.; vis! n'oublie pas combien la vie est courte. » Ce discours frappe le rat des champs. Il quitte d'un saut son logis, et les voilà tous deux en route, pensant se glisser à la nuit dans l'intérieur de la ville. A minuit, en effet, ils pénètrent dans une riche maison, où des housses de pourpre brillent sur des lits d'ivoire, et où les restes d'un grand souper de la veille s'élèvent au loin dans mainte corbeille. L'hôte établit son ami sur la pourpre; il se retrousse, court çà et là, et lui apporte mets sur mets, sans oublier, en bon maître d'hôtel, de goûter tout ce qu'il présente. L'autre, accroupi, enchanté de son nouveau sort, tient gaîment tête à toutes ces bonnes choses, quand tout à coup un grand bruit de portes les fait sauter tous deux de leurs lits. Et de courir tremblants par toute la salle, et de mourir presque de peur, à la voix de plusieurs molosses qui font retentir la maison. « Cette vie-là ne me va pas, dit alors le rat des champs. Adieu! Mon bois, mon trou, sont sûrs. Cela console de vivre de lentilles. »

An de Rome 724.

XXII[e] ODE

DU I[er] LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

A ARISTIUS FUSCUS.

Celui dont l'âme est pure et la vie innocente
N'a pas besoin, Fuscus, d'une lance pesante,
Ni d'un carquois rempli de traits empoisonnés,
Pour traverser sans peur les rochers du Caucase,
Les Syrtes que Phébus de ses rayons embrase,
Ou les bords fabuleux par l'Hydaspe baignés.
Dans la forêt Sabine errant à l'aventure,
Hier, au plus fort du bois je m'étais engagé,
Sans arme, en composant des vers pour Lalagé;
Et j'ai fait fuir un loup d'une telle stature,
Que ni dans l'Apulie, aux épaisses forêts,
Ni chez ce roi Juba dont la contrée aride
Est par tant de lions disputée au Numide,
Certes monstre pareil ne se fit voir jamais!
Aussi, transporte-moi dans ces immenses plaines,
Confins de l'univers, effroyables climats,
Où des tièdes zéphirs les fécondes haleines
Onc n'ont fait succéder la verdure aux frimas;
Mets-moi dans un désert, au milieu de ces sables

Que les feux du soleil rendent inhabitables ;
Partout de Lalagé j'adorerai les lois,
Partout son doux souris, partout sa douce voix.

An de Rome 724.

VIIIe ODE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

A BARINE.

Le nom grec de Barine cache ici Julia Varina, affranchie romaine de la famille Julia.

Si le Ciel t'avait punie
D'un de tes manques de foi,
S'il en résultait pour toi
Un ongle, une dent ternie,
Je te croirais ; mais tu mens,
Et tu n'en es que plus belle.
Chaque trahison nouvelle
Te fait de nouveaux amans.
Tu braves le ciel, la terre,
La nuit, l'urne de ta mère,
Et cela te réussit.
Que dis-je, Vénus en rit
Devant sa cour indulgente,

Avec le terrible dieu
Dont une pierre sanglante
Aiguise les traits en feu.
Pas un des enfants de Rome
Qui, sitôt qu'il devient homme,
Ne veuille t'appartenir.
Pas un de tes vieux esclaves
Qui sache de ses entraves
Résolument s'affranchir.
A ton nom, la peur s'empare
De la mère et de l'avare
Pour leur jouvenceau chéri :
Et l'épouse de l'année
Tremble d'être abandonnée,
S'il te voit, par son mari.

An de Rome 724.

IVe SATIRE DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

Cat'us Insuber, philosophe épicurien fameux par sa gourmandise et ses connaissances gastronomiques, était mort depuis plus de 17 ans quand Horace composa cette satire, comme s'il venait de le rencontrer; Aufidius Luscus était un contemporain de Catius, qui s'était fait une fortune en engraissant, le premier, des paons.

Les grands repas, chez les Romains, se divisaient en trois services : le premier composé, comme l'avant-repàs des Russes, d'huîtres, de poissons marinés; le second, de viandes bouillies, fricassées et roties; le troisième, de fruits, de pâtisseries et de confitures; ils se servaient, comme nos méridionaux, d'huile d'olive en guise de beurre.

HORACE. D'où vient Catius ? où va-t-il ?

CATIUS. Je n'ai pas un moment; je suis en train de classer dans ma mémoire quelques nouveaux dogmes qui laissent bien loin Pythagore, la victime d'Anytus et le savant Platon.

HORACE. J'ai tort, je l'avoue, de t'avoir si mal à propos arrêté. Excuse-moi, je t'en supplie; s'il t'a échappé quelque chose par ma faute, tu te le rappelleras bientôt. Naturelle ou acquise, tu as pour cela une facilité merveilleuse.

Catius. Justement, je cherchais un moyen de ne rien omettre : ce sont choses si subtiles et si subtilement présentées !

Horace. Dis-moi le nom de l'auteur; est-il Romain ou étranger ?

Catius. Je te dirai plutôt les choses elles-mêmes, telles que je me les rappelle; le nom de l'auteur, je le tairai.

Souviens-toi d'offrir toujours des œufs d'une forme allongée ; ils ont un goût plus fin et un blanc plus laiteux que les ronds ; leur coque plus dure contient un germe mâle.

Les choux de la campagne sont plus savoureux que ceux de nos faubourgs ; rien de si fade que les produits d'un jardin sans cesse arrosé.

Quand il te tombera, le soir, un convive inattendu, pour que le poulet frais ne résiste pas à la dent, tu feras bien de le plonger vivant dans du falerne trempé; il en sera plus tendre.

Les champignons de prés sont les meilleurs; les autres sont dangereux.

C'est une chose très saine, l'été, que de finir ses déjeuners par des mûres noires, cueillies avant l'ardeur du soleil.

Aufidius mêlait du miel à du falerne très fort; erreur ! il ne faut, quand l'estomac est vide, boire que du doux ; le vin nouveau mêlé de miel est ce qui prépare le mieux les voies.

Te sens-tu le ventre dur et paresseux, tu le débarras-

seras avec des moules, de menus coquillages et de jeune oseille; mais il faut arroser tout cela de vin blanc de Cos.

Les nouvelles lunes remplissent les coquillages à changeantes couleurs. Mais toute mer ne les fournit pas d'une égale délicatesse : la palourde du Lucrin vaut mieux que le murex de Baïes; les huîtres se trouvent à Circéium, les hérissons de mer au cap Mysène, et la voluptueuse Tarente s'enorgueillit de ses larges pétoncles.

Qu'il ne se flatte pas de savoir donner à souper celui qui n'a pas étudié à fond la saveur de tous les mets. Il ne suffit pas d'enlever les plus chers poissons du marché, si l'on ne sait pas ceux auxquels il faut une sauce, et ceux qui, grillés, redressent mieux sur son coude le convive déjà languissant.

Un sanglier d'Ombrie, nourri de glands d'yeuse, voilà ce que doit porter la table de quiconque n'aime pas la chair molle; engraissé de joncs et d'herbes marécageuses, celui de Laurentum est mauvais.

Les chevreaux de vigne sont rarement bons. De la hase pleine, les connaisseurs préfèrent l'épaule. Au goût d'un poisson, d'un oiseau, nul, avant moi, ne savait reconnaître quel est son pays et son âge.

Il y a des gens dont le génie se borne à produire de nouvelles pâtisseries. S'appliquer à une seule chose ne suffit pas; c'est comme si l'on ne s'inquiétait que de ne pas offrir de mauvais vin, sans penser le moins du monde à l'huile qui sera versée sur les poissons.

Exposez quand il fait beau le vin de Massique au grand air. Le serein de la nuit diminuera ce qu'il a d'épais, et lui enlèvera l'odeur par laquelle il fait mal aux nerfs; le passer dans un linge lui ferait perdre toute sa saveur. Les habiles qui mettent de la lie de falerne dans le vin de Sorrentum le clarifient parfaitement avec un œuf de pigeon; le jaune gagne le fond, et entraîne avec lui toutes les parties étrangères.

Tu ranimeras le buveur fatigué avec des squilles grillées et des escargots d'Afrique. La laitue sur le vin nage dans l'estomac et l'aigrit C'est par du jambon, par des saucisses, qu'il a besoin d'être excité. Les ragoûts brûlants des tavernes sont même ce qu'il aime le mieux.

Il y a une sauce composée qu'il est important de bien connaître. Une huile douce, qu'il convient de mêler avec de gros vin et de la saumure vieillie dans un pot de Byzance, en est la base; vous faites bouillir avec des herbes hachées, vous saupoudrez de safran de Cilicie, puis vous y ajoutez de l'huile, sortie des pressoirs de Venafre.

Les fruits de Tibur, plus beaux que ceux de Picénum, leur sont inférieurs pour le goût. Le raisin de Vénucle est bon, gardé en pots; celui d'Albe, séché à la fumée. Ce raisin, avec des pommes, de la lie, du jus d'anchois, du poivre blanc et du sel gris, c'est moi qui, le premier, l'ai fait servir à chaque convive sur une assiette bien nette.

C'est une faute énorme que de jeter trois mille sesterces sur le marché, pour entasser ensuite de gros poissons dans un petit plat.

Rien ne soulève l'estomac comme un verre qu'un esclave a touché de ses doigts gras en venant de lécher une sauce, ou comme une vieille coupe où se voit un pouce de crasse. Que coûtent des balais, des serviettes, de la sciure de bois? C'est une honte que de les épargner. Frotter des mosaïques avec du bouleau crotté! couvrir de housses de Tyr des matelas sales! oublier que moins ces choses exigent de soin et de dépenses, plus on encourt, à y manquer, un bien autre blâme que s'il s'agissait de recherches auxquelles les riches seuls puissent atteindre!

Horace. Docte Catius, au nom de l'amitié et de tous les dieux, toutes les fois que tu iras entendre ce sage, n'oublie pas de m'y mener avec toi. Quoique certainement ton heureuse mémoire me redise tout, un interprète ne fait jamais le même plaisir. Et la figure et le maintien de l'homme! heureux mortel qui les as vus, tu n'apprécies plus ton bonheur. Moi, je n'éprouve pas une médiocre impatience d'approcher de ces sources ignorées, et d'y puiser la science d'être heureux. »

An de Rome 724.

VIIIe SATIRE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

Nasidienus Rufus était un avare fastueux, qui, voulant recevoir Mécène, s'était fait, comme on voit, persifler par tous ceux de ses commensaux qu'il avait invités avec lui. Vibidius et Balatrhon étaient deux plaisants de profession ; Porcius, un chevalier romain, receveur d'impôts, glouton comme beaucoup de nos financiers. Nous avons déjà rencontré les autres.

HORACE. Comme tu as dû t'amuser, hier, au souper du riche Nasidienus ! J'ai envoyé t'inviter, et l'on m'a répondu que tu étais à boire chez lui depuis le milieu du jour.

FONDANIUS. De ma vie je n'eus plus de plaisir.

HORACE. Si ce ne t'est pas trop de peine, dis-moi ce qui vous fut servi pour calmer d'abord votre faim.

FONDANIUS. Un sanglier de Lucanie, pris, nous dit le maître de la maison, par un léger vent du midi. Tout autour, des raiforts, des laitues, des racines, des stimulants pour les estomacs paresseux, du céleri et des anchois dans de la lie de Cos. Cela enlevé, un valet retroussé essuya à fond avec une serviette pourpre la table, qui était en bois d'érable, et un autre ramassa tout ce qui, devenu inutile, pouvait gêner les convives. Comme deux

vierges d'Athènes portant les corbeilles de Cérès, s'avancèrent le brun Hydaspe, portant le vin de Cécube, et Alcon, portant un vin de Chio qui n'avait jamais vu la mer. Ici le maître : « Mécène, si tu aimes mieux le vin de Falerne ou d'Albano que ceux-ci, nous avons de l'un et de l'autre. »

HORACE. Misérable richesse ! Mais avec qui, Fondanius, soupais-tu donc, que tu t'es trouvé si bien ? je brûle de le savoir.

FONDANIUS. J'étais sur le lit d'en haut. Viscus Thurinus à ma gauche ; à ma droite, si j'ai bonne mémoire, Varius ; Vibidius et Servilius Balathron, ombres de Mécène, avec lui sur le lit du milieu ; Nomentanus, au dessus du maître de la maison ; au dessous, Porcius, avalant, à faire étouffer de rire, des gâteaux entiers, d'une bouchée. Nomentanus semblait être là pour montrer du doigt les morceaux qui pouvaient nous échapper. Car nous autres, mangeurs vulgaires, nous soupons d'oiseaux, de coquillages, de poissons, sans nous douter de tout ce qu'un connaisseur y trouve. Je m'en aperçus bientôt, quant il m'eut servi du carrelet et du turbot, tels que je n'en avais jamais mangé. Il m'apprit aussi que les pommes d'api sont plus vermeilles, cueillies au déclin de la lune. D'où vient cela, il te l'expliquera mieux que moi.

« Mourrons-nous sans vengeance ? dit alors Vibidius à Balathron ; nous sommes des lâches, si nous ne buvons à mort. » Et il demande de plus grandes coupes. Et nous voyons pâlir Nasidienus, qui ne craint rien tant que les

grands buveurs, soit parce qu'ils ménagent moins leur monde, soit parce que le feu du vin ôte sa finesse au palais. Vibidius et Balathron versent des brocs entiers dans leurs coupes d'Aliphe. On les imite. Seul, le plus bas lit ne fait pas grand tort aux bouteilles.

On apporte, dans un bassin, une lamproie entourée de squilles à la nage; sur quoi Nasidiénus : « Elle a été prise pleine. Après le frai elle eût été moins bonne. Cette sauce est faite d'excellente huile de Venafre, d'essence d'anchois d'Espagne, de vin d'Italie de cinq ans, versé pendant la cuisson (car après, c'est celui de Chio qui vaut le mieux), puis de poivre blanc et de vinaigre de Methymne. C'est moi qui ai eu le premier l'idée d'y faire ajouter la verte roquette et l'amère inule. Quant à celle de ne pas laver les hérissons de mer, bien meilleurs dans l'eau salée de leur coquille, elle appartient à Curtillus. »

Ici un dais mal suspendu tombant à grand bruit sur le plat, nous fit une telle poussière que l'aquilon n'en soulève pas de plus noire dans les plaines de la Campanie. Nous craignîmes d'abord encore pis; puis nous nous remîmes, voyant qu'il n'y avait pas de danger. Pour Nasidienus, se prenant la tête, il se mit à pleurer comme s'il eût perdu un fils à la fleur de l'âge, et Dieu sait quand cela eût fini si Nomentanus ne l'eût consolé par cette exclamation philosophique : « Fortune, quelle divinité nous est plus cruelle que toi? Comme tu te joues des malheureux mortels! » Varius pouffait sous sa serviette, et Balathron, toujours railleur : « Voilà la vie! la gloire ne

nous paie jamais de tout ce qu'elle nous a coûté. Quelles peines, toi, par exemple, ne t'es-tu pas données pour nous bien recevoir! que d'inquiétudes pour que le pain ne fût pas brûlé ou la sauce manquée! pour que tes valets fussent bien frisés et bien mis! Et les accidents! un dais qui tombe comme tout à l'heure, un laquais qui glisse et casse un plat! En vérité, il en est de celui qui donne à souper comme d'un général : c'est dans l'adversité que son génie se montre; tant qu'il est heureux, on ne le voit pas. » — « Que les dieux, lui dit alors Nasidienus, t'accordent tout ce que tu peux désirer, excellent homme, indulgent convive que tu es! » Il demande ses sandales et sort. Tu eusses alors vu sur chaque lit comme on se parlait à l'oreille.

Horace. Certes, il n'y a pas de spectacle qui m'eût amusé davantage. Mais après, de quoi avez-vous encore ri?

Fondanius. Vibidius demande aux esclaves si c'est que les bouteilles sont cassées, qu'il a beau demander à boire; mais pendant que, secondé par Balathron, il nous divertit par ses contes, ô Nasidienus! tu reparais le front serein, comme un grand homme dont l'habileté va réparer les torts de la fortune, et tes esclaves te suivent, portant dans un énorme plat une grue toute découpée, saupoudrée de sel et de farine; des foies d'oies farcis de figues, et, comme ce qu'il y a de mieux dans le lièvre, des épaules sans râble; puis des merles desséchés, et des pigeons sans croupion; toutes excellentes choses, si Nasidienus

ne nous eût détaillé et leur origine et leur nature. Nous nous vengeâmes de lui en nous sauvant sans rien prendre, comme si Candide eût tout gâté de son soufle, pire que celui des serpents.

An de Rome 724.

IXe ODE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 35 ANS.

A THALIARCHUS.

Thaliarchus, mot tiré du grec, signifie Roi du festin; c'est à un riche affranchi, grec de naissance, que cette ode a été adressée. L'hiver de 724 à 725 est resté au nombre des hivers les plus rigoureux de Rome.

Thaliarchus, vois donc comme la neige
Au Soracté fait un brillant manteau;
Vois ces forêts pliant sous leur fardeau,
Ces ruisseaux pris! Du froid qui nous assiége
Défendons-nous avec de bon vin vieux,
Faisons feu clair : laissons le reste aux dieux.
Dès qu'aux autans luttant sur l'onde amère
Leur voix puissante a défendu la guerre,
Le faible arbuste et les ormes chenus
Au doux repos à la fois sont rendus.
Au lendemain que sert penser d'avance?

Prends chaque jour dont tu vois le matin
Comme un présent que te fait le destin.
Ne fais pas fi de l'amour, de la danse,
Pendant que l'âge où les cheveux s'en vont
Est encor loin de dégarnir ton front.
D'assez bonne heure, hélas! viendront les peines.
C'est le moment de suivre les arènes;
C'est la saison des rendez-vous d'amour,
Où l'on chuchotte à la chute du jour,
Des petits coins et des vierges folâtres
S'y trahissant par des ris étouffés,
Des anneaux pris aux doigts opiniâtres,
Des bracelets aux beaux bras enlevés.

An de Rome	XIe ODE	Age d'Horace
724.	DU Ier LIVRE.	35 ANS.

A LEUCONOÉ,

Courtisane grecque de ses amies.

A quoi bon tes calculs de Babylonien
Sur un secret du Ciel, sur ton sort et le mien?
De l'éloquent Nestor qu'il t'ait réservé l'âge,
Ou que l'hiver grondant sur l'étrusque rivage

Pour toi soit le dernier qui grossira la mer,
Crois-moi, prends pour le mieux ce que veut Jupiter.
De bien tirer ton vin fais toute ta science,
Et fixe un terme court à la longue espérance.
Pendant que nous parlons, le temps a déjà fui :
Demain n'est pas à nous, jouissons d'aujourd'hui.

An de Rome 725.

XXVIIe ODE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 36 ANS.

A SES AMIS DANS UN REPAS.

On venait de fermer le temple de Janus, Rome entière était en festins, l'intérêt de l'argent était tombé de 12 à 4 pour cent. — Mégille était un Grec, d'Opus.

Quoi ! sommes-nous en Thrace ? Ah ! mes amis, cessez !
Est-ce à nous de mêler, comme ces insensés,
A l'éclat des flambeaux, au bruit joyeux du verre,
Et la lueur du glaive et les cris de la guerre ?
N'affligeons pas Bacchus, étouffons ces clameurs,
Et restons sur le coude en honnêtes buveurs.
Vous voulez au falerne exposer ma sagesse !
Soit. Dis-nous, Megillus, le nom de ta maîtresse.
Tu te tais.... Eh bien ! moi, je ne bois qu'à ce prix.

Quels que soient les attraits dont ton cœur est épris,
De quoi peux-tu rougir? aimer est-il un crime?
Je serai discret, parle... Ah! grands dieux! quel abîme!
Vraiment tu méritais un sort moins rigoureux.
Qui pourra t'en tirer? quel dieu? quelle sorcière?
Bellérophon lui-même aurait peine à défaire
Cette triple Chimère et ses terribles nœuds.

An de Rome 725.

XXXVIIIe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 36 ANS.

A SON ESCLAVE.

Enfant, je hais l'apprêt : avec trop d'art montée
Une belle couronne est moins belle à mes yeux.
Ne te lasse donc pas à chercher en tous lieux
Si quelque rose encor sur sa tige est restée.
Du myrte! aucune fleur ne peut mieux convenir,
A moi pour boire à l'ombre, à toi pour m'y servir.

An de Rome 725. | **IIIe ODE DU IIe LIVRE.** | Age d'Horace 36 ANS.

IIIe ODE

DU IIe LIVRE.

An de Rome 725.

Age d'Horace 36 ANS.

A QUINTUS DÉLIUS.

Délius avait combattu, comme Horace, dans l'armée de Brutus et de Cassius, puis il s'était attaché à Antoine, l'avait suivi en Egypte, et, quoique Cléopâtre l'y eût comblé de bontés, il était revenu à Octave avant la bataille d'Actium, dans laquelle il l'avait servi avec courage et talent. Les récompenses qu'il en obtenait le gonflaient un peu trop au gré d'Horace.

Toujours égal et ferme au sein de l'infortune,
Défends-toi des transports dont une âme commune
Dans la prospérité se laisse enorgueillir,
Délius. Notre sort à tous est de mourir,
Soit qu'un sombre chagrin ait rempli notre vie,
Soit qu'au sein de la joie elle ait coulé gaîment,
Et que sur le gazon étendus mollement,
Un Falerne fumeux l'ait souvent embellie.

Vois-tu ces ormes verts, ces pins hospitaliers,
Mariant leurs rameaux à de blancs peupliers?
Ce ruisseau fugitif dont l'onde transparente
Sur des cailloux polis en gazouillant serpente?

Fais-y porter du vin, des parfums et des fleurs,
Des fleurs que nous verrons, hélas! sitôt fanées,
Et jouis doucement de ces belles journées
Que te laissent encor les infernales sœurs.

Ces bois, ces beaux vergers que le Tibre caresse,
Cet élégant palais qu'éleva ta richesse,
Il faudra les quitter ; un héritier joyeux
Dépensera tout l'or dont tu repais tes yeux.
Fils de pauvre ou de roi, puissant ou sans asile,
Nul n'échappe à Pluton. Nos noms sont, tôt ou tard,
Tirés tous sans pitié de l'urne du hasard,
Et la barque fatale à jamais nous exile.

An de Rome 725.

VIIe SATIRE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 36 ANS.

Priscus était un avocat fort capricieux ; Volanérius, un bouffon, joueur et goutteux ; Milvius, un parasite d'Horace ; Fulvus Rutuba et Placidyanus, des gladiateurs. — Les portiers de Rome, bavards comme les nôtres, étaient les derniers des esclaves, souvent enchaînés près de la porte et vendus avec la maison. — Horace aura fait dire à Dave qu'il tient d'un individu de cette espèce, du portier de Crispin, son ennemi, ses méfaits avec des femmes mariées, pour bien établir l'absurdité d'une telle calomnie à son endroit. — Il ne se fâche contre son Dave que quand celui-ci lui dit des vérités.

DAVE. Depuis long-temps j'écoute, et voudrais te dire quelques mots ; mais je suis ton esclave, je n'ose.

HORACE. C'est Dave ?

DAVE. Lui-même, l'ami de son maître, le serviteur assez honnête... pour qu'on le juge digne de vivre.

HORACE. Allons, profite de la liberté de décembre, puisque ainsi l'ont voulu nos pères. Parle.

DAVE. S'il est des hommes qui se plaisent dans le vice et y persistent, il en est plus qui flottent tour à tour vers le bien et vers le mal. Vu tantôt avec trois anneaux, tantôt sans un seul à la main gauche, Priscus était si capricieux, qu'il changeait de robe toutes les heures, et

ges ou égorgé, et te pelotonner, les genoux au menton, dans un ignoble coffre où te cache une soubrette complice des désordres de sa maîtresse? Le droit du mari d'une femme adultère n'est-il pas juste contre les deux coupables? n'est-il pas juste surtout contre le séducteur? Est-ce ta belle qui se déguise et se déplace, qui se livre à toi sans réserve? Pour cela elle te craint trop; elle se défie trop de tes serments. C'est toi qui passes sous la fourche, qui exposes sciemment à la fureur d'un mari ta fortune, ta vie, et avec ta vie ta renommée. T'es-tu évadé, on croirait que tu profiteras de la leçon, et ne te hasarderas plus. Point. Tu cherches une nouvelle occasion d'avoir peur et de pouvoir périr. Oh! que de fois esclave! Quelle bête fauve, quand elle s'est échappée, va reprendre sa chaîne brisée?

Je n'ai pas, me diras-tu, l'habitude de l'adultère. Vraiment? ni moi non plus, je n'ai pas l'habitude du vol; car je passe, sans me laisser tenter, devant ton argenterie. Mais ôte le danger, et bientôt, libre du frein, la nature prendra son essor. Toi, mon maître! toi, qui en as tant et de si impérieux, et dans les choses et dans les hommes! toi, que la baguette qui affranchit toucherait trois et quatre fois sans t'affranchir seulement de la peur!

Ecoute encore ceci, qui n'est pas moins fort : celui qui obéit à un esclave est son remplaçant ou son camarade; c'est là votre règle. Eh bien, que te suis-je? Tu me commandes mais tu sers misérablement autrui, et tu

es mû par des fils étrangers ainsi qu'une marionnette.

Qui donc est libre? Le sage ; celui qui se commande ; que n'effraient ni la pauvreté, ni les fers, ni la mort; qui a la force de résister à ses passions et de mépriser les honneurs; qui, tout en lui, comme une boule ronde et unie, ne peut, grâce à son poli, être arrêté par rien d'extérieur ; sur qui viennent se briser toutes les attaques de la fortune. Y a-t-il un seul de ces traits auquel tu puisses te reconnaître? Une femme t'a demandé cinq talents : elle t'a mystifié, jeté à la porte, inondé. Elle te rappelle. Arrache-toi à ce joug honteux. Dis une fois : « Je suis libre, je le suis », et prouve-le... Tu ne le peux pas : un maître impérieux domine ton âme, te met, dès que tu t'arrêtes, l'éperon au ventre, et te fait marcher malgré toi.

Quand tu restes, comme un imbécille, en extase devant un tableau de Pausias, en quoi fais-tu mieux que je ne fais, quand, le jarret tendu, j'admire les combats de Fulvus, de Rutuba ou de Placidejanus, si bien peints au charbon ou à la craie rouge, qu'on dirait de vrais combattants remuant leurs armes, portant et parant les coups? Dave est un flâneur, un fainéant ; et tu passes, toi, pour un habile, pour un fin connaisseur en antiques. Dave est un vaurien, parce qu'une galette chaude le tente; toi, tu es un vaillant homme : tu tiens tête aux plus longs soupers.

Quelquefois la gourmandise m'est funeste, mon dos en souffre. Mais est-elle impunie chez toi, quand tu te don-

nes de ces mets que l'on n'a qu'à force d'argent? Tes repas sans fin s'aigrissent dans ton estomac, et tes jambes incertaines refusent de porter ton corps appesanti. Le petit esclave est coupable, qui change le soir une étrille contre une grappe de raisin; et le maître qui vend son héritage pour remplir son ventre ne se conduit pas en esclave! Et puis, tu ne peux rester une heure seul avec toi-même; tu ne sais que faire de tes loisirs; tu te fuis comme un vagabond; tu ne cherches qu'à tromper l'ennui, tantôt par le sommeil, tantôt par le vin; et tu as beau faire, l'ennui, ton noir accolyte, te poursuit, t'accable partout.

Horace. Une pierre!

Dave. Qu'en veux-tu faire?

Horace. Des flèches!

Dave. Mon homme est fou, ou bien il fait des vers.

Horace. Va-t'en vite, ou je t'envoie, neuvième, travailler à ma terre de Sabine.

An de Rome 725. | XIe ÉPITRE DU 1er LIVRE. | Age d'Horace 36 ANS.

A BULLATIUS,

Vieux républicain hypocondriaque mécontent de tout, et voyageant sans cesse pour se fuir.

Comment as-tu, Bullatius, trouvé Scio et la fameuse Lesbos? comment Samos l'élégante, et Sardes où régna Crésus? Et Smyrne et Colophon, valent-elles à tes yeux plus ou moins que leur renommée? Tout te paraît-il misérable auprès du Champ-de-Mars et du Tibre? As-tu arrêté tes idées sur quelqu'une des villes d'Attale, ou l'ennui de la mer et des voyages te fait-il aimer Lebedos? — Lebedos, tu le sais, est un village plus désert que Gabies et que Fidènes. Eh bien! j'y voudrais vivre, oubliant les miens, oublié d'eux; j'y voudrais voir, du rivage, Neptune en colère! — Ami, trempé de pluie, couvert de boue, en allant de Capoue à Rome, on ne se résigne pas pour cela à passer sa vie dans une auberge. Pris du froid, on fait cas d'un bain, d'une étuve, mais ils ne tiennent pas lieu de tout; et, pour avoir été battu du vent en mer, tu ne vendrais pas ton navire aus-

sitôt l'Egée franchi. Rhodes et la belle Mytilène sont, quand on se porte bien, ce qu'est un manteau pendant la canicule, un caleçon par un vent glacial, le Tibre pendant l'hiver, une cheminée au mois d'août. Vante donc, puisque tu le peux et que la fortune te sourit, Samos, Rhodes et Scio, de loin et rentré dans Rome. A quelque heure qu'un bien t'arrive, saisis-le d'une main reconnaissante, et ne diffère pas d'en jouir. Où que tu aies vécu, il faut pouvoir te dire que tu as su y vivre heureux. C'est la raison, c'est la prudence, qui nous préservent des soucis, et non tel ou tel lieu dominant au loin l'océan; ceux qui courent au delà des mers changent de climat, non de tête. Nous nous laissons agiter par une inquiète inertie; nous montons sur des vaisseaux, sur des quadriges, pour aller chercher le bonheur : le bonheur que tu cherches est ici, il est à Ulubre, si la paix de l'âme t'accompagne.

An de Rome 725.

Ve SATIRE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 36 ANS.

La faculté illimitée à Rome de faire des legs hors de la famille y avait fait naître autour des vieillards une foule de flatteurs ignobles. L'aventure de Nasica et de Coranus y était réellement arrivée ; Furius, au gros ventre, crachant la neige sur les Alpes, est à la fois le nom d'un mauvais poëte du temps et la parodie d'un de ses vers.

ULYSSE. Tirésias, tu m'as déjà prédit bien des choses; réponds encore à cette question : Par quel moyen, par quel secret pourrai-je me refaire de tout ce que j'ai perdu? Tu ris!

TIRÉSIAS. Ne te suffit-il pas, rusé que tu es, d'être reporté à Ithaque et de revoir le foyer paternel?

ULYSSE O toi qui n'as jamais menti à personne! tu vois comme ce que tu m'as annoncé se réalise, comme j'y vais rentrer pauvre et dépouillé! Ni mes troupeaux ni mes greniers n'ont échappé aux prétendants; et, sans argent, la vertu, la naissance, sont plus méprisées que l'algue.

TIRÉSIAS. Puisque tu ne te caches pas d'avoir peur de la pauvreté, écoute, voici le moyen de t'enrichir. S'il t'est donné soit une grive, soit quelque autre rareté, qu'elle

vole vers la demeure d'un vieillard bien riche ; que ce riche, plus respecté de toi que tes dieux Lares, goûte avant eux tes fruits les plus doux, et tout ce qu'une culture soignée fait produire de plus beau à ton jardin. Fût-ce un parjure, un homme de rien, un fratricide, un esclave échappé, ne lui refuse pas de te montrer avec lui en public toutes les fois qu'il te le demandera.

Ulysse. Moi, escorter un ignoble Dama! Ce n'est pas sur ce pied que j'étais à Troie, ou je le disputais aux plus illustres.

Tirésias. Tu ne le veux pas? reste pauvre.

Ulysse. Allons, je m'y soumettrai en brave, j'en ai supporté bien d'autres! Continue donc, célèbre augure, de m'apprendre comment je puis me faire des richesses, des monceaux d'or!

Tirésias. Je te l'ai dit, je te le dis encore : mets toute ton adresse à capter des testaments de vieillards. Pour un, pour deux vieux matois qui sauront éviter l'hameçon, en rongeant tout autour l'amorce, ne vas pas te décourarager ou laisser là ma recette, par dépit de n'avoir pas réussi. Un procès grand ou petit se plaide au Forum; l'une des parties est riche et sans enfant; c'est un fripon qui attaque audacieusement meilleur que lui : sois son avocat, et méprise l'autre, dont la cause et la réputation sont bonnes, mais dont la maison renferme des enfants et une femme féconde. « Quintus, diras-tu, ou Publius (leurs oreilles sont flattées de ces prénoms), ton mérite m'a gagné le cœur; je sais à fond la chicane et puis me char-

ger d'une cause. On m'arrachera les yeux avant que je te laisse appauvrir d'une coquille de noix. Tu ne seras, j'en fais mon affaire, ni la victime ni le jouet de personne. » Presse-le de rentrer, d'avoir soin de sa chère santé; fais-toi son homme, assiste à tout, supporte tout, soit que l'ardente canicule fende les muettes statues, soit que Furius au gros ventre crache la blanche neige sur les Alpes glacées. « Vois-tu, dira chacun en touchant du coude son voisin, vois-tu comme il est patient, comme il est habile, comme il est actif pour ses amis! » Et les thons afflueront chez toi, et tes viviers se rempliront.

Connais-tu d'ailleurs quelque riche maison dont le fils élevé dans le luxe soit d'une mauvaise santé? Pour ne pas te trahir en ne courtisant que des célibataires, glisse-toi là tout doucement, et mérite, par tes bons offices, d'être fait héritier en second, appelé à la succession vacante, en cas de décès du jeune homme. Cette chance se réalise souvent. Seulement, si le vieillard te présente son testament à lire, aie bien soin de t'y refuser et de repousser de la main les tablettes, de façon toutefois à saisir rapidement du coin de l'œil ce que porte la seconde ligne de la première page, et si tu hérites seul ou avec d'autres. Parfois un vieux renard de greffier, jadis quinquévir, se moquera du corbeau béant, et Nasica, le coureur d'héritages, sera la risée de Coranus.

Ulysse. Perds-tu la tête, ou me railles-tu à plaisir, en me débitant des oracles?

Tirésias. Fils de Laërte, ce que je te dis se réalisera ..

ou ne se réalisera pas : car Apollon m'a doué du pouvoir de lire dans l'avenir.

Ulysse. Alors explique-moi ce que signifie cette histoire.

Tirésias. Au temps où un héros redouté des Parthes, et descendant du grand Énée, régnera sur terre et sur mer, Nasica, pour s'acquitter envers le puissant Coranus, lui donnera en mariage sa longue fille. Alors le gendre présentera ses tablettes au beau-père et le priera de les lire. Après une longue résistance, Nasica les prendra, les lira tout bas, et trouvera qu'il n'est laissé à lui et aux siens que les yeux pour pleurer.

Encore un avis. Quand tu vois une femme adroite ou un affranchi gouverner un vieillard en enfance, associe-toi avec eux, fais leur éloge pour qu'ils fassent le tien en ton absence. Cela a son utilité ; mais ce qui en a le plus et de beaucoup, c'est de t'emparer de l'espr du maître. A-t-il la manie de faire de mauvais vers, trouve-les bons ; est-il libertin, ne te fais pas prier : de toi-même et commode, livre-lui Pénélope ; qu'il l'ait même avant toi.

Ulysse. Y penses-tu ? Pénélope se laisser conduire à lui, elle si chaste, si pure, qu'aucun adorateur n'a pu faire sortir de la bonne route !

Tirésias. La jeunesse qui allait chez toi ne donnait guère ; elle était bien plus amoureuse de ta cuisine que de ta Vénus : c'est ainsi que Pénélope est restée chaste. Quand une fois elle aura tâté d'un vieillard, et en aura

partagé le profit avec toi, elle n'en voudra pas plus démordre qu'un chien ne démord d'un cuir gras.

J'étais déjà vieux quand ce que je vais te dire est arrivé. Une maligne vieille, de Thèbes, fut, en vertu de son testament, ainsi portée à sa dernière demeure : le corps largement arrosé d'huile, sur les épaules nues de son héritier. Elle avait voulu lui échapper morte, si elle pouvait, parce qu'il l'avait, je suppose, serrée de trop près pendant sa vie. Sois donc circonspect dans tes visites; fais-en ce qu'il faut, mais pas trop. Trop de babil aussi fatigue un vieillard morose et difficile; mais ne reste pas non plus tout à fait muet, à moins qu'il ne t'en témoigne le désir. Tiens-toi, comme le Dave de la comédie, le cou tendu, l'air timide. Avance-toi par les petits soins : fait-il du vent, prie ton homme d'y prendre garde, de bien couvrir une tête si chère; tire-le des foules à coups d'épaules. Écoute ses bavardages. Aime-t-il à être sans cesse flatté? Jusqu'à ce qu'il te demande grâce les mains jointes, accable-le de louanges, gonfle de plus en plus le ballon. Enfin, lorsque sa mort te dédommagera d'un service si long et si rude, et que tu entendras, bien éveillé : « Je donne à Ulysse le quart de mon bien », alors, d'une voix entrecoupée : « Ce bon Dama n'est donc plus! Où retrouver un si sûr, un si fidèle ami? » Pleure même un peu, si c'est possible : il est important que ton visage ne trahisse pas ta joie. Si le tombeau est laissé à ta discrétion, ne lésine point, et qu'à la vue des funérailles, tout le voisinage trouve les choses bien faites. Enfin un

de tes cohéritiers, déjà sur le retour, a-t-il une mauvaise toux, dis-lui que, s'il désire dans ta part soit une terre, soit une maison, tu te feras un plaisir de la lui céder pour ce qu'il voudra.

Mais l'impérieuse Proserpine me gagne. Longue vie et bonne santé !

An de Rome 726. | Ve ODE DU IIIe LIVRE. | Age d'Horace 37 ANS

Ve ODE
DU IIIe LIVRE.

A BACCHUS.

Consul pour la sixième fois, avec Agrippa pour la seconde, Octave venait de faire distribuer beaucoup de blé au peuple, et de révoquer par un édit toutes les lois iniques du temps du triumvirat.

O Bacchus ! où m'entraînes-tu
Tout rempli de ta sainte ivresse ?
Quel antre, quel bois inconnu
M'entendra vanter la sagesse
De cet empereur immortel,
Qu'auprès du maître du tonnerre,
Ceint d'une éclatante lumière,
Mes chants placeront dans le ciel ?

Au noble sujet qui m'inspire,
Grand Dieu ! daigne égaler mes chants.
Comme la bacchante en délire
Aime à voir les flots écumants,
L'Hémus et ses danses sauvages,
Et des champs de frimas couverts,
Je me plais dans des bois déserts,
Sur les plus escarpés rivages.

Roi des Thyades, par leur main,
Tu brises le hêtre et le chêne;
Prête-moi ton secours divin.
Ce n'est point une gloire humaine
Que veulent célébrer mes vers.
Ah ! viens ! nul péril ne m'étonne
Auprès du dieu qui se couronne
De myrtes et de pampres verts.

An de Rome 726.

VIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 37 ANS.

AUX ROMAINS.

Les descendants de fondateurs de temples, qui devaient les entretenir et les avaient négligés pendant la guerre, furent alors obligés par un édit de les relever, et Octave y aida de sa fortune ceux qui ne le pouvaient pas.

Romains, vous paierez cher les crimes de vos pères,
Si, dans un fol oubli de vos dieux tutélaires,
Vous laissez s'écrouler leurs temples chancelants,
Et leur front se noircir de la poudre des ans.
Votre respect pour eux fera votre puissance;
Seul principe de tout, de tout ils sont la fin.
Coupable envers les dieux de moins de négligence,
L'Italie eût souffert un moins triste destin.
Quand Monæse et Pacore ont défait notre armée,
Nous avions combattu sans consulter les dieux;
Et leur affreuse troupe. au pillage animée,
Deux fois a chargé d'or ses bras victorieux.
Que dis-je? menacés par les flèches du Dace,
Par les vaisseaux du Nil, par nos propres enfants,
Nous avons vu le Ciel seconder leur audace,

Et Rome chanceler sur ses vieux fondements.
La source de ces maux, ce sont les mœurs infâmes
Qui souillent nos maisons, qui dégradent nos femmes,
Le désordre effréné qui, du séjour des grands,
Passe à celui du peuple et corrompt tous les rangs !
La vierge arrive à peine au sortir de l'enfance
Qu'à la molle Ionie elle emprunte sa danse;
Qu'aux mouvements lascifs accoutumant son corps,
Elle rêve déjà d'incestueux transports.
Femme, c'est au milieu des vins de l'hyménée
Qu'elle cherche autour d'elle un adultère amour,
Non de ceux que choisit, que goûte loin du jour
Une âme par Vénus en secret dominée,
Mais vénal, mais permis par un mari sans cœur,
Qui la laisse sortir, comme une courtisane,
Pour quelque voyageur de Tyr ou de Catane,
De faciles plaisirs libéral acheteur.
Ils n'étaient pas formés par de semblables mères,
Ces antiques Romains dont les vertus guerrières
D'Épire, d'Antioche, ont terrassé les rois,
Et teint les flots amers du sang carthaginois !
Soldats et laboureurs, de leur main triomphante
Ils dirigeaient un soc et fécondaient leurs champs.
Dociles à la voix d'une mère exigeante,
Ils rentraient au foyer chargés de bois pesants,
Dès que le soir, des monts agrandissant les ombres,
De leurs bœufs fatigués suspendait les travaux,
Et qu'avec la fraîcheur la Nuit aux voiles sombres

Sur son char étoilé ramenait le repos.
Est-il rien que le temps n'altère et ne dévore ?
Nos pères ont été moins bons que nos aïeux,
Nous les passons en crime, et, plus coupables qu'eux,
Nous laisserons des fils plus coupables encore !

An de Rome 726. | Age d'Horace 37 ans.

XIIe ODE
DU IIIe LIVRE.

A NÉOBULE.

Imitation d'Alcée.

Néobule ! qu'elle est à plaindre
La vierge qu'un oncle fâcheux
Oblige à toujours se contraindre !
Celle qui d'un amant heureux
Ne peut couronner la tendresse,
Ni dans un nectar généreux
Quelquefois noyer sa tristesse !
Toi, tu laisses-là tes fuseaux
Pour servir le dieu de Cythère.
Adieu Minerve et ses travaux !
D'Hébrus rien ne peut te distraire.
Il est si beau, si gracieux

Quand il fend le Tibre à la nage,
Ou quand, écuyer glorieux,
Il réduit un cheval sauvage!
Lutteur et coureur sans rivaux,
Ses redoutables javelots
Percent le cerf le plus rapide,
Et dans l'épaisseur d'un hallier
Nul chasseur n'est plus intrépide
Contre un farouche sanglier.

An de Rome 726. | Age d'Horace 37 ANS.

Ire SATIRE
DU IIe LIVRE.

Grand jurisconsulte, aimable épicurien, intime ami dans sa jeunesse de Cicéron et de César, Trébatius Testa avait, en sa vieillesse, beaucoup d'affection pour Horace. Il aimait à nager et à boire, et avait pour principe que le sage ne doit pas se mêler d'affaires publiques, à moins d'y être contraint. — Pantolabus Verna, après s'être ruiné en débauches, s'était fait parasite et bouffon; Cervius était un affranchi connu par d'indignes calomnies contre Domitien Calvinus, consul en 714; Turius, un juge connu pour se vendre. Albutius et Scæva passaient pour avoir empoisonné, le premier sa femme, le second sa mère. — Terrible société, comme on voit, que la société romaine d'alors!

HORACE. D'aucuns trouvent que, dans la satire, je suis trop vif et passe toutes les bornes; d'autres, que

toutes mes compositions manquent de nerf, et qu'il est facile d'écrire par jour mille vers comme les miens. Que faire, Trébatius? Prononce.

TRÉBATIUS. Rester tranquille.

HORACE. Quoi! ne plus faire un seul vers?

TRÉBATIUS. Sans doute.

HORACE. Je veux mourir, si ce n'est le meilleur parti; mais je ne puis dormir.

TRÉBATIUS. Quand on veut un bon somme, on se frotte d'huile, on traverse trois fois le Tibre à la nage, et le soir on s'humecte de vin. Ou si tu es possédé d'une telle manie d'écrire, ose chanter les exploits de l'invincible César, tu seras largement récompensé.

HORACE. Je le voudrais bien, mon cher maître; mais les forces me manquent. Tout le monde ne peut pas décrire les bataillons hérissés de piques, les Gaulois expirants l'épieu brisé, ou les blessures du Parthe tombant de son coursier.

TRÉBATIUS. Alors, vante sa justice et son courage, comme le sage Lucile vanta les vertus de Scipion.

HORACE. Que l'occasion s'en présente, et je n'y manquerai pas; mais, certes, à moins d'un moment favorable, les paroles d'Horace n'iront point demander de l'attention aux oreilles occupées de César. Il est trop sur ses gardes; dès qu'on le touche maladroitement, il rue!

TRÉBATIUS. Combien cela vaudrait mieux que de blesser d'un triste vers le bouffon Pantolabe, le débauché No-

mentanns! Quand chacun a peur pour soi, ceux même que vous n'attaquez pas vous haïssent.

Horace. Qu'y faire? Milon se met à danser dès que le vin lui monte à la tête et lui fait voir les lumières doubles; Castor aime les chevaux, et son frère d'œuf les combats : autant de gens, autant de goûts divers Le mien est d'enfermer des mots dans un vers, comme Lucile, qui valait mieux que nous deux. Il confiait ses secrets à ses tablettes comme à de fidèles amis; heureux ou malheureux, il n'en sortait pas. De là vient que toute sa vie de vieillard est peinte dans ses écrits comme dans un tableau votif. Je fais comme lui. Suis-je Appulien ou Lucanien? Je n'en sais rien : car l'habitant de Venouse laboure l'un comme l'autre pays, envoyé là, dit une vieille tradition, après l'expulsion des Sabins, pour qu'en cas d'attaque, soit de la Lucanie, soit de la Pouille, Rome ne fût pas ouverte aux invasions ennemies; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que ma plume ne blessera jamais, la première, âme qui vive. Elle me protégera seulement, ainsi qu'une épée dans le fourreau. Pourquoi l'en tirerais-je, à l'abri des brigands? O Jupiter, notre roi, notre père à tous! puisse cette arme oisive périr de rouille, et nul ne me forcer à sortir de mon cher repos! mais je déclare qu'on fera bien de ne pas m'attaquer! le premier qui me touchera s'en repentira. J'en ferai la risée de Rome!

Cervius menace ceux qui l'irritent des lois et de l'urne de la justice; Canidie promet les poisons d'Albutius à ses ennemis; aux siens, Turius promet leur perte, si jamais

ils l'ont pour juge. Chacun se sert ainsi du moyen qui lui est propre pour intimider ceux qu'il redoute : ainsi le veut la nature. Parcours avec moi les animaux : le loup attaque avec ses dents, le taureau avec ses cornes. Qui le leur apprend ? leur instinct. Confie au libertin Scæva sa mère, trop vivace à son gré : sa main pieuse ne l'égorgera pas : grand miracle ! le loup ne rue pas, le bœuf ne mord pas ; mais un miel mêlé de ciguë emportera bientôt la bonne vieille. Moi, soit qu'une tranquille vieillesse m'attende, soit que la mort aux noires ailes voltige déjà autour de moi, riche ou pauvre, à Rome ou en exil, quelle que soit, en un mot, ma destinée, j'écrirai.

Trébatius. Enfant, je crains bien que tu ne vives pas, que quelque ami des grands ne te tue.

Horace. Pourquoi donc? Lorsque Lucile osa, le premier, composer des vers de ce genre et arracher la peau à quiconque cachait une vilaine âme sous de beaux dehors, Lélius et le héros qui tira de Carthage vaincue un surnom mérité se scandalisèrent-ils de sa vivacité? Plaignirent-ils Métellus décrié et Lupus flétri par ses vers? Pourtant il empoigna tour à tour les grands et le peuple ; il n'épargna, dans sa justice, que la vertu et les amis de la vertu. Eh bien ! quand la grande âme de Scipion et la douce raison de Lélius se dérobaient, dans la retraite, à la foule et à la scène du monde, ils se plaisaient, leurs toges desserrées, à deviser et à jouer avec lui, pendant que les légumes cuisaient Ni les muses ni la fortune ne m'ont traité aussi bien que Lucile ; mais,

tel que je suis, l'envie sera obligée de convenir que, moi aussi, j'ai vécu avec des grands; et si, me croyant mou, elle cherche à me mordre, elle brisera ses dents sur moi. N'en tombes-tu pas d'accord, savant Trébatius?

TRÉBATIUS. En vérité, je n'ai rien à répondre; si ce n'est que tu prennes garde à ce que l'ignorance de nos saintes lois ne te jette dans quelque mauvaise affaire: Quiconque fait contre un autre de méchants vers encourt plainte et condamnation.

HORACE. Soit, si les vers sont méchants; mais s'ils sont bons et approuvés de César? si l'auteur, exempt de reproches, n'a poursuivi que des infâmes?

TRÉBATIUS. Le rire désarmera la loi: tu seras renvoyé absous.

An de Rome 726.

XXXIe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 37 ANS.

A APOLLON,

A propos de la restauration de son temple par Octave.

Que demande à son dieu le nourrisson du Pinde,
Qui sur le saint autel répand le vin nouveau?
De la chaude Calabre est-ce un nombreux troupeau?

Est-ce l'or de la Perse et l'ivoire de l'Inde ,
Ou bien le blé du Sarde et les chants spacieux
Que rongent du Liris les flots silencieux ?
Non. Que le maître heureux des vignes de Calène
A d'immenses pressoirs en livre le raisin ,
Que Falerne dans l'or verse tout son bon vin ,
Pour le marchand hardi que la mer Caspienne
Voit quatre fois par an à la fureur des eaux
Fier, chéri des dieux , sa vie et ses vaisseaux !
Je n'en suis point jaloux. De mauves et d'endive
Je veux bien composer mes plus brillants repas ,
Pourvu que dans la tombe , où sans regret j'arrive ,
Mon luth ou ma raison ne me précède pas.

An de Rome 726. — **XIIe ODE** DU IIe LIVRE. — Age d'Horace 37 ANS.

XIIe ODE
DU IIe LIVRE.

An de Rome 726.

Age d'Horace 37 ANS.

A MÉCÈNE,

Qui le pressait de composer un poëme épique. — Eloge de Licinia Térentia , que Mécène aima long-temps comme une maîtresse, après qu'il l'eut épousée.

Ne me demande pas le terrible Annibal ,
Le siége de Numance, ou Carthage indocile
Empourprant de son sang les mers de la Sicile ;
Mon luth épouvanté les dirait aussi mal

Qu'Hylée et le Lapithe, et que l'affreuse guerre
Où les fils de la Terre,
Par Hercule domptés,
Des cieux qu'ils ébranlaient furent précipités.

Mécène, c'est à toi de tracer notre histoire,
De raconter César, sur son char de victoire,
Des rois qui nous bravaient, dans Rome environné;
C'est à toi de chanter, de roses couronné,
La douce voix, l'œil noir de ta chère maîtresse,
Sa fidèle tendresse,
Et sa grâce en nos jeux
Sur elle aux jours de fête attirant tous les yeux.

Quelle jambe! quel bras! comme en tout elle excelle!
De nos jeunes beautés comme elle est la plus belle!
Un seul de ses cheveux ne vaut-il pas cent fois
Et la Perse et tout l'or qu'ont possédé ses rois?
Soit que, vers toi tournée, à ta bouche brûlante
Elle s'offre riante,
Soit qu'elle te refuse, et s'amuse à lutter,
Pour te forcer de vaincre, ou soudain te céder!

An de Rome 726.

XVe ODE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 37 ANS.

Le luxe des villas devenait immodéré. Octave ne s'y livra jamais.

Bientôt, à force de palais,
Nous ne laisserons à Cérès
Que la place de sa charrue.
La plane chassera l'ormeau;
Chaque jour un Lucrin nouveau
De l'ancien vaincra l'étendue,
Et le myrte, l'épais laurier,
Et les odorantes familles,
Remplaceront seuls l'olivier
Qui dotait autrefois nos filles.
O grand Romulus ! ô Caton !
Ce n'est pas ainsi que nos pères
Observaient vos règles sévères
Et faisaient respecter leur nom :
Leur trésor privé fut modique,
Le trésor public était grand.
On savait jouir, sans portique,
De la fraîche haleine du vent.
On n'avait qu'un autel rustique,

Et les temples seuls de nos dieux
S'ornaient de marbres précieux
Aux dépens de la république.

An de Rome 726. | **XXIVe ODE** | Age d'Horace 37 ANS.

XXIVe ODE

DU IIIe LIVRE.

An de Rome 726. — Age d'Horace 37 ans.

SUR LA CORRUPTION DU SIÈCLE.

Quand vous auriez tout l'or que l'Inde et la Syrie
Ont sauvé jusqu'ici de vos avides mains,
Quand vos riches palais et vos vastes jardins
Combleraient les deux mers qui baignent l'Hespérie,
Si le sort a sur vous appesanti son bras,
Avec tous vos honneurs, toute votre richesse,
Vous n'arracherez pas votre âme à la tristesse,
Votre tête à la mort ne se soustraira pas.

Plus heureuses que nous, ces peuplades sauvages
Qui traînent sur des chars leurs errantes maisons,
Chez qui le sol produit, sans bornes, sans partages,
Une Cérès commune et de libres moissons!
De ces bons habitants de la froide Dacie
Chacun se livre un an aux travaux du labour.
Après, il se repose; un autre l'associe
Aux fruits du même sol qu'il cultive à son tour.

Là,les plus tendres soins de l'épouse nouvelle
De celle qui n'est plus entourent les enfants.
On n'y voit pas la dot d'une épouse infidèle
Forcer son vil époux à souffrir ses amants :
Sa dot, c'est la vertu que lui légua sa mère ;
C'est le splendide éclat du sang dont elle sort,
Son respect pour l'hymen, sa peur d'un adultère
Que suivraient à la fois l'infamie et la mort.

Ah ! s'il est un mortel dont le grand cœur aspire
A mettre enfin un terme à nos dissensions,
S'il veut à sa statue attacher les beaux noms
De père des Romains, de sauveur de l'Empire,
Qu'il ose réformer ce peuple corrompu,
Et nos derniers neveux célébreront sa vie.
Nos neveux ! car, hélas ! notre orgueilleuse envie,
Seulement dans la tombe honore la vertu.

Mais, sans lois pour punir, à quoi servent les plaintes ?
A quoi servent les lois, lorsqu'il n'est plus de mœurs ?
Lorsque, bravant les flots, les glaces, les chaleurs,
Le commerçant n'a plus ni scrupules ni craintes ?
Si l'honneur n'est qu'un mot, si l'or seul a du prix,
Il faut bien pour de l'or tout supporter, tout faire,
Déserter le sentier de la vertu sévère,
Et par l'excès du vice échapper au mépris.

Voulez-vous l'expulser, cette infâme avarice ?

Portons au Capitole, ou jetons dans les eaux
Cet or, ces diamants qui causent tous nos maux;
Montrons, en arrachant le germe impur du vice,
Que nos cœurs sont vraiment ouverts au repentir;
Dans une noble étude exerçons la jeunesse,
Et des charmes trompeurs d'une indigne mollesse
Par un mâle travail sachons la garantir.

O honte! du Romain, dans la force de l'âge,
La chasse, le cheval, excèdent le courage;
Il n'aime, il ne sait bien que le jeu du trochus,
Et les dés, que nos lois ont en vain défendus.
Son père pour de l'or bassement se parjure;
Il va jusqu'à tromper ses compagnons d'usure;
Mais je ne sais quoi manque à ses vœux inquiets;
Sa soif dans ses trésors ne s'éteindra jamais.

An de Rome	XVIII[e] ODE	Age d'Horace
726.	DU I[er] LIVRE.	37 ANS.

AU CHEVALIER QUINTILIUS VARUS,

Son ami et son voisin à Tibur.

Charge de vigne ton coteau,
Qu'à Tibur partout il en naisse,

Varus : c'est pour les buveurs d'eau
Que les dieux ont fait la tristesse.
Le vin les bannit : dans le vin,
Que font la pauvreté, la guerre ?
Des amours on chante la mère,
Et Bacchus et son jus divin.
Il est cependant des limites
Qu'il ne faut dépasser jamais,
Si nous voulons fuir les excès
Des Centaures et des Lapithes.
Ne les oublions pas, Varus.
Loin de nous cette affreuse audace
Qu'inspire aux peuples de la Thrace
Le thyrse pesant de Bacchus.
Dieu puissant ! dans ton sanctuaire
Je n'entrerai pas malgré toi ;
Tes feuillages et leur mystère
Ne seront pas trahis par moi.
Mais retiens ces accords sauvages
De la trompette et du clairon,
Qui livrent notre âme aux orages,
Que suivent la présomption,
L'orgueil sans pudeur, la colère,
La fatale indiscrétion
Plus transparente que le verre.

An de Rome 727.

XXI[e] ODE

DU III[e] LIVRE.

Age d'Horace 38 ANS.

A UNE AMPHORE.

Corvinus Messala, alors proconsul dans les Gaules, venait d'obtenir les honneurs du triomphe en repoussant les Cantabres dans leurs montagnes.

Viens recevoir Corvinus,
O mon amphore chérie !
Toi qui commenças ta vie
Avec moi, sous Manlius.
Descends ! soit que tu recèles
Le doux sommeil, les querelles,
Les jeux, la plainte, ou l'amour,
C'est toi, c'est ton ambroisie
Par la vieillesse adoucie
Qui charmera ce beau jour.
Corvinus te fera fête.
Son visage est sérieux,
Tout Socrate est dans sa tête;
Mais il aime le vin vieux;
Et le bruit joyeux du verre
Plus d'une fois, nous dit-on,

A du premier des Caton
Déridé le front sévère.
A nos sens tu fais subir
Une agréable torture ;
La prudence la plus mûre
Par toi se laisse endormir ;
Par toi le malheur espère ;
Et le pauvre, plein de toi,
Devant une armée entière
Rirait du courroux d'un roi.
De cent flambeaux entourée,
Descends avec Cythérée,
Et la Grâce à qui Bacchus
Ote par degré ses voiles.
Dure, comme les étoiles,
Jusqu'au retour de Phébus.

An de Rome 727.

XVIe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 38 ANS.

A TYNDARIS,

Affranchie du roi de Thrace Rhæmetalcès, adoptée par la famille Julia, et dont la mère était amie de Gratidie, qu'Horace avait outragée.

De la plus belle de nos femmes
Fille encor plus belle, prends-les,
Ces vers que la colère a faits;
Jette les dans l'eau, dans les flammes.
De la colère sur nos cœurs
Connais-tu le terrible empire?
Il est plus fort que le délire
Dont Bacchus remplit ses buveurs,
Que les transports de la Pythie
Quand Phébus vient gonfler son sein,
Que ceux dont le bruyant airain
Trouble un corybante en furie.
Le fer, le feu, la vaste mer,
Rien n'arrête sa violence;
Elle défierait la puissance
Et les foudres de Jupiter.

De toute part quand Prométhée
Chercha pour nous des passions,
C'est aux redoutables lions
Que celle-là fut empruntée.
Combien de maux elle a causés !
C'est par elle qu'est mort Thyeste,
Qu'un sillon est tout ce qui reste
De tant de palais renversés.
Hélas! dans le feu du jeune âge,
Je connus aussi ses transports;
Mes vers ont prodigué l'outrage.
Pardonne-moi, vois mes remords,
Pour moi redeviens une amie.
Je chanterai ton noble cœur,
Et, pour effacer mon erreur,
Je n'aurai pas trop de ma vie.

An de Rome 727. — Age d'Horace 38 ans.

XVIIe ODE

DU Ier LIVRE.

A TYNDARIS.

Suite de l'Ode précédente.

Faune souvent a quitté l'Arcadie
Pour Lucrétile et ses riants abris.

Il y défend tour à tour mes brebis
De la chaleur, du vent, et de la pluie.
Mes heureux bois n'ont ni loup ni serpent.
Du bouc lascif les agiles épouses
Y vont au loin chercher impunément
Le thym grisâtre et les fraîches arbouses;
Car Faune est là, ses rustiques pipeaux
Font aux vallons répondre les coteaux.
Aux immortels, Tyndaris, j'ai su plaire,
J'en suis aimé, ma muse leur est chère.
Viens : tu verras comme ils ont à pleins bords
Chez moi des champs fait couler les trésors.
La canicule, au fond de ma vallée,
T'épargnera ; sur le luth de Théos,
Tu rediras Pénélope isolée,
Circé, loin d'elle, arrêtant son héros;
Et tu boiras d'inoffensif Lesbos,
Sans qu'entre nous il allume la guerre,
Ou que Cyrus, avec sa main grossière,
Vienne arracher, de sa force abusant,
Ou ta guirlande ou ton voile innocent.

An de Rome 727.

VIIIe ODE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 38 ANS

A LYDIE.

Lydie est le nom de la femme dont Horace s'est le plus occupé. Sybaris est un pseudonyme du jeune homme qu'elle ruinait.

Au nom des immortels, as-tu juré, Lydie,
De perdre Sybaris par ton funeste amour?
Il fuit le Champ-de-Mars, lui qui passait sa vie
A braver la poussière et la chaleur du jour.
Il redoute le Tibre et son eau jaunissante.
Nous ne le voyons plus, sur un coursier gaulois,
Eclipsant ses rivaux par son ardeur bouillante,
Briller aux jeux guerriers qu'il aimait autrefois.
Il ne craindrait pas plus le dard d'une vipère
Que le poids d'une armure, ou l'huile du lutteur;
Et, pour lancer un disque au bout de la carrière,
Son bras, jadis si ferme, a perdu sa vigueur.
Restera-t-il caché, comme autrefois Achille,
Lorsque, de peur des Grecs armés pour Ménélas,
Thétis, lui refusant la parure virile,
Le tenait éloigné de Troie et des combats?

An de Rome 727. | Age d'Horace 38 ANS.

IIe ÉPITRE

DU Ier LIVRE.

A LOLLIUS.

Le père de ce jeune homme était favori d'Octave.

Pendant que tu déclames à Rome, grand Lollius, je viens de relire à Préneste le chantre du siége de Troie. Il nous apprend mieux et plus à fond que Crantor et que Chrysippe ce qui est beau, ce qui est honteux, ce qui est utile, ce qui ne l'est pas. Oui, mieux; si tu en as le temps, écoute mes raisons pour le penser.

Ce long duel où la Grèce et l'Asie se battent pour les amours de Pâris, c'est une suite d'emportements de rois et de peuples en démence. Anténor propose de couper la guerre par sa racine. Que répond Pâris? Que tous les trônes et tout l'or du monde ne le feront pas céder. Nestor s'efforce de rapprocher Achille et le fils d'Atrée. L'amour enflamme l'un, la colère tous deux. Toutes les sottises que font les rois, les Grecs les paient. Dans les murs, hors des murs de Troie, ce n'est que révolte, que mensonge, que passion, que fureur. Ce que peuvent, en revanche, le courage et la prudence, nous en avons un utile exemple dans Ulysse, dans ce

sage qui, vainqueur de Troie, parcourt les villes, étudie les mœurs et supporte mille maux, pour ramener à travers les mers lui et ses compagnons dans leur patrie; toujours battu, jamais submergé, par le vent de l'adversité. Tu sais la voix des sirènes et cette coupe de Circé, qui, s'il eût eu la gourmandise et l'imprudence d'y boire comme ses soldats, l'eût livré, vil et privé de raison, à une impudique maîtresse, sous la forme d'un chien immonde ou d'un porc ami de la fange. Nous, qui ne sommes bons qu'à faire nombre, à consommer ce que produit la terre, c'est nous que représentent ces prétendants de Pénélope, ces libertins, ces mignons d'Alcinoüs, sans cesse occupés de leur peau, trouvant beau de dormir jusqu'au milieu du jour, et de redormir encore au son de la molle cithare.

Les brigands se lèvent la nuit pour égorger; et toi, pour te sauver, tu ne te réveilleras pas ? Eh bien ! si tu ne veux pas marcher bien portant, tu courras hydropique; si tu ne demandes pas avant le jour des livres et de la lumière, si ton esprit ne veut pas se tendre pour l'étude et les choses honnêtes, l'amour ou l'envie saura bien le faire veiller pour souffrir. Pourquoi donc, prompt à ôter de ton œil la moindre chose qui le blesse, remets-tu d'année en année la guérison de ton âme ? Ce qui est commencé est à moitié fait. Ose être sage, commence. Attendre à demain pour bien vivre, c'est faire comme ce paysan qui, pour passer un fleuve, attend

qu'il soit écoulé. Le fleuve est créé pour couler, il coule et coulera toujours.

On veut de l'argent, une femme riche dont on puisse avoir des enfants. On porte le soc dans d'incultes forêts. Celui qui a le nécessaire ne devrait plus rien désirer. Une maison, une terre, un monceau d'or et d'argent, ne chassent ni la fièvre du corps, ni les inquiétudes de l'esprit; et pour jouir de ce qu'on possède, il faut avant tout être sain. Pour qui craint ou désire, un palais et une fortune sont ce qu'est un tableau pour des yeux malades, un topique pour un goutteux, une lyre pour des oreilles qu'endolorit un abcès. Si le vase n'ést bien net, tout ce qu'on y verse s'y aigrit.

Fuis les voluptés. Toute volupté que paie une douleur est un mal. L'avare est toujours pauvre. Mets à tes désirs une borne.

L'envieux maigrit de l'embonpoint d'autrui. Les tyrans de Sicile n'ont pas inventé de tourment plus cruel que l'envie.

Celui qui ne modère point sa colère voudra bientôt n'avoir point écouté le ressentiment qui, tant qu'il n'était pas vengé, l'a poussé à la violence. La colère est une courte frénésie : maîtrises-en l'accès. Si elle n'obéit, elle commande; mets-lui donc un mors, enchaîne-la L'éducation forme le jeune cheval, dont la bouche est encore tendre, à marcher où le veut son cavalier, et ce n'est pas sans avoir aboyé dans une cour après une peau de cerf que le jeune chien fait la guerre dans

la forêt. Pénètre-toi donc des bons principes, recherche le commerce des sages, maintenant que tu es encore enfant, que ton âme est encore toute neuve. L'amphore garde long-temps la première odeur qu'elle reçoit. Au reste, que tu t'arrêtes ou te presses, je n'attends pas les traînards, je ne poursuis pas ceux qui courent devant.

An de Rome 727. | Age d'Horace 38 ans.

XXXVe ODE

DU 1er LIVRE.

A LA FORTUNE.

Déesse qu'Antium révère,
Qui brise les triomphateurs,
Et te plais à combler d'honneurs
Tout ce qu'a de plus bas la terre,
L'infatigable nautonier
Qui fend l'onde Carpathienne
Te courtise sur sa carène,
Comme aux champs l'humble métayer.

Scythe, Dace, fière Italie,
Nations et villes, tout plie
Sous ton inexorable loi.
Point de roi, de mère de roi,

Qui sous sa pourpre ne pâlisse,
En songeant que dans un caprice
Tu n'as qu'à les pousser du pied,
Pour qu'un peuple entier sous les armes,
Dans des flots de sang et de larmes,
Bouleverse tout sans pitié.

La Fatalité te devance,
Du plomb fondu dans une main,
Dans l'autre de longs clous d'airain,
Et des coins aigus. L'Espérance
Se montre ensuite à ton côté;
Puis, d'un long voile blanc vêtue,
Une autre compagne assidue,
La trop rare Fidélité;

La Fidélité, qui console,
Quand d'un grand, dans ton humeur folle,
Te voyant quitter le logis,
Le vulgaire et les faux amis
Qu'attire toujours la richesse,
Que font toujours fuir les soucis,
S'envolent avec sa maîtresse,
Et le laissent à sa détresse,
Au milieu de tonneaux taris.

O déesse! une mer profonde
Va montrer César aux Bretons;

L'élite de nos bataillons
Marche vers l'autre bout du monde.
Conduis-les, ces guerriers vaillants ;
Ils rougissent des tristes guerres
Qui du noble sang de leurs frères
Ont souillé leurs bras trop long-temps.

Quels forfaits, quels maux sans exemples,
Hélas! n'avons-nous pas connus ?
Qu'avons-nous respecté ? quels temples,
Quels autels nous ont retenus ?
Laisse-toi fléchir par nos larmes ;
Soumets-nous l'Arabe insolent ;
Contre le Massagète errant
Retrempe le fer de nos armes.

An de Rome 727. | **VIe ODE** DU Ier LIVRE. | Age d'Horace 38 ANS.

A AGRIPPA.

Marcus Agrippa, le premier personnage de l'empire après Auguste, avait, comme Mécène, invité Horace à écrire un poëme sur les événements du temps.

Que Varius, en vers harmonieux,
De tes exploits conserve la mémoire !

Sa noble lyre est digne de ta gloire,
Il peut chanter ton nom victorieux.
Mais, Agrippa, moi dont la voix débile
Dirait si mal l'impitoyable Achille,
L'adroit Ulysse errant au gré des flots,
Et les malheurs des cruels rois d'Argos,
Je n'irai pas, cédant à mon ivresse,
De mes accords étaler la faiblesse,
Louer César, toucher à tes lauriers,
Et mollement célébrer des guerriers.
Comment peindrais-je et Mars et sa colère,
Et Mérion dans des flots de poussière,
Et Diomède au milieu des combats,
Aux immortels égalé par Pallas?
Toujours léger, soit que Vénus m'enflamme,
Soit que ses feux laissent en paix mon âme,
Mon lot à moi, c'est chanter les festins,
Les jeunes gens et ces luttes gentilles
Où l'ongle court des amoureuses filles
Repousse mal d'entreprenantes mains.

An de Rome 728.

XXXIIIe ODE

Age d'Horace 39 ANS.

DU Ier LIVRE.

A TIBULLE.

Le charmant poëte élégiaque Tibulle était très beau, très riche et très tendre. La Glycère qu'il regrettait fut aussi aimée d'Horace. Lycoris et Pholoë étaient deux courtisanes; Cyrus, un jeune homme inconstant et brutal; Myrtale, une jolie affranchie pour qui Horace avait manqué une plus belle conquête. On voit qu'il était à la mode.

Ne peux-tu donc, Tibulle, oublier ta Glycère?
Et tes tristes accords dureront-ils toujours,
Parce qu'un plus jeune homme en cette âme légère
A su faire germer de nouvelles amours?

Lycoris suit partout Cyrus, qui la méprise;
De Pholoé Cyrus à son tour est épris,
Et l'on verra s'unir, avant qu'il la séduise,
L'impitoyable loup et la douce brebis.

C'est ainsi que Vénus rit de notre faiblesse :
Moins nos traits, nos penchants semblent se convenir,
Plus sous un joug d'airain la maligne déesse
Avec un ris cruel aime à nous réunir.

Moi-même, quand Myrtale avait tous mes hommages,
Plus d'une noble dame aurait chéri mes lois,
Et le cœur de Myrtale a pourtant plus d'orages
Que la mer qui mugit sur les bords calabrois.

An de Rome 728.	IVe ÉPITRE DU 1er LIVRE.	Age d'Horace 39 ANS.

A TIBULLE.

Pedum, villa de Tibulle, s'appelle maintenant Gallicano; Cassius, de Parme, avait été compagnon d'armes d'Horace, et fut tué par ordre des Triumvirs comme un des meurtriers de César.

Tibulle, juge impartial de ma prose cadencée, que fais-tu en ce moment dans le pays de Pedum? des poëmes à faire oublier ceux de Cassius de Parme, ou des promenades silencieuses dans de salubres forêts, rêvant à tous les devoirs du sage et de l'honnête homme? Ce n'est pas de ta tête qu'on a jamais pu dire : Tête sans cervelle. Les dieux t'ont donné la beauté, la richesse et l'art d'en jouir. Que peut souhaiter à son cher élève une nourrice, de mieux que la sagesse, l'éloquence, la grâce, la bonne renommée, la santé, une vie élégante et une suffisante aisance? Dans l'espérance comme dans la crainte, dans l'inquiétude comme dans la colère, figure-toi que le jour

présent est le dernier de tes jours. Chaque heure t'en plaira d'autant plus, que tu y auras moins compté. Quand tu voudras rire d'un joli pourceau d'Epicure, viens me voir ; tu me trouveras gras, brillant et net à faire plaisir.

An de Rome 728.

IVe ODE DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 39 ANS.

A XANTHIAS.

Xanthias était un jeune Phocéen. Horace aima l'esclave de Xanthias après que celui-ci l'eut affranchie.

Pourquoi donc rougir, Xanthias,
De ton amour pour ta servante ?
Achille, cette âme insolente,
Pour Briséis n'en eut-il pas ?
Ajax n'aima-t-il pas Tecmesse ?
Et le superbe Agamemnon
Ne trouva-t-il pas sa maîtresse
Sous les ruines d'Ilion,
Quand Hector, mort pour sa patrie,
Sans défense eut livré ses murs
Aux efforts désormais trop sûrs
Des soldats de la Thessalie ?
Qui sait si ta blonde Phyllis

D'un grand prince n'est pas la fille ?
J'en suis sûr, des dieux ennemis
Auront renversé sa famille.
Tant de grâce, tant de pudeur,
Ne sont pas d'une indigne mère ;
Ce n'est pas un sang mercenaire
Qui fait battre un si noble cœur.
Quand je vante ce beau visage,
Ces jambes fines, ces bras blancs,
Ne crains rien : hélas ! on est sage
Quand on a passé quarante ans.

An de Rome 728. — Age d'Horace 39 ANS.

XIIIe ODE

DU Ier LIVRE.

A LYDIE.

Lydie, qu'Horace accusait l'année précédente d'énerver le beau Sybaris, avait bientôt laissé là Sybaris pour lui, mais lui donnait pour compagnon Téléphus, plus jeune et plus riche, dont il fit plus tard un de ses amis.

De Téléphus, quand je t'entends, Lydie,
Vanter le teint, trouver la main jolie,
Je sens mon cœur de bile se gonfler,
Mon front rougir, ma raison se troubler,

Et sur ma joue une larme brûlante
Trahir l'excès du mal qui me tourmente.
Tout mon sang bout, soit qu'effréné buveur,
Il ait noirci ton bras dans une orgie,
Soit que sa dent sur ta lèvre meurtrie
Ait imprimé sa lubrique fureur.
Ah! ne crois pas, Lydie, à la constance
De cet amant qui paie en violence
Un doux plaisir, et le nectar exquis
Dont par Vénus tes baisers sont remplis.
Trois fois heureux les cœurs bons et fidèles,
Aimant leur chaîne, ignorant les querelles,
Et conservant leur mutuel amour,
Comme un trésor, jusqu'à leur dernier jour!

An de Rome 729. — Age d'Horace 40 ans.

XXIXe ODE

DU Ier LIVRE.

A ICCIUS.

Cet ami d'Horace, peu connu, allait partir pour une expédition en Arabie conduite par Ælius Gallus, et qui ne fut pas heureuse.

Tu veux donc, Iccius, dépouiller l'Arabie,
Charger de fers le Mède, et porter la terreur

A ces fiers Sabéens jusqu'ici sans vainqueur ?
De quel prince, dis-moi, vas-tu trancher la vie,
Pour mettre dans ton lit l'objet de ton amour ?
A quel royal enfant, déjà d'une main fière
Sachant placer la mort sur l'arc qu'avait son père,
Vas-tu, triomphateur, faire quitter sa cour,
Pour venir, frémissant de servir à ta gloire,
Les cheveux parfumés, te présenter à boire ?
Qui nîra désormais que le Tibre écumeux
Puisse de l'Océan retourner à sa source,
Et le torrent rapide, interrompant sa course,
Reporter sur les monts ses flots impétueux,
Quand tu veux laisser là, toi l'espoir de nos sages,
Pour quelques bouts de fer en Espagne forgés,
Ta maison socratique et tant de beaux ouvrages
Que ton or en tous lieux a si long-temps cherchés ?

An de Rome 729. | Age d'Horace 40 ANS.

XXIIIe ODE

DU Ier LIVRE.

A CHLOÉ.

Ou Chloé ne vécut point, ou Horace ne l'a pas suivie. On ne la retrouvera plus.

Jeune Chloé, tu fuis quand tu me vois,
Comme le faon séparé de sa mère;
Son œil errant, son oreille légère,
Écoutent l'air, interrogent le bois.
Qu'un doux zéphyr dans les feuilles frémisse,
Qu'un vert lézard sous les buissons se glisse,
Son genou tremble, il chancelle, et la peur
D'un froid soudain fait tressaillir son cœur.
Ai-je donc l'air d'un lion de Carthage,
D'une tigresse ai-je l'air furieux?
Suivre ta mère est bien; mais à ton âge,
Crois-moi, Chloé, suivre un amant vaut mieux.

An de Rome 729. | Age d'Horace 40 ans.

XIVe ODE

DU IIIe LIVRE.

AUX ROMAINS.

Auguste venait de passer un assez long temps à Tarragone, d'où il avait réuni à l'empire plusieurs provinces nouvelles.

Enfin il a soumis le Cantabre intrépide :
La gloire nous le rend; il rentre en ses foyers,
O Romains! ce héros qui, sur les pas d'Alcide,
Au péril de ses jours nous couvrait de lauriers.
Fière d'un tel époux, sa compagne fidèle,
Avec sa noble sœur marche au temple des dieux.
Attachez vos bandeaux, pressez-vous autour d'elle,
Mères qui reverrez vos fils victorieux.
Vous, tristes orphelins, et vous, jeunes Romaines
Pour qui l'hymen allait allumer son flambeau,
Etouffez vos regrets; faite trève à vos peines,
Gardez qu'un mot fâcheux ne trouble un jour si beau.
Que je l'aime, ce jour, qu'il a pour moi de charmes!
Des douceurs de la paix nous allons donc jouir!
Plus de combats sanglants, plus de bruit, plus d'alarmes!
César tient l'univers, livrons-nous au plaisir.
Cours, enfant! Va chercher des parfums, des guirlandes,

Avec quelque flacon, qui des Marses vaincus
Ait vu la longue guerre, et su tromper les bandes
Des brigands déchaînés que guidait Spartacus.
Tâche de m'amener Néére la chanteuse,
Un seul nœud sur son front. Dis-lui de se hâter.
Et si de son portier la réponse est douteuse,
Ne me compromets pas, va-t'en sans insister.
Le temps des cheveux blancs est celui d'être sage :
Les rixes et le bruit ne me conviennent plus;
J'étais moins patient dans le feu du jeune âge,
On ne me bravait pas sous le consul Plancus.

An de Rome 730.

VIe ÉPITRE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 41 ANS.

A NUMICIUS.

Tous les personnages nommés dans cette épître sont restés inconnus, sauf le riche Lucullus et l'épicurien Mimnerme.

Ne se passionner pour rien, Numicius, c'est peut-être le seul, l'unique moyen de se rendre constamment heureux. On voit sans émotion le soleil, les étoiles, le cours régulier des saisons. Qu'ont de plus beau les présents de la terre, ceux de la mer lointaine qui baigne l'Arabe et l'Indien? Et les spectacles, les applaudissements, les fa-

veurs du peuple romain, qu'en penses-tu ? De quelle façon, de quel œil doit-on les voir ? Celui qui craint le contraire de ces biens n'en est pas moins épris que celui qui les désire. La même peur les tourmente l'un et l'autre. L'un et l'autre sont saisis de même par l'imprévu. Que cette émotion soit de joie ou de douleur, de désir ou de crainte, qu'est-ce que cela fait, du moment que, pour une chose qui dépasse ou trompe une espérance, les yeux sont fixes, le corps et l'esprit en arrêt? Celui qui va trop loin, même en vertu, de sage devient fou, de juste injuste.

Monte-toi bien la tête pour l'argenterie et les objets d'art, pour les vieux marbres et les beaux bronzes; extasie-toi devant la pourpre et les diamants Jouis de ce que, quand tu parles, tous les yeux sont fixés sur toi. Cours de bonne heure au Forum, et rentre bien tard chez toi, de peur qu'avec les terres de sa femme, Mucius n'ait plus de blé que toi, et que, de moins bonne naissance, il ne devienne (ce qui serait affreux) plus enviable pour toi que toi pour lui. Tout ce qui est sous terre, le temps le produira au grand jour; tout ce qui brille, il l'ensevelira; et quand le portique d'Auguste, la voie Appienne t'auront bien vu, il te restera à aller où sont Ancus et Numa.

Tu souffres des reins, du côté? Tache de mettre le mal en fuite. Tu veux vivre heureux? (qui ne le veut pas?) Eh bien! on ne vit heureux que par la vertu; laisse les plaisirs, et suis-la.

Tu crois peut-être que la vertu n'est qu'un mot, comme un bois sacré n'est qu'un bois ? Alors prends garde qu'un autre ne te devance au port, et ne t'enlève les affaires de Cybire ou de la Bithinie. Mets-moi mille talents en rouleaux, puis mille autres, puis encore mille; puis, que les quatre mille soient complets. Une femme bien dotée, du crédit, des amis, de la naissance, de la beauté, on a tout avec la fortune; elle est la reine du monde. Ni Vénus, ni Suadela, ne manquent à quiconque a des écus. Le roi de Cappadoce est riche en esclaves, pauvre d'espèces. Ne sois pas comme lui.

Un jour on vint demander à Lucullus de prêter cent chlamydes pour une représentation. « Cent! dit-il; comment le pourrais-je ? Je chercherai, et j'enverrai ce que j'aurai. » Peu après, il écrit qu'il a chez lui cinq mille chlamydes, qu'on en prenne ce qu'on voudra. Une maison où ne se trouvent pas mille superfluités à voler sans que le maître s'en doute n'est qu'une baraque.

Si donc la richesse est la seule chose qui donne et conserve le bonheur, sois le premier à la poursuivre, ne la quitte que le dernier. Si c'est le crédit, la faveur, achète un esclave qui te nomme chacun par son nom, qui te pousse à tout moment du coude et te fasse allonger la main à travers tout ce qui t'entoure. « Celui-ci peut tout chez les Fabiens, celui-là tout chez les Véliens. Cet autre est plein d'entregent : il donnera les faisceaux ou enlèvera la chaise curule à qui il voudra. » Appelle, suivant leur âge, l'un ton père, l'autre ton frère; adopte gracieuse-

ment tout le monde. Si c'est bien souper qui rend heureux, il fait jour, allons où la gueule nous mène. Pêchons, chassons, comme ce Gargilius qui faisait porter le matin, par ses esclaves, force toiles et force épieux, à travers le Forum et le Champ-de-Mars, pour rapporter le soir, devant tout le peuple, sur un de ses nombreux mulets, un sanglier acheté. Entrons dans le bain le ventre plein ; oublions, dignes Cérites, toute convenance, comme ces compagnons d'Ulysse, qui préféraient à leur patrie de méprisables voluptés. Si, comme le pense Mimnerme, il n'est rien de beau sans l'amour et sans la gaîté, soyons gais et faisons l'amour.

Adieu, porte-toi bien. Si tu sais un meilleur système, fais m'en part en loyal ami ; sinon, fais ton profit du mien.

An de Rome 730. — Age d'Horace 41 ANS.

XVIIIe ODE

DU IIe LIVRE.

AUX RICHES.

L'ivoire et l'or ne brillent pas chez moi.
On n'y voit pas, en plafond, en portique,
Un marbre grec sur un marbre d'Afrique.
Je n'ai jamais hérité d'aucun roi,

Et je n'ai pas d'estimable cliente
Brodant pour moi la pourpre d'Agrigente ;

Mais un esprit, mais une loyauté
Qui font au riche aimer ma pauvreté,
C'est quelque chose. Aussi je n'importune
Amis ni dieux pour changer de fortune.
J'aime mon champ. Sans crainte et sans désir,
J'y vois les jours, j'y vois les mois s'enfuir.

Toi qui demain termines ta carrière,
Tu fais, au lieu d'un utile tombeau,
Bâtir en marbre un superbe château.
Pour te loger trop étroite est la terre.
Devant Baja, de la mer qui mugit,
A force d'or tu fais combler le lit.
Puis il te faut le champ qui t'avoisine ;
La borne saute, et son maître un matin,
Avec sa femme au hasard s'achemine,
Ses enfants nus et ses dieux dans le sein.

Qu'en feras-tu, de ce manoir immense ?
Il en est un tout prêt ailleurs pour toi :
C'est chez la Parque. Avec indifférence
La Parque frappe et le pauvre et le roi.
Il n'est point d'or qui jamais l'ait tentée
De délivrer l'habile Prométhée.
Elle a plongé Tantale dans les eaux,

Elle l'y tient, à son devoir fidèle;
Et que le pauvre ou la craigne ou l'appelle,
Quand l'heure sonne elle finit ses maux.

An de Rome 7. 0. | XXXVIe ODE DU Ier LIVRE. | Age d'Horace 41 ANS.

XXXVIe ODE
DU Ier LIVRE.

An de Rome 7. 0.

Age d'Horace 41 ANS.

SUR LE RETOUR DE PLOTIUS NUMIDA.

Numida avait accompagné Auguste en Espagne. Les deux frères Lamie, Lucius et Quintus, dont l'un commandait en Cantabrie et l'autre n'avait pas quitté Rome, étaient intimement liés avec Horace, qui leur a adressé plusieurs odes. Damalis était une affranchie; Bassus, un poëte ami d'Horace et de Properce.

Compagnons, nous devons nos chants,
Une génisse et notre encens,
Aux dieux sauveurs qui d'Ibérie
Nous ont ramené Plotius.
Si de nous c'est son cher Lamie
Que ses bras ont serré le plus,
Rappelons-nous que leur enfance
S'est formée aux mêmes avis,
Et qu'au même instant ils ont pris
La robe de l'adolescence.
Allons, il faut qu'un long repas
De ce jour fasse un jour de fête.

Du Salien formons les pas;
De roses ceignons-nous la tête;
N'oublions pas l'ache et le lis.
A table, amis, puis à la danse!
Voyons qui tiendra mieux séance
De Bassus ou de Damalis.
Damalis! tous la trouvent belle?
Eh bien! on la regardera,
Mais voilà tout, et Numida
Sera seul un lierre pour elle

An de Rome 730. — **XXIVe ODE** — Age d'Horace 41 ans.

DU Ier LIVRE.

A VIRGILE.

Sur la mort de Quintilius Varus. Ce voisin de campagne d'Horace, chevalier romain d'un grand mérite, était de Crémone, comme Virgile.

De pleurer sans relâche une tête si chère
Pourquoi rougirions-nous?
Prends ton luth, Melpomène, ô toi qui de ton père
As reçu des accents si puissants et si doux!

C'en est donc fait! Varus dort du sommeil terrible
Qui n'a point de réveil!

Vérité, bonne foi, justice incorruptible,
Quand pourrez-vous jamais retrouver son pareil ?

De tous les gens de bien, de toi surtout, Virgile,
Il tombe regretté.
Mais près des dieux, hélas! leur pleur est inutile.
A la terre les dieux ne l'avaient que prêté.

En vain, nouvel Orphée, aux doux sons de ta lyre
Marcheraient les forêts;
L'âme une fois conduite au ténébreux empire
Au corps qu'elle a quitté ne retourne jamais.

Notre perte est affreuse, immense, irréparable;
Sachons la supporter.
La résignation rend seule tolérable
Le mal que nos efforts ne peuvent écarter.

An de Rome 730. — Age d'Horace 41 ans.

XXXIIe ODE

DU Ier LIVRE.

A SA LYRE.

O ma lyre! si mes efforts
Quelquefois sous un frais ombrage

Ont tiré de toi des accords
Dignes de passer d'âge en âge,
Viens encor soutenir ma voix,
Comme tu soutins autrefois
Celle de ce vaillant Alcée.
Qui, dans les champs, sous les drapeaux,
Ou sauvant à peine des eaux
Sa barque à demi fracassée,
Chantait et l'Amour et Vénus,
Et Bacchus et le vieux Silène,
Et la chevelure d'ébène
Et les yeux brillants de Lycus.
O lyre, dont Phébus s'honore,
Qui distrais à table les dieux,
Tu charmes les maux, je t'implore :
Ne sois pas rebelle à mes vœux.

An de Rome 730.

XXXIVe ODE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 41 ANS.

Il avait tonné par un temps serein.

C'en est fait, je change de vie :
Trop long-temps des dieux immortels
Une folle philosophie
M'a fait négliger les autels.
J'ai vu, non le feu d'un orage,
Mais de tous les dieux le plus grand
Lançant dans un ciel sans nuage
Ses coursiers et son char tonnant.
Tout tremblait, et la terre et l'onde,
Et le Styx dans sa nuit profonde,
Et les tristes bords du Léthé.
Oui, Dieu fait les grands, les abaisse,
Il change la force en faiblesse,
En lumière l'obscurité;
La Fortune, esclave fidèle,
Ne fait qu'obéir à sa loi,
Quand avec fracas, d'un coup d'aile,
Elle élève, elle abat un roi.

An de Rome 750.

IXe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 41 ANS.

HORACE.

Quand j'étais seul ton amour et ta gloire,
Quand de ton col tu ne livrais l'ivoire
A nul amant plus volontiers qu'à moi,
J'étais plus fier et plus heureux qu'un roi.

LYDIE.

Tant que de toi je fus seule chérie,
Qu'après Chloé tu ne mis pas Lydie,
Je fus heureuse, et le nom d'Ilia
Chez les Romains pour le mien s'oublia.

HORACE.

Celle que j'aime est Chloé de Mégare,
Qui chante bien, qui sait bien la cithare,
Pour qui sans peur je me verrais mourir,
Si de la mort je savais l'affranchir.

LYDIE.

A Calaïs moi j'ai donné mon âme ;
Pour lui je brûle, et non moindre est sa flamme.
Si de la mort le ciel veut l'affranchir,
Deux fois pour lui je suis prête à mourir.[1]

HORACE.

Mais si Vénus à ton joug me ramène,
Et dans mes sens rallume nos amours ?
Si, de Chloé jetant au loin la chaîne,
A toi je rouvre et veux t'aimer toujours ?

LYDIE.

Il est charmant : une feuille légère
L'est moins que toi ; la mer est moins colère.
Eh bien ! demain je lui rendrais sa foi,
Pour aller vivre et mourir avec toi.

An de Rome 730.

XVIIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 41 ANS.

A ÆLIUS LAMIA.

La famille Lamia était une des plus illustres de Rome. Cette ode railleuse fait voir combien Horace était familier avec elle.

Descendant de Lamus (car vos nobles aïeux
Doivent, dit-on, le jour et leur nom de Lamies
A ce vieux fondateur des remparts de Formies,
Des peuples du Liris monarque glorieux);

Apprenez que demain un violent orage,
De ses plus beaux rameaux dépouillant la forêt,
D'algues et de débris jonchera le rivage.
La corneille l'annonce, il faut vous tenir prêt.

Serrez votre bois sec, et, sans inquiétude,
Avec vos serviteurs vous reposant demain,
Vous pourrez arroser, dans votre solitude,
D'un flacon de vin vieux un jeune marcassin.

An de Rome 731. | Age d'Horace 42 ans.

XIIe ODE

DU Ier LIVRE.

A CLIO.

Quel est le mortel, le héros,
Le dieu dont ta flûte ou ta lyre,
O Clio, va faire redire
Le nom glorieux aux échos?
Qui va t'entendre, le Parnasse,
Ou le Pinde, ou ces monts de Thrace
Dont on vit une fois les bois
Ainsi qu'un troupeau suivre Orphée,
Quand cette merveilleuse voix,
Pleurant Eurydice enlevée,
Arrêtait les fleuves, les vents,
Et trouvait, doucement plaintive,
Jusque dans l'yeuse attentive,
Une oreille ouverte à ses chants?

A toi, suivant l'antique usage,
A toi le premier mon hommage,
Père des hommes et des dieux,
Qui gouvernes la terre et l'onde,
Qui donnes les saisons au monde,

Dont le trône est au haut des cieux !
Toi seul a le pouvoir suprême,
Toi seul est semblable à toi-même,
Rien ne t'égale, et si Pallas
Après toi marche la première,
Du dieu qui lance le tonnerre
C'est de loin qu'elle suit les pas.

Intrépide époux d'Ariane,
Je n'oublîrai pas tes hauts faits;
Ni toi, forte et chaste Diane,
Fléau des monstres des forêts.
Dieu du jour, ta flèche rapide
Du but jamais ne s'écarta :
Je te chanterai; puis Alcide,
Puis ces nobles fils de Léda,
L'un cavalier incomparable,
L'autre irrésistible guerrier,
De qui l'étoile secourable
Se montre à peine au nautonier,
Que le vent déchaîné s'apaise,
Que le ciel partout s'éclaircit,
Et que du haut de la falaise
Le flot redescend dans son lit.

Dirai-je après eux la vaillance
De l'illustre fils d'Ilia,
Ou Tarquin et son insolence,

Ou le règne heureux de Numa ?
Régulus, captif magnanime ;
Le grand Caton, sa mort sublime ;
Les Scaurus ou Fabricius,
Camille sauvant la patrie,
Paul vaincu désertant la vie,
Ou le chevelu Curius ?
Tous ces admirables guerriers,
Dont la gloire a rempli la terre,
Ils vivaient du champ de leur père,
Ils n'avaient que d'humbles foyers.
Marcellus grossira leur nombre :
Comme un arbre il grandit dans l'ombre ;
Et parmi tous ces noms fameux
Le beau nom de Jule étincelle,
Comme Phébé parmi les feux
Qu'elle fait pâlir autour d'elle.

Fils de Saturne, les destins
De César t'ont commis la vie :
Règne par César ! que l'Asie
Ne résiste plus aux Romains!
Que leur puissance, en biens féconde,
S'étende jusqu'au bout du monde !
De ton char ébranlant les cieux,
Toi, tu frapperas du tonnerre
Les bois sacrés où l'adultère
Fuit tes inévitables yeux.

An de Rome 731.

XXVIe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 42 ANS.

EN L'HONNEUR D'ÆLIUS LAMIA.

Aux vents la tristesse inquiète!
Les chagrins à la mer de Crète!
Cher aux Muses, qu'ai-je besoin
De savoir qui règne en Scythie!
Que me fait à moi, dans mon coin,
Ce que craint le roi de Médie?
O toi qui n'aimes que les eaux
De sources encore ignorées,
Viens de tes guirlandes sacrées
Couronner le front d'un héros;
Viens, douce fille de Mémoire,
Couvre mon Ælius de fleurs.
Chante-le : sans toi, sans tes sœurs,
Je ne pourrais rien pour sa gloire.

An de Rome 731.

XIVᵉ ODE DU IIᵉ LIVRE.

Age d'Horace 42 ANS.

A POSTUME.

Postume, ami de Properce et d'Horace, avait une charmante jeune femme, nommée Ælia Galla, et tenait passionnément à tout ce qu'il possédait ; Properce l'en railla souvent.

Hélas ! hélas ! nos beaux ans
S'en vont à pas bien rapides,
Cher Postume ! et ton encens
N'arrêtera ni les rides
Ni la mort. Chaque matin
Tu sacrifirais en vain
A Pluton trois cents génisses :
Il n'est point de sacrifices
Pour le fléchir, ce Pluton,
Qui d'une onde avare enserre
Et Titye et Gérion.
Tout ce que nourrit la terre,
Pauvre ou roi, doit la franchir.
Nous aurons beau fuir Bellone,
Fuir les flots, du vent d'automne
En tremblant nous garantir,
Nous irons plus ou moins vite

Tous du languissant Cocyte
Visiter les tristes eaux,
Tous l'infâme Danaïde
Et l'orgueilleux Eolide,
Et leurs éternels travaux.
Adieu ta maison, ta terre,
Ta femme ! De tes forêts
Un seul arbre, le cyprès,
Suivra son maître éphémère.
Quelque sage héritera,
Et tes beaux parquets teindra
De ce cécube admirable
Que tu tiens sous cent verrous,
Et dont nos prélats jaloux
N'ont pas l'égal sur leur table.

An de Rome 731. — Age d'Horace 42 ans.

XIXe ODE

DU IIIe LIVRE.

A TÉLÉPHUS.

Il y avait trois Murœna, frères de Térentia, femme de Mécène; celui des trois nommé Licinius, avec qui Horace était le plus lié, venait d'être nommé augure.

Tu sais à fond, beau Téléphus,
En quel temps vécut Inachus,

Quand finit la guerre troyenne,
Ou quand un fameux roi d'Athène
Pour elle courut au trépas;
Mais le prix d'un bon vin d'Ancyre,
Le moment, le lieu d'un repas,
Téléphus, tu ne peux les dire.
Où se prépare l'eau du bain
Qui demain doit tous nous attendre?
Où le feu qui doit nous défendre
Des vents glacés de l'Apennin?
Nous avons un nouvel augure :
Allons, du vin et des chansons!
A Diane, à la Nuit obscure,
A Muréna, versez, garçons!
Pour l'amant des neuf sœurs, neuf tasses :
Un poëte doit avoir du cœur.
Trois pour ceux qui servent les Grâces :
La guerre et le bruit leur font peur.
Mais quoi! je n'entends plus de lyre!
La flûte ne résonne plus!
Est-ce ainsi qu'on fête Bacchus?
Est-ce là son fougueux délire?
Je hais l'avarice. Des fleurs!
Et que d'une oreille jalouse
Lycus et sa trop jeune épouse
Entendent nos folles clameurs!
Heureux Téléphus, de l'Aurore
Rodé te trouve les cheveux!

De Rodé partage les feux.
Moi, c'est Glycère que j'adore.

An de Rome 731.

XIXe ODE

DU Ier. LIVRE.

Age d'Horace 42 ANS.

GLYCÈRE.

Cruelle mère des désirs,
Dieu du vin, sensuels loisirs,
Vous voulez, comme à mon aurore,
Que j'aime. Eh bien! oui, j'aime encore;
J'aime l'air, les hardis propos,
J'aime le teint pur de Glycère.
Pour fondre sur moi tout entière
Vénus a déserté Paphos.
Je ne sais plus chanter le Scythe,
Le Parthe terrible en sa fuite:
Rien qu'elle. Allons, enfants, allons,
Sacrifions à l'inhumaine.
Du gazon, de fraîche verveine,
De bon vin! nous l'attendrirons.

An de Rome 731.

XXXe ODE

Age d'Horace 42 ans.

DU 1er LIVRE.

A VÉNUS.

O déesse de Cythère !
L'encens fume chez Glycère,
Viens-y ; fais suivre tes pas
D'Hébé, qui ne charme guère
Si tu ne l'embellis pas.
Amène l'adroit Mercure
Et les nymphes de ta cour ;
Les Grâces sans leur ceinture,
Les Ris, les Jeux et l'Amour.

An de Rome 731.

IIe ODE DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 42 ANS.

A SALLUSTE.

Ce Salluste, neveu de l'historien, était l'un des familiers d'Auguste. Proculée Murœna, qui avait suivi le parti des Triumvirs, n'avait pas seulement donné presque toute sa fortune à ses deux frères, ruinés pour avoir suivi Pompée; il avait obtenu d'Auguste pour Licinius, l'un d'eux, le titre d'augure, et pour l'autre, nommé Térentius, celui de consul.

Tu méprises l'argent, à moins que son usage
Ne montre sa valeur.
Tu fais bien, cher Salluste, et ce mépris est sage :
D'un lingot enfoui qu'importe la couleur ?

Employé noblement, il conduit à la gloire.
Deux frères malheureux
Ont eu dans Proculée un père, et sa mémoire
Passera vénérée à nos derniers neveux.

Étouffe tes désirs et règne sur toi-même ;
Tu te rendras plus grand
Que si tu retenais sous ton pouvoir suprême
Les peuples de l'Aurore et ceux de l'Occident.

L'hydropique, en cédant à sa soif dévorante,
Croit en vain l'apaiser :
C'est à son mal qu'il doit le feu qui le tourmente,
C'est d'un corps blanchissant ce mal qu'il faut chasser.

Quand Phraate revint au trône de son père,
On crut à son bonheur,
Le peuple l'envia; la vertu, plus sévère,
De ce peuple ignorant n'adopta point l'erreur.

Par elle il n'est voté de palme, de couronne,
Qu'à l'homme vigoureux
Qui passe auprès des biens que la fortune donne,
Sans daigner seulement se détourner pour eux.

An de Rome 731. | Xe ODE DU IIe LIVRE. | Age d'Horace 42 ANS.

Xe ODE

DU IIe LIVRE.

An de Rome 731. — Age d'Horace 42 ans.

A LICINIUS MUROENA.

Quoique récemment nommé augure, Licinius n'était pas encore satisfait; les conseils d'Horace ne lui inspirèrent pas plus de sagesse : il conspira avec Fannius Cœpio, fut découvert et puni de mort, malgré l'intercession de son frère Proculée et de son beau-frère Mécène.

Il n'est pas toujours bon, dans la crainte du vent,
De serrer de trop près les écueils du rivage,
Ami Licinius; mais il n'est pas plus sage
De toujours sur la mer se lancer en avant.
Veux-tu ne pas risquer le bonheur de ta vie?
Garde comme un trésor ta médiocrité,
Aussi loin de l'éclat que le vulgaire envie,
Que du sale réduit par le pauvre habité.
C'est aux pins les plus hauts que le vent fait la guerre;
Plus les tours élèvent leurs fronts,
Plus leur chute ébranle la terre;
Et toujours les feux du tonnerre
Ont frappé le sommet des monts.
Nous défier du sort lorsque tout nous seconde,

Quand il nous abandonne espérer son retour,
Songer qu'après l'hiver le printemps a son tour,
Voilà, Licinius, comme à tout, dans ce monde,
En homme de courage, il faut se préparer.
Le vainqueur de Python n'est pas sans cesse en arme;
Les Muses ont leurs jours où sa lyre les charme;
Le malheur ne peut pas obstinément durer.
Sois fort dans la détresse, et si ta bonne étoile
Fait naître enfin pour toi des vents moins désastreux,
A ces protecteurs dangereux
Ne livre qu'à demi ta voile.

An de Rome 751. | Age d'Horace 42 ans.

XVe ÉPITRE

DU Ier LIVRE.

A NUMONIUS VALA.

Jeune lors de cette épître, Vala était lieutenant de Lucius Varus quand ses légions furent détruites en Germanie. Antonius Musa, médecin à la mode, appliquait à tout l'eau froide, comme aujourd'hui le silésien Prissnitz. Bestius n'a rien fait de connu. Ménius a déjà figuré dans une satyre.

Comment, Vala, est l'hiver à Vélie ? comment est le ciel de Salerne, comment les habitants de cette contrée, comment la route ? car Antonius Musa déclare que Baïa

m'est inutile et me brouille avec elle, en m'envoyant me baigner, par le froid qu'il fait, dans des eaux froides. Baïa n'aime pas qu'on abandonne ses bosquets de myrtes, qu'on méprise son soufre, si renommé pour les maux de nerfs. Elle en veut aux malades qui osent soumettre leur tête et leur estomac aux eaux de Clusium, ou qui vont chercher la fraîche campagne de Gabies. Mais il le faut, il faut changer de lieu, et empêcher mon cheval de s'arrêter aux auberges qu'il connaît. » Où vas tu ? Mon but n'est ni Cume ni Baïa », lui dirai-je avec humeur, de la rêne gauche, car l'oreille du cheval est dans sa bouche.

Lequel des deux peuples a le plus de blé ? Boivent-ils de l'eau de citerne ou de l'eau de source ? Pour leurs vins, je n'en fais pas grand cas. A ma campagne, je trouve tout bon ; mais quand je me rapproche de la mer, je veux un vin généreux et doux, chassant le souci, faisant couler dans mes veines et dans mon cœur une plantureuse espérance, me fournissant abondamment les mots, et me faisant plaire en jeune homme à ma douce Lucanienne.

Lequel des deux terroirs a le plus de lièvres, le plus de sangliers ? laquelle des deux mers, le plus de poissons et de coquillages, à me renvoyer chez moi gras comme un Phéacien ? Je suis digne que tu m'écrives, car je te croirai comme un oracle.

Quand Ménius, ayant bravement englouti ses biens paternels et maternels, se fut fait parasite et bouffon, non de ceux qui ont un dîner assuré et qui distinguent à jeûn un citoyen d'un ennemi, mais de ceux qui forgent avec

fureur des calomnies contre tout le monde, fléau, ouragan, gouffre du marché, il donnait à son ventre avide tout ce qu'il trouvait. Les jours où, n'ayant tiré que peu de chose ou rien des amateurs de méchancetés, et des timides, il soupait chez lui d'autant de tripes ou de brebis qu'en pourraient manger trois ours, il disait, austère comme Bestius, qu'on devrait marquer tous les dissipateurs au ventre avec un fer rouge. Quand, au contraire, il avait eu quelque bonne aubaine dont il ne restait plus que cendre et fumée : « Par Hercule! disait-il, je ne m'étonne pas qu'on mange son bien : rien n'est meilleur qu'une grive grasse, rien n'est plus beau qu'une belle panse de truie. »

Je suis comme Ménius : quand l'argent me manque, je vante ce qui est petit, mais sûr, et je me résigne assez vaillamment aux choses communes. Quand il m'arrive de quoi faire plus grasse chère : « Vous seuls êtes sages, m'écriè-je, vous seuls heureux, qui avez une fortune au soleil en belles et bonnes métairies. »

An de Rome 731.

XIIIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 42 ans.

A LA FONTAINE BANDUSIA,

Sur la route de Rome à Tarente.

Bandusia, dont l'onde claire,
Transparente comme le verre,
Mérite si bien un bon vin !
Je veux t'en apporter demain ;
Je veux t'offrir des fleurs charmantes,
Avec un chevreau dont le front
Se garnit de cornes naissantes.
L'Amour et Mars le pleureront ;
Mais n'importe, il faut qu'il périsse,
Et que son sang lascif rougisse
Le miroir de tes belles eaux.
A Syrius impénétrable,
Tout l'été ta fraîcheur aimable
Rend le courage à nos taureaux.
De nos brebis tu fais la joie.
Sois immortelle par mes chants !
Je veux qu'on parle dans mille ans
Du chêne imposant qui déploie

De si majestueux rameaux
Au dessus des grottes profondes
D'où tes intarissables ondes
Font jaser sans fin les échos.

An de Rome 731.

VIIe ÉPITRE

Age d'Horace 42 ans.

DU Ier LIVRE.

A MÉCÈNE.

Cynare a été une des premières amies d'Horace. L'aventure de Lucius Philippus, grand orateur, censeur, et beau-père d'Auguste, avec Vultéius, crieur public, est réellement arrivée.

Je t'avais promis de ne rester que cinq jours à la campagne, et comme un menteur je me fais attendre tout le mois d'août. Mais si tu veux, Mécène, me voir sain et bien portant, l'indulgence que tu as pour moi quand je suis malade, il faut me l'accorder quand je crains de le devenir. La chaleur et les premières figues entourent de ses noirs satellites l'ordonnateur des funérailles. Les pères et les mères pâlissent pour leurs enfants. Les devoirs à rendre et les tracas du Forum amènent la fièvre et ouvrent les testaments. Que l'hiver couvre de neige la campagne d'Albe, alors ton poëte descendra vers la mer, se soignera, s'enfermera avec ses livres. Puis, ami cher, il te re-

verra, si tu le veux bien, avec les zéphyrs et la première hirondelle.

Tu ne m'as pas fait riche comme le Calabrais donne ses poires, en bourrant de force son hôte : « Mange, de grâce. — J'ai assez mangé. — Eh bien! emporte tout ce que tu voudras. — Tu es trop bon. — Ces bagatelles feront plaisir à tes petits enfants. — Je te suis aussi obligé que si j'acceptais. — Comme il te plaira. Ce que tu laisses va être donné aux cochons. » La prodigalité bête donne ainsi ce qu'elle n'aime et n'estime point. De pareils dons ont toujours fait et feront toujours des ingrats. La bonté spirituelle prête son appui au mérite, mais sait fort bien la différence d'un écu à un lupin. Je prétends être de ceux qui méritent qu'on les oblige ; mais si tu veux que je ne te quitte jamais, rends-moi ma jeune vigueur, mon front garni de cheveux noirs; rends-moi mon doux parler, mon gracieux sourire, mes pleurs entre deux vins sur la fuite de la vive Cynare.

Un mulot fluet s'était glissé, par une étroite fente, dans un bahut plein de grains ; repu et rond, il s'efforçait en vain de sortir. Une belette le vit : « Tu veux, lui dit-elle de loin, être libre ? maigre tu as passé : maigris. » Suis-je le mulot ? Je rends tout; ce n'est pas saturé de volailles que je vante le sommeil du pauvre, et je ne change pas mon loisir et ma liberté pour tous les trésors de l'Arabe. Tu m'as souvent loué d'être modeste; les noms de prince et de père que je te donne présent, absent, je ne te les donne pas moins. Essaie si je saurai te rendre gaîment

les dons. Le fils du patient Ulysse avait raison : « Ithaque, fils d'Atrée, n'est pas un bon pays pour les chevaux ; il n'y a ni assez de plaines ni assez d'herbes. Ce que tu veux me donner te sied mieux qu'à moi : garde-le. » Aux petites gens, petites choses. La royale Rome ne me plaît pas comme le solitaire Tibur, comme la voluptueuse Tarente.

Philippe, avocat renommé pour l'habileté et l'énergie, revenait un jour de ses affaires vers huit heures, et trouvait, pour son âge, le Forum bien loin des Carènes, quand il avisa, sous l'auvent d'un barbier, un homme frais rasé se faisant tranquillement les ongles avec de petits ciseaux. « Démétrius (son esclave de ce nom entendait à demi-mot ses ordres), va, informe-toi, et reviens me dire d'où est cet homme, quel il est, quelle sa fortune, quel son père ou son patron. » L'esclave va, revient, et rapporte que l'homme s'appelle Vultéius Ménas, crieur public, pauvre, mais sans tache ; qu'il travaille, se repose, gagne, dépense, a ses pénates, ses amis, aime les spectacles, et après ses affaires va au Champ-de-Mars. « Je veux savoir de lui-même tout ce que tu me rapportes là. Dis-lui de venir souper. — Ménas a cru ne pas bien entendre ; il s'est étonné tout bas. — Et puis? — Il a répondu : C'est trop de bonté. — Il me refuse ? — Obstinément ; soit impolitesse, soit peur. » Le lendemain matin, Philippe trouve Ménas vendant des friperies au bas peuple. Il lui souhaite le bonjour le premier. Ménas s'excuse, sur son travail, sur son métier, de ne s'être pas présenté le

matin, puis de s'être laissé prévenir. « Eh bien! je te pardonne si tu viens souper aujourd'hui. — J'obéirai. — Tu viendras à la neuvième heure. Va maintenant, travaille ferme à grossir ton avoir. » Ménas vient souper, dit mille choses, les unes à dire, les autres à taire ; on le laisse aller dormir. Puis quand le poisson est souvent venu mordre à l'appât, quand, exact client le matin, il est, le soir, convive exact, on l'engage à venir passer les fêtes latines dans une campagne près de la ville. Mis en voiture, il ne cesse de vanter le pays et le ciel sabin. Philippe le voit, en rit sous cape, et, charmé de trouver ce qu'il cherche, une occasion de s'amuser, il lui donne sept mille sesterces, lui offre de lui en prêter sept mille autres, lui persuade d'acheter un petit champ. Ménas l'achète, et d'abord, de citadin il se fait paysan, ne parle plus que sillons et vignes, taille ses ormeaux et se tue de travail, tout vieilli par la soif du gain. Mais quand il voit ses brebis volées disparaître, ses chèvres mourir de maladie, ses moissons tromper ses espérances, ses bœufs tomber en labourant, exaspéré de tant de pertes, il monte à cheval au milieu de la nuit, et court furieux chez Philippe. « Vultéius, lui dit celui-ci à la vue de son air défait et de sa barbe longue, tu es trop à tes affaires, trop dur à toi-même. — Par Pollux, mon cher maître, c'est trop misérable qu'il faut dire si tu veux me donner mon vrai nom. Aussi viens-je t'en supplier par ton génie, par ta main droite, par tes pénates, rends-moi à mon ancienne vie.

Dès que nous reconnaissons que nous avons quitté le bien pour le pire, retournons à ce que nous avons quitté. S'habiller à sa mesure, se chausser à son pied, voilà la sagesse.

An de Rome 731.

IXe ÉPITRE DU 1er LIVRE.

Age d'Horace 42 ANS.

A CLAUDE NÉRON,

Depuis empereur Tibère.

Septime a deviné, à lui seul, tout le cas que tu fais de moi, Claude. Il me prie, il me force de te le vanter, de te le présenter comme un homme digne de la confiance et de la maison d'un prince qui aime les honnêtes gens. Il me juge propre à cet acte d'intimité, il me voit un pouvoir que je ne me connais pas moi-même. J'ai dit d'abord tout ce que j'ai pu pour m'excuser; mais j'ai craint de passer pour me faire plus petit que je ne suis, et pour dissimuler mon crédit, afin de le réserver pour moi seul. Plutôt que d'être soupçonné d'un si odieux caractère, il a fallu m'armer d'un front de solliciteur. Si tu ne trouves pas mauvais que je sois sorti de ma réserve pour un ami, tu admettras Septime dans ta société : c'est un galant homme, un homme de cœur.

An de Rome 732. | IIe ODE DU Ier LIVRE. | Age d'Horace 43 ANS.

IIe ODE

DU Ier LIVRE.

An de Rome 732.

Age d'Horace 43 ans.

A AUGUSTE.

Des incendies et des inondations venaient de désoler Rome, et il était question de nommer Auguste dictateur.

Le bras en feu, sous la grêle et la foudre,
Criblant nos champs, mettant nos murs en poudre,
Le roi des cieux au monde assez long-temps
A rappelé ces terribles instants
Où de la mort Pyrra seule exemptée
Vit sur des monts les troupeaux de Protée,
Dans la forêt qui lui donna le jour
Le daim craintif sous les eaux disparaître,
Et le poisson sur les branches du hêtre
De la colombe occuper le séjour.
Nous avons vu, des bords de l'Étrurie,
Le Tibre enflé revenir en furie
Sur le tombeau d'un prince révéré
Et sur le temple à Vesta consacré.
Trop tendre époux d'Ilia trop plaintive,
Sans Jupiter il eût noyé sa rive,
Pour nous punir. Car nos jeunes Romains

Sauront un jour, rares grâce à nos crimes,
Qu'un fer forgé contre d'autres victimes
De notre sang s'est rougi dans nos mains.
Quel Dieu prier pour cet état qui croûle?
Sourde à nos voix, comment fléchir Vesta?
Par Jupiter, choisi qui, dans la foule,
Paîra pour tous et le crime expîra?
Viens, ô Phébus! voilé d'un blanc nuage;
Viens, Érycine, au riant entourage;
Accorde enfin à ta postérité,
Mars, notre père, un regard de bonté.
Les cris, le sang, le tumulte des armes,
Le Maure, à pied, menaçant ses vainqueurs,
Voilà tes jeux, tu ne te plais qu'aux larmes.
Mais n'es-tu pas rassasié d'horreurs?
Et toi, Mercure, et toi qui d'un jeune homme
Prenant les traits pour le bonheur de Rome,
Du grand César as vengé le trépas
Et mis un terme à nos affreux combats,
Fils de Maïa! ce peuple qui t'adore
De ta présence a bien besoin encore.
Puissent ses mœurs, en affligeant tes yeux,
Ne point hâter ton retour vers les cieux!
Jouis chez lui des pompes de la terre;
Aime à t'entendre appeler prince et père.
Ne laisse pas les Mèdes impunis
Sur leurs coursiers, César, braver tes fils!

An de Rome 732.

IVe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 43 ANS.

AU CONSUL LUCIUS SEXTIUS.

Sextius avait été le compagnon le plus assidu de Brutus. Auguste ne lui en savait pas mauvais gré.

Les zéphyrs aux douces haleines
Ont vaincu le rigide hiver.
De leurs lits de sable à la mer
Les leviers poussent les carènes.
De son feu le pasteur est las ;
Le troupeau fuit sa bergerie ;
Nous ne voyons plus de frimas
Au matin blanchir les prairies,
Et Vénus, dès que vient la nuit,
Au clair de la lune y conduit
Toutes ses nymphes les plus belles :
Les grâces foulent avec elles
De leurs pieds décents les gazons,
Tandis qu'à son île infernale
Vulcain d'une marche inégale
Va presser ses noirs forgerons.
Parons-nous de myrte et de roses,

Cueillons ces fleurs fraîches écloses
Que nous offre le renouveau.
C'est l'instant d'aller, au bocage,
D'une brebis ou d'un chevreau
Au dieu des bergers faire hommage.
La pâle mort des mêmes traits
Frappe le roi dans son palais
Et le pauvre dans sa chaumière.
O toi dont le sort est prospère,
Jouis-en, Sextius: nos jours
Pour le long espoir sont trop courts.
Bientôt tu connaîtras ces ombres
Dont on fait tant de contes vains.
Tu n'auras, aux royaumes sombres,
Ni coupes, ni dés, ni festins,
Ni ce Lycidas dont les charmes
Par nos Romains sont si vantés,
En attendant que nos beautés
A leur tour lui rendent les armes.

An de Rome 732. | Age d'Horace 43 ans.

XVIe ODE

DU IIe LIVRE.

A POMPÉIUS GROSPHUS,

Riche Sicilien qui du temps de Verrès s'était mis sous la protection du grand Pompée, et avait ajouté, suivant l'usage, le nom de son patron au sien.

Il est un bien que tout nocher souhaite,
Quand, sur l'Euxin surpris par la tempête,
Son œil craintif cherche en vain dans les cieux
La blanche Hécate et des astres heureux ;

Un bien pour qui l'archer parthe soupire,
Que même un Thrace à la guerre désire ;
Un bien sans prix, un bien trop rare, hélas !
Et que la pourpre et l'or ne donnent pas.

C'est le repos. Car il ne faut pas croire
Que les licteurs, la richesse et la gloire
Calment, Grosphus, les tempêtes du cœur,
Et des palais écartent la douleur.

Celui qui vit comme a vécu son père,
Qui sur sa table a gardé sa salière,

Celui-là dort. Son somme n'est gâté
Ni par la peur ni par l'avidité.

En longs projets, en éternels voyages,
Que sert d'user nos ans et nos courages ?
Quel est le cœur dévoré de soucis
Qui peut se fuir en fuyant son pays ?

Plus prompt qu'un cerf courant sous la feuillée,
Plus prompt qu'Eurus poussant une nuée,
Le noir chagrin le suit sur ses chevaux,
Le suit sur l'onde, et gravit ses vaisseaux.

Quand elle vient, soyons tout à la joie,
Puis sourions, Grosphus, à la douleur,
Lorsque le ciel à son tour nous l'envoie.
Nul ici-bas n'a de parfait bonheur.

L'illustre Achille a vécu peu d'années;
Tithon vieillit, affranchi du trépas;
Et je devrai peut-être aux destinées
Demain des biens que jamais tu n'auras.

Chez toi hennit une fière cavale
Que dans Argos pas un coursier n'égale ;
Tes champs sont pleins de bœufs et de brebis;
Deux fois la pourpre a rougi tes habits.

D'autres trésors composent ma richesse :
C'est un rayon de l'esprit de la Grèce,
Un petit champ, un immense dédain
Pour le vulgaire, aussi sot qu'il est vain.

An de Rome 732.

XVIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 43 ans.

A MÉCÈNE.

Avec une tour en airain,
Des enceintes impénétrables,
Et force chiens épouvantables
Éveillés du soir au matin,
Il semblait que le bon Acrise
Pût défier toute entreprise
Et de brigandage et d'amour.
Cependant Jupiter, un jour,
Lui fit voir qu'à sa prisonnière
On pouvait arriver encor.
Ami, c'est qu'on n'écarte guère
Un dieu qui se déguise en or.
Que ne peut l'or? Mieux que la foudre,
Il passe à travers les soldats,
Il réduit les remparts en poudre.

C'est par lui que dans les combats
Fut lancé l'époux d'Ériphile ;
Avec lui qu'il n'était ni ville,
Ni guerriers, ni vaisseaux, ni rois,
Que Philippe, ce prince habile,
Doutât de soumettre à ses lois.
Quel pouvoir ! mais que la richesse
Entraîne avec soi de chagrin !
Comme l'âpre désir du gain
Avec elle s'accroît sans cesse !
Et combien je bénis les dieux
De n'avoir pas eu la faiblesse
De vouloir frapper tous les yeux !
Plus un homme est simple et modeste,
Plus la providence céleste
Se plaît à le combler de bien.
Chez ceux qui ne souhaitent rien,
Nu, mais gai, j'ai caché ma vie,
Et, transfuge de la grandeur,
Je me trouve plus grand seigneur
Dans mon coin, où nul ne m'envie,
Que si je passais pour avoir,
Pauvre au fond, riche en apparence,
Tout ce qu'en Sicile on peut voir
De récoltes et d'opulence.
Mon bois, mon ruisseau, mes loisirs,
Mon petit champ qui me fait vivre,
Valent pour moi tous les plaisirs

Dont un fier proconsul s'enivre.
Je ne dois pas aux Lestrigons
Le vin qui coule sur ma table,
A Tarente un miel délectable,
Aux Gaulois de riches toisons;
Mais à l'abri de l'indigence,
Sûr de toi si je voulais plus,
Je suis riche comme Crésus,
En mesurant avec prudence
Mes désirs sur mes revenus.
Dès qu'on est sûr du nécessaire,
Cher Mécène, on doit être heureux.
Pour qui forme toujours des vœux,
Il en reste toujours à faire.

An de Rome 732. — Age d'Horace 43 ans.

XXIe ODE

DU Ier LIVRE.

A DIANE ET APOLLON.

Filles, chantez Phébé; garçons, chantez son frère,
Et le fils de Saturne amoureux de leur mère.

Vous, dites Erymante et ses noires forêts,
Le Cragus toujours vert, l'Algide toujours frais.
Diane aime des bois les eaux et la verdure.

Vous, vantez Apollon, sa blonde chevelure,
Sa naissance à Délos, et son cou radieux
Où s'unit au carquois le luth harmonieux.

Chantez ; si jusqu'à lui monte votre prière,
La peste et la famine iront, avec la guerre,
Détournés de César et du peuple romain,
Chez le Parthe intraitable et l'insoumis Germain.

XIV[e] ÉPITRE

An de Rome 732. — Age d'Horace 43 ANS.

DU I[er] LIVRE.

A SON RÉGISSEUR D'USTICA.

Des deux frères Lamia, l'aîné, Quintus Ælius, venait de mourir.

Gouverneur de mes bois et de la terre qui me rend à moi-même, tu la dédaignes, quoiqu'elle contienne cinq feux, et qu'elle envoie à Baria cinq honnêtes députés. Voyons qui ôte le mieux les épines, moi de mon âme, toi de mon champ, et qui est en meilleur état, d'Horace ou de son domaine.

Lamia pleure son frère, ne peut se consoler de son frère mort ; l'amitié et sa douleur me retiennent ici ; mais mon cœur et ma pensée m'emportent là bas, et se plaisent à rompre les barrières, à franchir la distance qui nous sépare.

Je dis que le bonheur est aux champs; toi, tu dis qu'il est à la ville. Quand on envie le sort d'un autre, c'est qu'on n'est pas content du sien. Mais tous deux nous sommes injustes d'en jeter le tort à des lieux; le tort est à nos âmes, et nos âmes ne peuvent se fuir. Homme de peine, tu souhaitais les champs; régisseur, tu souhaites maintenant la ville, ses spectacles et ses bains. Tu me vois pourtant persister dans mes goûts, et ne partir qu'avec tristesse chaque fois que de maudites affaires me traînent à Rome. Nos goûts diffèrent: voilà pourquoi nous ne voyons pas de même; pourquoi tout lieu jugé par toi un inhabitable désert est trouvé plein et agréable par quiconque sent comme moi; pourquoi toute chose belle à tes yeux est laide aux miens.

Ce qui allume ta soif de Rome, ce sont ses lupanars, ses tavernes; c'est que mon petit coin de terre porterait du poivre et de l'encens avant de porter du raisin; c'est qu'il n'y a pas de cabaret voisin où tu puisses boire, point de coureuse dont la flûte te fasse sauter lourdement. C'est qu'au lieu de cela, il te faut retourner des friches, soigner et pourvoir de fourrage le bœuf détaché du joug; et que, s'il vient à pleuvoir, malheureusement pour ta paresse, ton ouvrage s'augmente d'une digue, pour apprendre au ruisseau à ne pas noyer la prairie. Qu'est-ce qui fait que, moi, je ne pense pas comme toi? C'est que l'homme à qui allaient bien les robes fines et les cheveux parfumés, que tu sais avoir plu sans cadeaux à la rapace Cynare, que tu as vu s'humecter de

falerne dès le milieu du jour, cet homme aime maintenant à souper vite, à dormir sur l'herbe près d'un ruisseau. Il ne rougit pas de ses folies passées, mais de n'être pas encore parvenu à n'en plus faire. Aux champs nul mauvais œil qui me porte malheur, nulle haine cachée dont la morsure empoisonnée me déchire. Mes voisins rient seulement un peu de me voir remuer de la terre et des pierres.

Tu voudrais manger à la ville la pitance quotidienne de mes esclaves; de toute la force de tes désirs, tu te transportes au milieu d'eux. Eh bien! leur fripon de chef t'envie la jouissance du bois, du troupeau et du potager. Le bœuf paresseux souhaite une selle; le cheval souhaite une charrue. Que chacun fasse gaîment ce qu'il sait faire : voilà mon conseil.

An de Rome 732. — Age d'Horace 43 ans.

XIe ODE

DU IIIe LIVRE.

A LYDÉ,

Jeune affranchie.

O Mercure (car Amphion
T'a dû l'art d'émouvoir les pierres),
Et toi, mon cher psaltérion,
Qui, muette écaille naguère,

T'es fait, de sept cordes aidé,
Goûter à l'autel comme à table,
Tous deux rendez-moi favorable
Cette inaccessible Lydé,
Qui des voluptés fuit l'empire,
Comme au pré la cavale enfant,
Vierge et folle, échappe en courant
A la main qui veut la réduire.
Vos accords entraînent les bois,
Ils suspendent le cours de l'onde.
Cerbère, dans la nuit profonde,
Leur céda lui-même une fois,
Malgré la vapeur enflammée
Qu'exhalent ses béants naseaux,
Sa gueule en sang, et les anneaux
Dont sa tête horrible est armée.
Titye oublia son tourment,
On vit sur ses lèvres arides
Un sourire, et des Danaïdes
L'urne resta sèche un moment.
Dites à Lydé ces cruelles,
Leur forfait, le tonneau sans fond
Qu'éternellement rempliront
Sans succès leurs mains criminelles.
Dites-lui quel sort, tôt ou tard,
Aux enfers attend le coupable.
Chacune, ô parjure exécrable!
Frappa son époux d'un poignard!

Digne de son titre de femme,
Une seule d'un père infâme
Sut tromper la férocité,
Et par son mensonge sublime,
En sauvant sa chère victime,
Mérita l'immortalité.
« Lève-toi, dit-elle à Lyncée,
» Ta vie, hélas ! est menacée,
» Tes yeux ne se rouvriraient plus;
» Lève-toi ! Trompons Danaüs,
» Trompons ses filles. Les perfides
» Mettent en pièces leurs époux,
» Comme d'impitoyables loups
» Déchirent des agneaux timides.
» Je ne veux, moi, ni te frapper
» Ni t'empêcher de t'échapper.
» Que, pour t'avoir sauvé la vie,
» Mon père me charge de fers;
» Qu'il m'envoie au delà des mers,
» Aux confins de la Numidie !
» La nuit nous prête son secours,
» Vénus aussi. Fuis! Sur ma tombe
» Tu graveras, si je succombe,
» Et nos malheurs et nos amours ! »

An de Rome 733.

XXVIIIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A LYDÉ.

Lydé n'est plus, comme on voit, si farouche. Bibulus avait été consul en 695 : le vin qu'Horace demande a donc trente-sept ans.

Eh bien ! Lydé ! de sa sombre retraite
N'allons-nous pas tirer un vieux flacon,
Et faire un peu la guerre à la raison ?
Du dieu des mers c'est aujourd'hui la fête.
Déjà Phébus se prépare à nous fuir ;
Et ce bon vin, que Bibulus vit naître,
A mes regards tarde autant à paraître
Que si le jour ne devait pas finir !
Je chanterai le roi de l'onde amère,
La néréide aux cheveux verdoyants.
Toi, pour Diane et son heureuse mère,
Au son du luth tu marîras tes chants.
Nous fêterons la déesse légère
Qui, sur un char par deux cygnes conduit,
Voit tour à tour Amathonte et Cythère ;
Puis, ma Lydé, nous fêterons la Nuit.

An de Rome 733.

XIIIe ODE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A UN ARBRE QUI AVAIT FAILLI L'ÉCRASER.

Maudit arbre, bois misérable,
De ton maître vil assassin,
Oui, de tout il était capable
Celui qui t'a, dans mon jardin,
A la honte de son village,
Ainsi qu'un instrument de rage;
Planté d'une coupable main !
Il faisait son arme ordinaire
Des poisons que Colchos produit :
Sans frémir, il aura la nuit
Égorgé son hôte et son père.
L'homme a beau prévoir bien des maux,
Combien il en est qu'il ignore !
Le hardi nocher du Bosphore
Ne s'épouvante que des eaux,
Le soldat romain que du Parthe,
Le Parthe que de nos soldats.
Mais pour un trépas qu'il écarte,
Contre lui maint autre trépas
Dans l'ombre à son insu s'avance,

Et vient ainsi nous frapper tous
Dans le moment où de ses coups
Nous craignons le moins la puissance.
Que j'ai vu de près ce séjour
De Minos et de Proserpine,
Où Sapho chante encor l'amour,
Où, sur une lyre divine,
Alcée aux mortels vertueux
Peint la guerre, l'onde en furie,
Et les regrets d'un malheureux
Exilé loin de sa patrie !
Grandes ombres ! à vos accords
La foule innombrable des morts
Prête un religieux silence ;
Vous dites les tyrans occis,
Les combats : et ce peuple immense
Dévore vos sanglants récits.
Que dis-je ? l'horrible Cerbère
Vous écoute dans la stupeur,
Et vous endormez la fureur
Des hideux serpents de Mégère ;
Tantale oublie, à votre voix,
La cruelle soif qu'il endure ;
Orion laisse à l'aventure
Le chevreuil errer dans les bois.

An de Rome 733.

XVIIIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A FAUNE.

Dieu protecteur des champs et des troupeaux,
Dieu qui te plais à poursuivre les belles,
Avec bonté vois mes moissons nouvelles,
Pars favorable à mes petits agneaux !

Sur ton autel, lorsque l'année expire,
Je suis exact à payer mes tributs :
Tendre chevreau, vins amis de Vénus,
Encens exquis qu'avec joie on respire.

Tout le bétail dans les prés va bondir
En ce beau jour que décembre ramène ;
Le bœuf, oisif au milieu de la plaine,
Erre sans joug et mugit de plaisir.

Pour toi les bois se jonchent de feuillage,
Le loup se mêle aux agneaux enhardis ;
D'un pied qu'anime une sorte de rage
Le laboureur foule ses champs maudits.

An de Rome 733.

XXIIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A DIANE.

Déesse des monts et des bois,
Que l'épouse près d'être mère
Doit, souffrante, invoquer trois fois,
Hécate, vierge tutélaire!
Je te consacre ce beau pin,
Qui couvre mes foyers rustiques;
Et chaque année un marcassin,
En dépit de ses coups obliques,
Devant lui mourra de ma main.

An de Rome 735.

XXIIIe ODE
DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A PHIDYLÉ,

Femme de la campagne, sa voisine à Ustica.

Phidylé, souviens-toi de tes dieux protecteurs.
Chaque fois que Phébé rentre dans sa carrière,
Lève tes mains au ciel, à ton humble prière
Ajoute un peu d'encens, une truie et des fleurs,
Et tu ne verras pas le cruel vent d'Afrique
Dévorer tes raisins, la nielle tes moissons,
Ou l'automne jaloux tes jeunes nourrissons.
C'est dans les temples saints, non sous un toit rustique,
Que le couteau sacré doit frapper les taureaux
Près d'Albe mugissants dans de fertiles plaines,
Ou nourris dans ces bois d'yeuses et de chênes
Que l'Algide glacé rafraîchit de ses eaux.
Abstiens-toi, Phidylé, de pareilles offrandes.
Tes dieux n'ont pas besoin du sang de tes brebis.
Tresse des romarins ou des myrtes fleuris;
Charge leurs petits fronts de modestes guirlandes;
D'une main toujours pure approche leur autel :
C'est ainsi qu'à tes vœux tu les rendras propices.

Les somptueux apprêts, les pompeux sacrifices,
Ne les touchent pas plus qu'un peu d'orge et de sel.

An de Rome 733.

XXVIIe ODE DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A GALATÉE,

Matrone romaine.

Puisse l'impiété ne jamais faire un pas
Sans entendre un hibou de sinistre présage
Ou sans voir une louve au hérissé pelage,
Une lice, un renard venant de mettre bas!
Que l'aspic comme un trait sur son chemin s'élance,
Et que ses sifflements arrêtent ses chevaux!
Mais d'un objet aimé s'il faut souffrir l'absence,
Qu'au moins il n'aille pas en des climats nouveaux,
Sans que, vers l'Orient dirigeant mon hommage,
J'aie imploré l'avis du corbeau babillard,
Avant l'heure où l'oiseau qui devine l'orage
De ses marais fangeux regagne le brouillard!
Quel que soit le pays où tu vas, Galatée,
Trouves-y le bonheur; pense à nous quelquefois.
Par le triste pivert ne sois point arrêtée;

Loin de toi la corneille et sa lugubre voix!
Mais vois-tu dans les airs comme Orion menace?
Connais-tu les fureurs de la mer et du vent?
Ah! puissent les enfants et les femmes de Dace
Se voir seuls suspendus sur l'humide élément,
Quand le Chevreau funeste, amassant les orages,
Sous la vague en courroux fait trembler les rivages!
Ce fut ainsi qu'Europe, abandonnant ses jeux,
Au dos d'un beau taureau fia son corps de neige,
Et pâlit emportée au milieu d'un cortége
De monstres bondissants sur les flots écumeux.
Tout à l'heure, pensant à sa nymphe chérie,
Elle tressait encor les fleurs de la prairie,
Et l'imposante nuit à ses yeux inquiets
N'offre plus que la mer et des astres muets.
Lorsque le ravisseur sur les rives de Crète
Eut enfin déposé sa tremblante conquête :

« O mon père! dit-elle, ô devoir! ô vertu!
» Saint nom de fille, hélas! je vous ai donc perdu!
» Où suis-je, dans quel lieu, dans quel affreux abîme?
» Ah! la mort est trop peu pour expier mon crime...
» Mais l'ai-je bien commis? mes yeux sont-ils ouverts?
» Cette mer, ce voyage, ô ciel! faut-il y croire?
» Ou quelque songe vain, par la porte d'ivoire,
» S'est-il, pour m'abuser, échappé des enfers?
» Pour ces terribles flots quitter mes fleurs nouvelles!
» Que ne le tiens-je là, ce taureau que j'aimais!

» Comme je briserais ses cornes criminelles !
» Sans pitié, de mes mains comme je le tûrais !
» Mes lares, mes foyers, mes parents, ma patrie,
» J'ai tout quitté sans honte, et je vis ! Ah ! grands dieux !
» Si quelqu'un d'entre vous m'entend du haut des cieux,
» Livrez-moi toute nue aux lions en furie,
» Avant qu'un désespoir, hélas ! trop mérité,
» De mon corps, de mes traits, ait flétri la beauté.
» De ton père indigné ne vois-tu pas l'image,
» Vile Europe ? Qui peut t'arrêter davantage ?
» N'as-tu pas, pour trancher tes détestables jours,
» Un arbre et ta ceinture, ou cette eau mugissante ?
» N'as-tu pas de ces rocs le terrible secours ?
» Meurs, si tu n'aimes mieux, d'un Barbare servante,
» Subir, fille des rois, le supplice nouveau
» De tourner pour sa femme un indigne fuseau. »

Jusque là, derrière elle, entourés d'un nuage,
Vénus et Cupidon riaient de sa douleur.
Interrompant enfin ce cruel badinage :
« Garde-toi, dirent-ils, d'écouter ta fureur,
» Quand celui qui l'inspire entre tes mains cruelles
» Remettra de nouveau ses cornes criminelles.
» Sais tu pas quel il est, cet époux, cet amant ?
» Jupiter. Plus de pleurs, sois digne de ta gloire ;
» Pour qu'à jamais la terre en garde la mémoire,
» Tu donneras ton nom aux peuples d'Occident. »

An de Rome 733.

VIIe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A ASTÉRIE.

Gygès, jeune et beau garçon, et une Chloë, d'abord enfant, puis courtisane, ont déjà paru dans deux odes. Mais il semble qu'il s'agisse ici d'une autre Chloë, fixée en Épire. Astérie était apparemment femme, de la main gauche, de Gygès.

Pourquoi ces pleurs, jeune et belle Astérie?
Gygès est loin ; mais les premiers beaux jours
Te le rendront fidèle à ses amours,
Et tout chargé des trésors de l'Asie.
Depuis l'instant où des vents furieux
Jusqu'en Orique ont poussé son navire,
Il se désole, il t'appelle, il soupire ;
Pas une nuit il n'a fermé les yeux.
Chaque matin, pour Chloë, son hôtesse,
Un messager, d'une infernale adresse,
Lui vient conter tantôt comme son cœur
Du tien pour lui ressent toute l'ardeur ;
Tantôt Pelée enchaîné par Acaste,
Et presque mort pour avoir été chaste ;
Tantôt Prœtus, se livrant sans soupçon

Aux faux rapports d'une adultère épouse,
Et réclamant, dans sa fureur jalouse,
Un bras vengeur contre Bellérophon.
Jusqu'à présent, pour le rendre volage,
En vain le traître a tout mis en usage,
Gygès est sourd. Mais toi, de ton voisin
Ton cœur, dis-moi, n'est-il pas un peu plein?
Nul ne fend l'onde avec plus de vitesse;
Nul cavalier, dans tout le Champ-de-Mars,
Autant que lui n'attire les regards.
Raison de plus; crains ta propre faiblesse:
Ferme ta porte aussitôt qu'il fait noir.
Et si le son d'une flûte inconnue
A ton oreille arrive de la rue,
Te maudit-on, garde-toi bien d'y voir.

An de Rome 753. — Age d'Horace 44 ans.

XXVIe ODE

DU IIIe LIVRE.

A VÉNUS.

Jadis j'étais propre aux amours;
Je ne combattais pas sans gloire;
Mes armes avaient leurs beaux jours,
Et mon luth chantait leur victoire.

De mes flèches, de mes flambeaux,
Nulle n'a plus à se défendre.
A tes murs je veux les suspendre,
Déesse qui sortis des eaux.
Reine de Memphis, de Cythère,
Vénus, exauce mon souhait :
Touche Chloë; cette âme fière
A besoin d'un coup de ton fouet.

An de Rome 733.

XXIXe ODE

DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A MÉCÈNE.

A Leipsig, et peu avant la bataille de Rosbach, Frédéric II, qui était complétement perdu s'il ne la gagnait, voulut entendre sur cette ode une leçon publique du professeur Gottsched, et écrivit à Voltaire une lettre en vers qui en reproduit les idées.

Noble fils des rois de Toscane,
J'ai pour toi des fleurs, du vin vieux;
J'ai de l'essence de balane
Pour te parfumer les cheveux.
Viens : c'est assez passer ta vie
A voir, du haut de ta maison,
Esula, sa côte fleurie,

Tibur, et la ville bâtie
Par le malheureux Télégon.

Laisse à Rome sa turbulence,
Et sa fumée et ses grandeurs.
On se lasse de l'opulence;
Le nouveau plaît aux grands seigneurs;
Et souvent un souper rustique
Servi devant de petits dieux,
Dans sa simplicité stoïque,
Sait mieux qu'un festin magnifique
Dérider un front soucieux.

Déjà le père d'Andromède
Montre ses feux étincelants;
Au Cancer le Lion succède,
Procyon dessèche nos champs;
La mer ne bat plus ses rivages;
Et les bergers et les troupeaux,
Brûlés par un ciel sans nuages,
N'aiment que l'ombre des bocages
Et l'humide bord des ruisseaux.

Cependant, pour Rome et l'Empire,
En proie à d'éternels soucis,
Tu trembles que l'on ne conspire
Sur l'Euphrate ou le Tanaïs.
Ne songe qu'au présent, Mécène :

Dieu dans l'ombre tient l'avenir
Par pitié pour la race humaine,
Et rit quand sa prudence vaine
Se fatigue à le découvrir.

La vie est comme une rivière
Aujourd'hui paisible en son cours,
Marchant sans bruit à l'onde amère,
Fécondant tous ses alentours;
Demain, par les torrents gonflée,
Entraînant maisons et troupeaux
Dans la campagne désolée,
Et remplissant monts et vallée
Du mugissement de ses eaux.

Le plus près du bonheur suprême,
C'est le sage qui s'est vaincu,
Qui peut, satisfait de soi-même,
Dire chaque jour : « J'ai vécu.
» Demain, fais le calme ou l'orage,
» Jupiter! demain est à toi;
» Mais le passé, c'est mon partage,
» Tu n'y peux plus rien, et l'usage
» Que j'en ai su faire est à moi! »

La Fortune est une déesse
Qui donne et reprend sans raison.
D'humeur elle change sans cesse :

Son plaisir est la trahison.
Vient-elle, avec reconnaissance
Ce qu'elle m'apporte est reçu.
Reprend-elle tout, patience :
Je me présente à l'indigence
Enveloppé de ma vertu.

Qu'Éole tempête et mugisse
Sur toutes les mers qu'il voudra ;
S'il cherche un pompeux sacrifice,
Ce n'est pas de moi qu'il l'aura.
Je n'ai pas peur que l'onde amère
S'enrichisse de mes trésors ;
Ma barque est petite et légère,
J'ai pour moi Castor et son frère,
Je me sauverai sans efforts.

An de Rome 733. | Age d'Horace 44 ans.

XVIIe ODE

DU IIe LIVRE.

A MÉCÈNE MALADE.

N'ai-je pas déjà dit que les plus grands esprits de Rome croyaient à l'astrologie?

Pourquoi nourrir toujours cette douleur extrême?
Elle me fait mourir.
O Mécène! ô ma gloire! ô moitié de moi-même!
Les dieux à ton ami peuvent-ils te ravir?

Tu vivras : que ferais-je après toi sur la terre?
N'es-tu pas tout mon bien?
Ne t'ai-je pas juré que ton heure dernière
Serait aussi la mienne, et ton trépas le mien?

Oui, Mécène, au tombeau nous descendrons ensemble :
Tel est l'arrêt des dieux.
La Chimère et Gygès au nœud qui nous rassemble
Opposeraient en vain leurs efforts furieux.

Un rapport incroyable unit notre existence,
Que ce soit le Bélier,

Le Scorpion terrible, ou l'heureuse Balance,
Qui des jours de ma vie ait marqué le premier.

Jupiter t'a sauvé des fureurs de son père,
Et le cirque joyeux
A redit les clameurs dont une ville entière
Pour saluer Mécène interrompait ses jeux,

Le même jour qu'un pin, suspendu sur ma tête,
Allait m'anéantir,
Si Faune, toujours prêt à défendre un poëte,
De l'homicide bois ne m'eût su garantir.

N'oublions pas, ami, cette double assistance :
Qu'un monument nouveau
Atteste tes périls et ta reconnaissance;
Moi, je destine à Faune un modeste chevreau.

An de Rome 753.

Ve ÉPITRE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A MANLIUS TORQUATUS,

Riche orateur descendant du fameux consul, et qui se préparait à défendre le rhéteur Moschus d'une accusation d'empoisonnement, dans laquelle Asinius Pollion fut décidément son avocat. Butra est inconnu. Aulus Sabinus était un poëte élégiaque, ami d'Ovide; Archias, un fabricant de meubles communs. Quand un invité amenait avec lui un ami, cet ami s'appelait une ombre.

Si tu te sens de force à manger couché sur un lit d'Archias, si tu ne crains pas un souper tout légumes, dans de très modestes plats, je t'attendrai chez moi, Torquatus, au coucher du soleil. Tu boiras d'un vin tiré sous le second consulat de Taurus, entre les marais de Minturnes et les roches de Sinuesse. Si tu as mieux, apporte-le; sinon, résigne-toi. Déjà brillent pour toi mon feu et ma vaisselle. Laisse là les folles espérances, les affaires, et la cause de Moschus. Demain on dort, on se repose : c'est le jour de naissance de César. Nous pouvons passer à deviser toute cette belle nuit d'été.

A quoi bon la fortune si nous n'en usons pas? Celui qui se prive pour ses héritiers est bien voisin de la folie.

Qu'on dise de moi ce qu'on voudra, je bois et je m'entoure de fleurs. Que ne produit point l'ivresse ? Elle découvre les secrets, change l'espérance en certitude, et pousse le lâche au combat; elle ôte les inquiétudes, elle donne tous les talents. Qui la coupe féconde n'a-t-elle pas fait éloquent? qui n'a-t-elle pas égayé au sein même de l'indigence? Je m'occupe (et c'est une fonction dont je m'acquitte bien et volontiers), je m'occupe de faire en sorte que les coussins soient bien propres, que la nappe ne provoque pas de grimace, qu'on se mire dans les coupes et dans les plats, que pas un mot dit entre nous ne passe le seuil de la porte. Tous amis sûrs, tous assortis. Je t'aurai, Butra, et Septimius, et, à moins d'engagement antérieur avec quelque fille plus aimable que nous, Sabinus. Il y a place aussi pour quelques ombres; mais les chèvres sentent un peu fort quand elles sont trop serrées. Marque moi combien tu veux que nous soyons, et, toute affaire cessante, trompe, en te sauvant par derrière, le client posté dans l'atrium.

An de Rome 733.

IIe ODE
DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A LA JEUNESSE.

Auguste était en Orient à la tête d'une nombreuse armée, prêt à recommencer la guerre contre les Parthes.

Aux fatigues de Mars sans relâche exercé,
Que le jeune homme apprenne à souffrir l'indigence.
Qu'il dorme sous le ciel; que du fer de sa lance
Le Parthe belliqueux dans les reins soit pressé;
Que de nos ennemis la princesse ou la reine
Qui du haut de ses murs le verra dans la plaine
S'écrie en pâlissant : « Grands Dieux ! ne laissez pas
» Mon époux, dans sa fougue encore inaguerrie,
» Attaquer ce lion qu'une horrible furie
» Emporte tout sanglant au milieu des combats! »
Mourir pour la patrie est doux et beau. Le lâche
D'ailleurs devant la mort en vain fuit et se cache;
De loin elle le voit, le poursuit, le rejoint,
Et ses genoux tremblants ne l'attendrissent point.
La vertu d'un refus ne connaît pas l'injure;
Sa gloire est toute en elle, indépendante et pure;
Ses faisceaux ne sont pas ceux que donne et reprend,

Selon le vent qui souffle, un public ignorant.
Trop fière pour vouloir de la route vulgaire,
D'un coup d'aile elle échappe à la foule grossière,
Laisse dans leur bourbier crier ses envieux,
Triomphe de la mort, et s'établit aux cieux.
Sachez encore, amis, tout le prix du silence :
C'est un devoir sacré ; sûre est sa récompense.
Celui qui de Cérès a trahi les secrets,
Sous son toit, dans sa nef, ne me verra jamais.
Le châtiment boiteux est lent, mais implacable ;
Il laisse rarement échapper le coupable ;
Et souvent Jupiter dans son ressentiment
Frappe du même coup le juste et le méchant.

An de Rome 733. | Age d'Horace 44 ANS.

III[e] ODE

DU III[e] LIVRE.

A AUGUSTE.

L'empereur ne revenant pas, et la guerre avec les Parthes paraissant ne devoir pas avoir lieu, ses ennemis répandaient à Rome que, s'il restait en Orient, c'était pour y transporter le siége de l'empire.

Tenace et résolu, le juste voit sans peur
Dans les yeux d'un tyran s'allumer la fureur.

Qu'à grands cris tout un peuple exige une injustice,
Que l'Océan, la foudre, autour de lui mugisse,
Rien ne peut l'ébranler : l'univers en éclats
S'écroulerait sur lui qu'il n'en pâlirait pas.

C'est ainsi que Pollux, que le divin Alcide,
Ont gagné cet Olympe, où d'un essor rapide
Auguste ira près d'eux boire un jour le nectar ;
Qu'à des tigres Bacchus a fait traîner son char ;
Que, sur celui de Mars fuyant le noir rivage,
Romulus de Junon s'est acquis le suffrage.

« Ilion fut coupable, Ilion dut périr
» (Dit-elle aux dieux) : la main qui daigna le bâtir
» N'a pu d'un roi parjure obtenir son salaire.
» Vous savez si Pâris et sa belle étrangère
» Ont mérité ma haine et celle de Pallas.
» Puisque tout est tombé dans la nuit du trépas,
» Puisqu'il n'est plus d'Hector, de Pâris, ni d'Hélène,
» Je veux bien, abjurant une si juste haine,
» Perdre le souvenir de ces sanglants combats
» Qu'ont prolongés dix ans nos imprudents débats,
» Passer à Mars le fils de sa belle Troyenne,
» Souffrir que, partageant la table olympienne,
» Ce fils, par Jupiter inscrit au rang des dieux,
» Savoure du nectar les sucs délicieux.
» A ses neveux bannis ce qu'ils voudront du monde !
» Mais qu'entre Rome et Troie un vaste Océan gronde ;

» Que le bétail insulte au tombeau de Pâris;
» Qu'impunément la fauve y cache ses petits.
» Sur le Mède indompté Rome aura la victoire.
» Son altier Capitole, étincelant de gloire,
» Régnera sur le Nil et ses fécondes eaux,
» Comme aux lieux où d'Hercule ont fini les travaux.
» Pour conserver plus pur leur généreux courage,
» Voulez-vous que de l'or ils ignorent l'usage?
» Ils puiseront leur force en de mâles dédains
» Pour ce métal qui fait tant de mal aux humains.
» Faut-il plus? que, chez eux toujours exempts d'alarmes,
» Aux bouts de l'univers ils promènent leurs armes?
» Ils courront en vainqueurs, du pays des glaçons
» Aux sables que Phébus brûle de ses rayons.
» Je l'ai dit, j'y consens. Mais que, dans leur folie,
» Trop fiers ou trop pieux pour leur mère patrie,
» Ils ne se livrent pas au coupable penser
» De relever des tours que j'ai su renverser,
» Ou bientôt ils verront la flamme et le carnage
» Dévorer de nouveau leur insolent ouvrage.
» Moi-même y conduirai mes Grecs victorieux,
» Moi, l'épouse et la sœur du souverain des Dieux!
» Trois fois le dieu du jour et le dieu des batailles
» En airain d'Ilion referaient les murailles,
» Trois fois je l'abattrais, et ses veuves en pleurs
» Iraient aux murs d'Argos raconter leurs douleurs. »
Mais que fais-tu, ma Muse? Oses-tu bien redire
Les entretiens des dieux sur une faible lyre?

Convient-il d'appliquer à ces graves discours
Un mode qui n'est bon qu'à chanter les amours ?

An de Rome 733. | Age d'Horace 44 ans.

XXe ÉPITRE DU Ier LIVRE.

A SON LIVRE.

Les Sosies étaient les plus fameux libraires de Rome.

Tu m'as l'air, ô mon livre ! de regarder Janus et Vertumne, comme un livre impatient d'être étalé chez les Sosies, poli par leur pierre-ponce. Tu te révoltes contre les cachets, contre les clefs, chers aux livres modestes. Tu te désoles de n'être connu que d'un petit cercle, et tu brûles d'être lancé dans le monde. Est-ce ainsi que je t'ai élevé? Va donc où tu es si pressé d'aller. Une fois parti, plus de retour. « Qu'ai-je fait, malheureux ! qu'ai-je désiré là ! » t'écrieras-tu quand on t'attaquera. Et tu sais comme il te refermera vite, le lecteur rassasié que tu ennuieras. Si la colère où me met ton obstination ne m'égare pas, tu seras fêté à Rome tant que durera chez toi la fraîcheur de la jeunesse. Une fois manié et terni par le vulgaire, ou tu serviras obscurément de pâture aux

vers, ou tu passeras à Utique, ou tu seras envoyé en liasse à Ilerda. Alors rira à tes dépens le conseiller que tu n'écoutes pas, comme cet homme à qui son âne n'obéissait pas, et qui, de colère, le jeta dans un précipice. Qui, en effet, se fatigue long-temps à sauver les gens malgré eux? Autre destinée qui t'attend : les vieux bredouilleurs de nos faubourgs s'empareront de toi pour apprendre à lire aux enfants.

A l'heure où le soleil moins brûlant réunira autour de toi le plus d'auditeurs, apprends-leur que, né d'un fils d'affranchi et dans une condition médiocre, j'ai su déployer des ailes plus grandes que n'était mon nid. Plus tu rapetisseras mon origine, plus tu agrandiras mon mérite. Dis que j'ai su plaire à tout ce que Rome a eu de plus illustre dans la guerre comme dans la paix; que je fus petit, blanc de bonne heure, ami du soleil, prompt à m'irriter, prompt à me calmer; puis, si quelqu'un te demande mon âge, que je comptais quarante-quatre hivers, l'année où Lollius eut Lépidus pour collègue au consulat.

An de Rome 733.

XXVe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 44 ANS.

A LYDIE.

Nos jeunes gens à ta fenêtre
Ne vont plus mener tant de bruit.
Tu vois souvent le jour renaître
Sans qu'on ait dérangé ta nuit.
On ne te dit plus : « Ah ! cruelle,
« Tu dors, et moi je vais mourir ! »
A son seuil désormais fidèle,
Ta porte ne sait plus s'ouvrir.
Bientôt sous un portique sombre
En butte à la fureur des vents,
Nous te verrons seule dans l'ombre
Implorer de grossiers amants.
Car d'une cavale amoureuse
Tous les feux brûleront ton sein,
Et tu t'irriteras en vain
Contre une jeunesse joyeuse
Qui, ne voulant que myrtes verts
Pour en composer sacouronne,
Dédaigneusement abandonne
La feuille tombée aux hivers.

An de Rome 754. | Age d'Horace 45 ANS.

IIIe ÉPITRE

DU Ier LIVRE.

A JULIUS FLORUS.

Jeune alors, Florus devint par la suite un grand jurisconsulte. Celsus était un des secrétaires de Tibère. Titius n'est autre que le Septimius précédemment recommandé à Tibère par Horace. C'est avec le fils de son ami Munatius Plancus qu'Horace, dans cette épître, voulait raccommoder Florus.

Je voudrais, Julius Florus, savoir dans quelle partie du monde le beau-fils d'Auguste fait la guerre. Qui vous retient? est-ce la Thrace? est-ce l'Hèbre emprisonné dans la glace? sont-ce les ondes que deux tours voisines resserrent entre elles, ou les plaines et les coteaux de la fertile Asie? Que préparent les savants de l'armée? cela m'inquiète aussi. Qui se charge d'écrire les actions d'Auguste, de transmettre à la postérité les guerres et les paix qu'il a faites? Et Titius qui va bientôt occuper toutes les bouches romaines; qui, dédaignant les lacs et les rivières accessibles, s'en va puiser aux sources pindariques, comment va-t-il? Se souvent-il d'Horace? travaille-t-il, avec l'aide des Muses, à monter sur le mode thébain des cordes latines, ou fait-il, dans des tra-

gédies, de la pompe et de la fureur? Que fait l'ami Celsus, qu'on a tant averti et qu'il faut tant avertir encore de chercher ses richesses dans son fonds, et de recourir le moins possible aux écrits que possède l'Apollon palatin? De peur que, si chaque oiseau lui vient un jour reprendre ses plumes, il ne prête à rire, nouvelle corneille dépouillée de ses couleurs d'emprunt. Toi-même, que fais-tu? autour de quels thyms voltiges-tu? Ton esprit n'est ni médiocre, ni inculte, ni honteusement hérissé de ronces. Soit que tu t'exerces pour la plaidoirie, soit que tu te prépares à soutenir les droits du peuple, soit que tu écrives d'aimables vers, nul ne remportera avant toi la couronne de lierre du vainqueur. Que serait-ce si tu pouvais te dégager de tes froides causes de soucis! La divine sagesse te mènerait à tout. Petits et grands, que ce soit là notre étude, si nous voulons bien mériter de nous-mêmes et de la patrie. Il faudra aussi me dire, dans ta réponse, si tu te sens convenable pour Munatius, ou si votre raccommodement mal cousu se découd déjà de nouveau. Que ce soit par chaleur de sang ou par inexpérience de la vie que vous vous montrez si inflexibles, en aucun lieu du monde vous n'êtes faits pour ne pas vivre en frères. Une génisse votive paît chez moi pour votre retour.

An de Rome 734.

XI° ODE

DU II° LIVRE.

Age d'Horace 45 ANS.

A QUINCTIUS HIRPINUS.

C'était un homme du monde ; on ne sait de lui que l'amitié que lui portait Horace.

Laissons-là , cher Hirpinus ,
Et le Cantabre et le Scythe.
Que nous fait ce qu'on médite
Dans ces pays inconnus ?
L'Océan nous en sépare.
En chimères n'usons pas
Le peu de jours qu'ici-bas
Nous accorde un ciel avare.
La jeunesse est prompte à fuir ;
Grâce, amour, beauté, plaisir,
Hélas ! tout fuit avec elle.
Nous voyons la fleur nouvelle
Se passer en un matin ,
La lune à peine en son plein
Décroître : et nous osons faire ,
Nous si courts, de longs projets !

A l'ombre de ces bosquets
Allons plutôt nous distraire ;
Parfumons nos cheveux gris,
Et, le front couvert de lierre,
Ami, buvons à plein verre :
Le vin bannit les soucis.
Enfants, dans une eau limpide,
Qui de vous va le plonger?
Qu'un autre d'un pas rapide
Chez elle aille nous chercher
Lydé. Volez ! Qu'elle prenne
Un luth bien harmonieux
Et ne fasse à ses cheveux
Qu'un seul nœud, comme à Mycène.

An de Rome 734. — Age d'Horace 45 ans.

VIIIe ÉPITRE
DU Ier LIVRE.

A CELSUS ALBINOVANUS.

Muse, va souhaiter pour moi joie et succès au compagnon et secrétaire de Néron, à Celsus Albinovanus. S'il te demande ce que je fais, dis-lui que, tout en formant de beaux projets, je ne suis ni sage ni heureux ; non que la grêle ait meurtri mes vignes, que les chaleurs aient mordu mes oliviers, ou que mes troupeaux

soient malades dans des terres lointaines ; mais parce que, moins sain d'esprit que de corps, je ne veux ni écouter ni apprendre ce qui pourrait guérir mon mal ; parce que je me pique contre mes médecins, et me fâche avec mes plus fidèles amis de ce qu'ils cherchent à me tirer de mon vieil engourdissement. Dis-lui que je cours après ce qui m'a nui, et fuis ce que je crois m'être utile ; que, changeant comme le vent, j'aime Rome à Tibur, Tibur à Rome. Sache ensuite comment il se porte, comment il gouverne ses affaires et lui-même, comment il est avec le jeune prince et sa cour. S'il répond : « Bien », commence par l'en féliciter ; puis souviens-toi de lui glisser dans l'oreille : « Tel tu seras pour la fortune, Celsus, tels nous serons pour toi. »

An de Rome 734. — Age d'Horace 45 ans.

Ve ODE

DU IIIe LIVRE.

RÉGULUS.

La seule présence d'une armée romaine en Arménie venait de soumettre à Auguste Phraate, roi des Parthes, que son peuple n'aimait point.

C'est Jupiter qui dans les cieux est roi :
Nous le sentons quand gronde le tonnerre.

César Auguste est le roi de la terre :
Parthe et Breton sont soumis à sa loi.
O ciel ! ô jours de funeste mémoire
Qu'à peine efface aujourd'hui notre gloire !
On avait vu les soldats de Crassus,
Honteux maris des filles du Cydnus !
Marse et Sabin, oubliant les anciles,
Vesta, leur nom, leur toge, leur pays,
Sous un roi mède avaient vieilli dociles,
Rome debout, ses dieux dans leurs parvis !
Quand Régulus des offres de Carthage
Fit rejeter le perfide avantage,
C'est ce péril que son cœur généreux
Pour l'avenir fit craindre à nos aïeux,
Si dans ses fers une lâche jeunesse
De tout son sang ne payait sa faiblesse.
« J'ai vu, dit-il, des temples africains
» Pleins de drapeaux, de boucliers romains
» Pris sans combats. J'ai vu des fils du Tibre,
» Les bras liés sur leurs dos d'homme libre,
» Carthage ouverte, et nos combats passés,
» Dans ses guérets, par le soc effacés.
» Et le rachat de ces hommes faciles
» Vous en ferait des combattants utiles !
» Vous ajoutez le dam au déshonneur.
» Dès qu'en un cœur la vertu s'est éteinte,
» N'espérez plus : c'est une laine teinte
» Qui pour toujours a perdu sa blancheur.

» Vit-on jamais une biche timide
» Dans un filet devenir intrépide ?
» Eh bien ! celui qui s'est mis lâchement
» A la merci d'un ennemi perfide,
» Par quel secret le rendrez-vous vaillant ?
» Comment compter qu'il battra le Numide,
» Après avoir, dans la peur du trépas,
» D'un cuir honteux laissé serrer son bras ?
» Il put mourir, et choisit l'infamie !
» Il put combattre, et mendia la paix !
» Jouis, Carthage, orgueilleuse ennemie !
» Va, notre opprobre est ton plus beau succès. »
On dit qu'alors à ses fils, à leur mère,
Se dérobant comme rayé du cens,
Il repoussa leurs baisers innocents,
Et demeura les yeux fixés en terre
Jusqu'au moment où les pères conscrits,
Vaincus enfin par son conseil sublime,
L'eurent repris, exilé magnanime,
Aux tristes bras de ses nombreux amis.
Il savait bien tout ce qu'à son courage
Ses fiers bourreaux préparaient de tourments,
Et cependant, pour gagner le rivage,
Il écarta le peuple et ses parents,
Du même front, d'une âme aussi tranquille
Que si, lassé des travaux de la ville
Et des débats de ses nombreux clients,
Il eût hâté sa marche impatiente

Pour respirer, à Vénafre ou Tarente,
Le doux repos et l'air léger des champs.

An de Rome 734. | Age d'Horace 45 ans.

IXe ODE

DU IIe LIVRE.

A VALGIUS RUFUS.

Le ciel n'inonde pas sans cesse nos moissons,
La mer n'est pas en proie à d'éternels orages;
La glace, qui du Scythe attriste les rivages,
N'y dort pas, Valgius, dans toutes les saisons;
Et les bois du Gargan, battus des aquilons,
Ne sont pas en tout temps veufs de leurs verts feuillages.
Toi, depuis que la mort a frappé ton amour,
A tes tristes accents tu ne fais pas de trêve :
Vesper te trouve en pleurs à l'instant qu'il se lève,
En pleurs quand il s'enfuit devant le dieu du jour.

Lorsqu'il perdit son fils, vit-on le roi de Pyle
Passer de ses vieux ans tout le reste à gémir?
L'irrésistible temps n'a-t-il pas su tarir
Les larmes de la mère et des sœurs de Troïle?
Fais comme eux : mets un terme à tes vaines douleurs.
Chante plutôt César et ses soldats vainqueurs;
Chante ses étendards flottant sur le Niphate,

Dis les flots adoucis du turbulent Euphrate,
Et les guerriers gélons, si menaçants jadis,
Réduits à chevaucher dans des champs plus petits.

An de Rome 734.

VIIIe ODE DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 45 ANS.

A MÉCÈNE.

Aux calendes de Mars, toi qui sais, cher Mécène,
Si bien tous les auteurs et de Rome et d'Athène,
Tu t'étonnes de voir chez moi, chez un garçon,
Ces charbons, cet encens, ces fleurs et ce gazon.
Apprends que, lorsqu'un arbre a menacé ma tête,
J'ai promis à Bacchus tous les ans une fête,
Et que c'est aujourd'hui. Le bouc blanc, le festin,
Sont tout prêts, et je vais décacheter un vin
Qu'au ventre d'une amphore avec grand soin fermée
Ont mûri sous mon toit quatorze ans de fumée.
Moi-même sous Tullus la fis mettre à l'écart.
Prends-en à ma santé cent coupes pour ta part,
Et que demain Phébus, loin du bruit des affaires,
Nous retrouve au milieu des flambeaux et des verres.
Rome peut se passer, au dehors, au dedans,
Du souci que sur elle incessamment tu prends.
Tout y marche à souhait : l'Italie est tranquille;

Les Parthes sont en proie à la guerre civile ;
Cotison est tombé ; notre vieil ennemi,
Le Cantabre, à nos lois se résigne asservi,
Et le Scythe insolent, des bornes de l'empire,
L'arc enfin détendu, vers le Nord se retire.
Laisse donc là l'État, et, simple citoyen,
Saisis vite l'instant de ne songer à rien.

An de Rome 734. — Age d'Horace 45 ans.

XIIe ÉPITRE

DU Ier LIVRE.

A ICCIUS,

Devenu intendant d'Agrippa en Sicile.

Si tu sais jouir, Iccius, des revenus qu'Agrippa te laisse en Sicile, tu as là toute l'abondance que peut te donner Jupiter. Ne te plains pas N'est pas pauvre qui peut user, et si ton estomac, ta poitrine, tes pieds vont bien, des richesses de roi ne les feront pas aller mieux. Si, à portée de toutes les bonnes choses, tu t'en abstiens pour vivre de légumes et d'orties de mer, tu vivras toujours ainsi, quand même la fortune t'enverrait demain une rivière d'or. C'est que l'abstinence te paraît préférable à tout. L'argent ne changerait pas ton caractère.

Qu'est-ce, auprès de toi, que Démocrite laissant dé-

vorer ses champs et ses moissons par des troupeaux, pendant que son esprit voyage loin de son corps dans les espaces ? Au milieu d'une fièvre, d'une rage si grande de lucre, tu ne trouves, toi, rien de trop petit, et tu t'élèves en même temps à tout ce qu'il y a de plus sublime : quelles causes contiennent la mer, quelles autres règlent les saisons ; les étoiles se meuvent-elles d'elles-mêmes ou par d'immuables lois ? qui fait paraître et disparaître le disque lumineux de la lune ? que peut et que veut cet ensemble d'éléments contraires ? qui a eu raison, d'Empédocles ou du subtil Stertinius ?

Immole à ta faim ce que tu voudras, poissons, oignons ou poireaux ; mais vois Pompeius Grosphus, et, s'il a besoin d'un service, rends-le-lui avec empressement. Grosphus ne te demandera jamais rien que de juste et de raisonnable. Où d'honnêtes gens manquent de quelque chose, il y a facile moisson d'amis.

Pour que tu n'ignores pas où en sont les affaires de Rome, Agrippa a battu les Cantabres, et Claude Néron les Arméniens ; Phraate a fait, à genoux, sa soumission à César. L'abondance a versé à pleine corne ses trésors sur l'Italie.

An de Rome 734. | Age d'Horace 45 ans.

XVIII[e] ÉPITRE
DU I[er] LIVRE.

A LOLLIUS,

Alors chez son père, Lollius Palicanus. Castor et Docilis étaient deux mimes; Eutrapèle, qui veut dire railleur, est un surnom donné au poëte Volumnius, ami d'Antoine.

Si je te connais bien, sincère Lollius, tu craindras de passer pour flatteur en montrant de l'amitié. Autant une matrone diffère d'une courtisane par l'âme comme par l'extérieur, autant l'ami véritable diffère du flatteur perfide. Mais le contraire de la flatterie est peut-être pis qu'elle, quand il va jusqu'à une aspérité sauvage, grossière et désagréable, prétendant être seule la franchise, seule la vertu, parce qu'elle a la tête tondue et les dents noires : la vertu est entre ces deux vices, également loin de chacun d'eux.

L'un est plus obséquieux qu'il ne convient de l'être, raille les convives du dernier lit, et se fait si attentif aux signes du riche, répète si bien ses paroles, relève si bien celles qui tombent, que vous diriez d'un écolier à qui dicte un maître sévère, ou d'un comédien qui joue un second rôle.

L'autre dispute sur la laine d'une chèvre, s'arme et

rompt des lances pour des riens. « Je ne serai pas cru au premier mot! je ne pourrai pas dire tout haut ce que je pense! On m'offrirait une autre vie, que je n'en voudrais pas à ce prix. » Et de quoi s'agit-il? de décider qui est le plus habile de Castor ou de Docilis; quelle voie conduit plus vite à Brindes, de la voie Appienne ou de celle de Minutius.

L'homme que ruine l'amour des femmes ou la passion du jeu; celui qui se jette par vanité dans des dépenses de toilette et de table trop fortes pour lui; celui que possèdent la faim et la soif de l'or, la peur et la honte de la pauvreté, sont autant d'objets de haine ou de dégoût pour un ami riche, fût-il dix fois plus infecté qu'eux des mêmes défauts. S'il ne les prend pas en grippe, il les régentera, et, comme une bonne mère qui, voulant rendre sa fille plus sage et plus vertueuse qu'elle-même, n'a pas en cela tout à fait tort: « Ne fais pas comme moi, dira-t-il; mes richesses me permettent cette folie. Pour toi, qui n'es pas riche, ce qu'il faut, c'est un habit modeste. Ne cherche pas à lutter avec moi. » Quand Eutrapèle voulait perdre quelqu'un, il lui donnait de superbes habits, de belles robes. « Mon homme, enivré, prendra des idées et des espérances nouvelles. Il dormira le matin, oubliera ses devoirs pour une fille, mangera l'argent des autres, et finira gladiateur ou charretier d'un marchand de légumes. »

Ne cherche jamais à pénétrer les secrets de ton ami; ne te laisse arracher ceux qu'il te confie ni dans la colère

ni dans le vin ; ne fais pas l'éloge de tes goûts aux dépens de ceux des autres, et ne tire pas tes vers de ta poche au moment où il veut chasser. Ainsi se brouillèrent jadis deux frères, Amphion et Zéthus, au point qu'il fallut qu'Amphion fît taire sa lyre, odieuse au triste Zéthus. Amphion céda aux goûts de son frère. Cède, comme lui, de bonne grâce, aux désirs d'un puissant ami. Toutes les fois qu'il se rendra aux champs avec ses chevaux, ses chiens et ses filets d'Étolie, pars gaîment, et laisse là ta sauvagerie de poëte pour te préparer, en chassant bien, à bien souper. Les Romains ont toujours regardé la chasse comme un noble et salutaire exercice, et c'est une bonne réputation à se donner, quand, avec une santé comme la tienne, on est en état de passer un chien en vitesse, un sanglier en vigueur. Personne, d'ailleurs, ne manie les armes avec plus de grâce que toi. Tu sais comme tout le Champ-de-Mars t'applaudit quand tu t'exerces. Enfin, dès ta première jeunesse, tu as vu de cruelles guerres quand tu as fait la campagne de Cantabrie sous le héros qui a repris nos drapeaux aux temples parthes, et dont les armes donnent à l'Italie tout ce qui lui manquait du monde. Ne te tiens donc pas à l'écart, ne te retranche pas derrière de mauvaises excuses. Ta prétention de tout faire par compas et par mesure ne t'empêche pas de te divertir parfois à la campagne de ton père, de diviser ses bateaux en deux escadres, de les faire monter par des esclaves, d'en commander une, et de représenter au naturel la bataille d'Actium. Ton frère est l'ennemi, ton

étang, l'Adriatique, et vous luttez jusqu'à ce que l'un ou l'autre obtienne la palme du triomphe. Et bien! que chacun te croie de l'indulgence pour ses goûts, chacun applaudira à tes jeux.

Autre avertissement, si tant est que tu aies besoin d'en recevoir. Prends garde à ce que tu dis des gens, et devant qui. Fuis les questionneurs : tout questionneur est bavard. Les oreilles sans cesse ouvertes ne retiennent pas ce qu'on y dépose, et un mot lâché ne revient plus.

Quand un respectable ami t'admet à passer son seuil de marbre, point de passion pour une femme de chambre ou pour un esclave à lui. Il croirait te rendre très heureux en te faisant le très petit cadeau de ce bel esclave, de cette chère fille, ou il en serait jaloux, et se brouillerait avec toi.

Regarde à deux et trois fois qui tu recommandes, de peur d'avoir bientôt à rougir des méfaits d'un autre. Nous nous trompons parfois, et nous présentons des gens qui ne le méritent point. Restons-en là, et ne défendons pas les fautes de ceux qui ont ainsi abusé de nous. Mais, en revanche, si la calomnie s'attaque à un homme à nous bien connu, ne souffrons pas qu'elle le morde; prêtons-lui tout l'appui qu'il a droit d'attendre. N'est-il pas clair que la dent qui le déchire nous en fera bientôt autant? Quand la maison de ton voisin brûle, il y va de ta chose, et le feu qu'on néglige prend des forces.

Le commerce des grands semble doux aux novices. Ceux qui le connaissent s'en défient. Ne t'endors pas

quand tu te trouves en pleine mer ; le vent peut changer tout à coup, et te rejeter en arrière.

Les gens tristes détestent la gaîté, et les gens gais la tristesse ; les turbulents, qu'on soit calme ; les tranquilles, qu'on soit leste et remuant ; et tu auras beau jurer qu'une nuit d'ivresse te fait mal, jamais homme fêtant du soir au matin le vin de Falerne ne te pardonnera de refuser les verres qu'il te présentera.

Chasse de ton front les nuages ; l'homme modeste passe pour sombre, et le taciturne pour méchant.

Fais ta lecture favorite, fais tes sujets d'entretien avec les sages, de l'art de passer doucement ta vie, de ne te laisser ni tourmenter par une cupidité toujours pauvre, ni agiter par l'inquiétude ou par de frivoles espérances. Cherche si la vertu est un don de la nature ou un fruit de l'éducation, comment se calment les soucis, comment on est bien avec soi-même, et ce qui donne le plus de calme à l'âme, de la considération, du gain, ou d'un sentier couvert et d'une existence ignorée.

Moi, quand je me refais sur les bords de la Digence, cette fraîche rivière de l'âpre hameau de Mandela, à quoi supposes-tu que je pense ? que crois-tu que je demande aux dieux ? De conserver ce que j'ai, et moins encore ; de vivre pour moi ce qui me reste de temps à vivre, si les dieux veulent bien qu'il m'en reste ; d'avoir en vivres et en livres ma provision de l'année, pour ne point dépendre à chaque instant d'une incertaine espérance. Je ne demande à Jupiter que ce qu'il peut donner et reprendre.

Qu'il m'accorde la vie, le nécessaire; l'égalité d'âme me regarde.

An de Rome 734.

XXVIIe ÉPITRE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 45 ans.

AU CHEVALIER SCÆVA,

Parent des Lollius.

Tu n'as besoin de personne pour te conduire; tu sais fort bien, Scæva, comme il faut vivre avec les grands. Ecoute, toutefois, quelques conseils d'un ami encore écolier. Il fait ici comme un aveugle qui voudrait montrer un chemin; mais tu trouveras peut-être dans ce qu'il te dira quelque chose à t'approprier.

Aimes-tu le repos et à dormir jusqu'à la première heure? la poussière, le bruit des roues, le cabaret, te déplaisent-ils? va à Férence. Les riches ne sont pas seuls heureux, et n'a pas mal vécu qui a vécu caché depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Mais veux tu servir les tiens, te procurer à toi même quelques douceurs? tu n'as rien, hante ceux qui ont. « Si Aristippe savait vivre de légumes, il ne voudrait pas voir les rois. » — « Si celui qui me reprend savait vivre avec les rois, il ne voudrait pas de légumes. » Lequel des deux, à ton sens, agit et parle

le mieux? Dis-le-moi, ou, comme le plus jeune, apprends de moi en quoi Aristipe avait raison. Il ripostait ainsi, dit-on, aux sarcasmes du Cynique : « Si je joue un rôle, c'est pour moi; toi, tu joues pour le public Si je me fais courtisan, un cheval me porte, un roi me nourrit; cela en vaut la peine, cela est grand. Toi, tu prétends n'avoir besoin de personne, et tu mendies de vils aliments; celui qui te les donne est plus que toi. » Toute mise, toute condition, toute fortune, convenait à Aristipe; il savait à la fois s'arranger du présent et tenter mieux, tandis que je serais bien étonné si l'homme qui endure tout sous deux lambeaux de drap savait mener un autre genre de vie. L'un se passera d'un manteau de pourpre, se présentera en tout lieu avec n'importe quel habit, et, magnifique ou simple, sera toujours convenable; l'autre fuira une tunique de Milet comme on fuit un chien ou un serpent. Il mourra de froid si tu ne lui rends son manteau. Rends-le-lui, laisse-lui sa sottise.

Gouverner, montrer des captifs au peuple, c'est toucher au ciel, c'est approcher du trône de Jupiter. Plaire aux princes n'est pas une tâche sans gloire. Tout le monde ne parvient pas à Corinthe. L'un est resté chez lui, de peur de ne pas arriver; l'autre arrive. Qui est le plus homme des deux? C'est là, n'est-il pas vrai, la question? Eh bien! le premier s'est épouvanté d'un fardeau trop lourd pour son corps et pour son courage; le second l'a soulevé et porté. Ou la vertu est un vain mot, ou le prix et la gloire sont dus à qui subit l'épreuve.

Ceux qui ne parlent point de leur pauvreté devant les riches en obtiennent plus que ceux qui demandent. Il y a ſoin de recevoir avec modestie à arracher par importunité. C'est la principale, la première chose à savoir. « J'ai une mère pauvre, point de dot pour ma sœur, un revenu précaire et que je ne puis réaliser. » Parler ainsi, c'est dire : « Donnez-moi du pain. » Un autre en vient chanter autant, et voilà mon pain coupé en deux. Si le corbeau savait se taire en mangeant, il aurait plus de vivres, beaucoup moins de jaloux et d'ennemis.

Il y a des gens qu'on ne peut mener ni à Brindes ni au délicieux Surrentum, sans qu'ils se plaignent des mauvais pas, de la rigueur du froid, de la pluie, ou déplorent leur malle forcée, leurs nippes volées, comme ces courtisanes qui pleurent, devant vous, tantôt une petite chienne, tantôt un collier. Que gagnent-ils à ces finesses connues? Que bientôt on ne croira plus de leur part ni à des pertes ni à des douleurs véritables. Trompé une fois, on ne se presse plus, dans les rues, de relever un gueux qui s'est cassé la jambe. Il a beau pleurer, jurer par Osiris : « Croyez-moi, je ne vous trompe point, je suis estropié; cruels, relevez-moi! — A d'autres; cherche ailleurs tes dupes », lui répondent durement les passants.

An de Rome 734.

IIIe ODE

Age d'Horace 45 ANS.

DU I[er] LIVRE.

AU VAISSEAU DE VIRGILE.

Virgile ne revint pas de ce voyage. Rencontré à Athènes et ramené en Italie par Auguste, il tomba malade à Mégare, se rembarqua, fut obligé de s'arrêter à Brindes, et y mourut.

Puisse Neptune enchaîner les autans!
Puisse pour toi ne souffler que Zéphyre,
Et les Gémeaux, ces astres éclatants,
Avec Vénus sur les flots te conduire,
Vaisseau sacré, dont le fragile bord
Au pays grec emporte ce que j'aime!
Conserve-moi la moitié de moi-même,
Comme un dépôt remets Virgile au port!
Un triple airain doublé d'un triple chêne,
De celui-là certe entourait le cœur,
Qui, le premier, confia sans frayeur
Au flot terrible une faible carène;
Que ne retint ni l'aquilon brutal
Luttant sur l'onde avec le vent d'Afrique,
Ni ce Notus dont, sur l'Adriatique,
Doux ou terrible, aucun vent n'est l'égal.

Pour l'arrêter, quelles plus tristes formes
La pâle mort pouvait-elle choisir,
Que d'affreux rocs, que des monstres énormes,
Qu'un vaste abîme ouvert pour l'engloutir?
Le Dieu prudent qui créa l'eau profonde
En vain par elle a divisé le monde,
Si, pour voler aux lieux qu'il nous défend,
Nous nous rions de la mer et du vent.
Plus le péril est grand, la route ardue,
Plus notre race avec fureur s'y rue!
Ainsi fut pris par le fils de Japhet
Le feu qu'au ciel Jupiter conservait.
Succès fatal! La fièvre meurtrière
Derrière lui s'abattit sur la terre,
Et d'Atropos, qui ménageait leur cours,
Le noir ciseau trancha plus tôt nos jours.
N'a-t-on pas vu Dédale dans le vide
Tenter un vol aux mortels refusé?
N'a-t-on pas vu sous les efforts d'Alcide
Le Styx sans force et l'enfer maîtrisé?
Rien aux mortels ne paraît téméraire,
C'est jusqu'au ciel que vont leurs attentats;
Et Jupiter avec eux ne peut pas
Un seul instant déposer son tonnerre.

An de Rome 734.

XXe ODE

DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 45 ANS.

A MÉCÈNE.

O mon cher chevalier romain,
Ni Falerne ni Mitylène,
N'ont pressé pour moi leur raisin ;
Mais je puis, avec du Calène,
T'offrir un petit vin sabin,
Qu'en amphore je mis moi-même,
Le jour où ce peuple qui t'aime
Au théâtre t'apercevant,
Fit renvoyer dans ses hommages
Par le Vatican aux rivages
Un si long applaudissement.

An de Rome 754. — Age d'Horace 45 ans.

Ire ODE

DU Ier LIVRE.

A MÉCÈNE.

Fils des rois, illustre Mécène,
O ma gloire ! ô mon cher soutien !
Il est des gens qui n'aiment rien
Autant que l'olympique arène.
Leur plaisir, c'est un char poudreux
Effleurant la borne fatale.
Une couronne triomphale
Sur leurs fronts, et les voilà dieux.
Courtisans d'un peuple mobile,
D'autres ont besoin de pouvoir.
Celui-ci chez lui voudrait voir
Tout le froment de la Sicile.
Celui-là, satisfait du fond]
Qu'avant lui possédait son père,
Pour tous les trésors de la terre
Ne passerait pas l'Hellespont.
Le marchand chérit son village
Tant qu'il voit, tout tremblant, l'orage
Contre lui soulever les flots ;
Puis, de vivre pauvre incapable,

Le repos qu'il vantait l'accable,
Et vite il refait ses vaisseaux.
J'en connais qui toute leur vie
Près d'un clair ruisseau, sous un pin,
A quelques vieux pots de bon vin
Tiendraient volontiers compagnie;
Beaucoup que charme le fracas
Des clairons, des camps, des combats,
Des combats ce fléau des mères!
Plus encor qui, des nuits entières,
A leur femme ne songeant plus,
Bravent le brouillard et le givre
Pour venger des filets rompus
Par un sanglier, ou pour suivre
Quelques daims que leurs chiens ont vus.
Moi, des doctes fronts c'est le lierre
Qui me charme : avec Apollon,
J'aime à suivre au fond du vallon
Gai satyre et nymphe légère.
Qu'Euterpe ajuste mes pipeaux,
Qu'à l'instar du luth de Lesbos
Polymnie accorde ma lyre,
Et digne rival, à tes yeux,
Des auteurs que la Grèce admire,
De mon front je frappe les cieux!

An de Rome 735.

XIXe ODE
DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 46 ANS.

A BACCHUS.

Le croirez-vous, Romains? au fond de bois déserts,
J'ai vu sur des rochers l'hamadryade agile,
Le faune au pied de bouc, à l'oreille mobile,
Et Bacchus leur chantant des vers.
Mon cœur en palpite encore
D'ivresse et d'effroi!
Dieu du thyrse, je t'adore,
Grâce, épargne-moi!
Je dirai le tronc des chênes
De miel toujours plein,
Tes abondantes fontaines
De lait ou de vin;
Je chanterai la bacchante,
Terrible en ses jeux;
Ta douce et fidèle amante,
Nouvel astre aux cieux;
Les murs du thébain Penthée
Sur lui s'écroulant;
Dans la Thrace épouvantée,
Lycurgue expirant.

Tu calmes l'Océan ; les fleuves t'obéissent.
A ton heureux aspect les serpents s'adoucissent :
Leur triple dard se cache ; et, sans danger, leurs nœud
De la vive Ménade enlacent les cheveux.
Sur des monts entassés, quand les fils de la Terre
Unissaient leurs efforts pour détrôner ton père,
C'est toi qui, sous les traits d'un lion furieux,
L'œil ardent, renversas Rhœtus du haut des cieux.
On te croyait formé pour danser et pour plaire ;
Tu devais, disaient-ils, mal supporter la guerre :
Tu sus les détromper ; et, chéri dans la paix,
Tu fis, dans les combats, redouter tes hauts faits.
Tes deux rayons dorés ont adouci Cerbère :
Il t'a laissé passer sans montrer de colère,
Et s'est à ton départ fait voir soumis et doux
En agitant sa queue et léchant tes genoux.

An de Rome 735. — Age d'Horace 46 ans.

IVe ODE
DU IIIe LIVRE.

A CALLIOPE.

Descends du haut des cieux, fille de Mnémosyne !
Prends ta flûte légère ; ou, si tu l'aimes mieux,
Du luth de Phébus même et de ta voix divine
Fais-nous goûter long-temps les sons harmonieux.

Est-ce une illusion? Écoutez! il me semble
Que j'entends des accords, que j'erre dans des bois
Où l'onde, les zéphyrs, le feuillage qui tremble,
Mêlent leur doux murmure à la plus douce voix.
Un jour, encore enfant, sorti de la chaumière
Où je reçus les soins d'une seconde mère,
Las des jeux de mon âge et de sommeil vaincu,
Sur le haut du Vultur je m'étais étendu.
Cythérée envoya ses colombes fidèles,
De feuillages légers je fus couvert par elles.
Pourtout se répandit ce prodige nouveau :
Pour me voir, de Férence on quitta le hameau;
Tous ceux qui d'Achéronte habitent la colline,
Ou les riants vallons de la forêt Bantine,
Accouraient en tumulte, et repaissaient leurs yeux
De ces lauriers sacrés, de ces fleurs de Cythère,
Protégeant contre l'ours et la noire vipère
Le courageux enfant déjà chéri des dieux.
Muses! je vous dois tout : avec vous je m'élance
Sur les monts des Sabins, dans les bois de Tibur;
A Préneste je vais respirer un air pur,
Ou rêver à Baïa près d'une mer immense.
J'ai bu de votre source, admiré vos concerts,
Et c'est en vain qu'un arbre a menacé ma tête,
Que les champs de Pharsale ont vu notre défaite,
Que Notus au retour a soulevé les mers :
Vous m'en avez sauvé. Soyez toujours mes guides.
Avec vous, voyageur et nautonier sans peur,

J'irai braver les flots du Bosphore en fureur ;
Dans leurs sables brûlants j'irai voir les Numides,
Les orgueilleux Bretons chez qui la cruauté
Souille jusqu'aux douceurs de l'hospitalité,
Le carquois du Gélon si terrible en sa fuite,
Et le sang des coursiers dans la coupe du Scythe.
Lorsque le grand César, fatigué de combats,
Au repos des cités rend ses vaillants soldats,
Vous charmez ses loisirs : et de votre influence
Vous vous applaudissez en voyant sa clémence.
On sait comment l'orgueil des énormes Titans
Tomba devant le dieu qui lance le tonnerre,
Qui sous les mêmes lois tient l'enfer et la terre,
Les mortels et les dieux, les flots et les autans.
Sur l'Olympe étonné, leur sacrilége audace
Avait du Pélion porté l'horrible masse.
Frappé de leur aspect, Jupiter, dans son cœur,
Lui-même avait senti se glisser la terreur.
Mais, malgré leurs cent bras et leurs rochers énormes,
Que pouvaient Encelade aux gigantesques formes,
Porphyrion, Typhée, et Rhœcus, et Mymas,
Contre le bouclier de la sage Pallas ?
Là, combattait Vulcain ; là, sa puissante mère,
Et cet aimable dieu qu'à Délos on révère,
Ce dieu des Lyciens qui ne marche jamais
Sans un carquois rempli d'inévitables traits,
Qui chérit Castalie, et, dans son onde pure,
Se plaît à dénouer sa blonde chevelure.

La force sans conseil par son poids se détruit :
La force instruite marche, et le succès la suit ;
Mais les dieux tôt ou tard font éclater l'orage
Sur celui qui fait d'elle un criminel usage.
Tel fut l'affreux Gyas ; tel ce hardi chasseur
Qui conçut pour Diane une coupable ardeur,
Et périt sous les traits de la chaste déesse.
Des maux de ses enfants sous son poids écrasés,
La Terre en vain gémit : dans ses flancs embrasés
Jamais ne s'éteindra la flamme vengeresse.
A sa triste victime attaché nuit et jour,
Le noir vautour déchire incessamment Titye ;
Et, sur les bords du Styx, Pirithoüs expie,
Par cent chaînes d'airain, son imprudent amour.

An de Rome	XVe ODE	Age d'Horace
735.	DU IIIe LIVRE.	46 ANS.

A CHLORIS,

Femme galante, mariée à un affranchi.

Ne peux-tu donc sur ton déclin,
Femme d'Ibycus, mettre enfin
Un terme à tes galanteries ?
Au milieu de vierges jolies,
Viendras-tu toujours à nos yeux,

Avec ton maussade visage,
Jeter comme un triste nuage
Parmi des astres radieux?
Ce que tu vois faire à ta fille,
Crois-moi, Chloris, ne te sied plus.
Que Pholoé, fraîche et gentille,
S'enflamme pour le beau Nothus;
Que, de la chèvre bondissante
Égalant la vivacité,
Pourtout elle coure en bacchante
Au devant de la volupté;
Mais toi! ce n'est pas à ton âge
Que vont les roses et le vin.
Plus de lyre, plus de festin :
Des fuseaux, voilà ton partage.

An de Rome 735.

XIIIe ODE

DU IVe LIVRE.

Age d'Horace 46 ANS.

A LYCÉ.

Lycé, femme mariée, sage en 719, quand Horace lui avait fait la cour, avait, comme tant d'autres, depuis lors jeté son bonnet par dessus les ponts.

Les dieux, les justes dieux exaucent ma prière,
Lycé! te voilà vieille, et tu veux toujours plaire!

Tu ris; ta voix cassée et pleine de Bacchus
Ose invoquer l'Amour, qui ne t'écoute plus!
C'est Pholoé qu'il aime : il fait parler sa lyre;
Dans ses brillants regards il a mis tous ses feux.
Mais toi, comment veux-tu que ton vieux front l'attire?
Il passe d'un vol dédaigneux
Près des fleurs qu'un jour a fanées :
Il fuit tes rides, tes années,
Et la neige de tes cheveux.
A force de rubis, de pourpre tyrienne,
Tu crois dissimuler le ravage des ans!
Tu t'abuses, Lycé : contre la faux du Temps
Il n'est point de rubis ni de pourpre qui tienne.
Où sont ces traits charmants, ce gracieux maintien,
Ce teint de rose? Hélas! qu'est-elle devenue,
Cette autre Lycé dont la vue
Entraînait tous les cœurs et m'avait pris le mien?
Quelle autre, après Cynare, avait mieux l'art de plaire?
Mais Cynare n'a fait que passer sur la terre,
Nos pleurs ont coulé sur sa mort :
Et les dieux te gardent le sort
De la corneille centenaire,
Afin que tes amants, de leurs maux consolés,
A leur tour puissent te les rendre,
Et jouir du plaisir de voir réduit en cendre
Le flambeau qui les a brûlés.

An de Rome 735.

XXe ODE

DU IIe LIVRE.

Age d'Horace 46 ans.

A MÉCÈNE.

Non, il ne mourra pas le fils de l'affranchi ;
Il ne descendra pas au ténébreux rivage,
Celui que tu veux bien appeler ton ami,
Mécène ! Au noble cygne empruntant son plumage,
Il quittera la terre, et ses vils envieux
Le verront s'élever et planer dans les cieux.
Déjà mon pied revêt une peau rude et noire ;
Sur mes doigts, sur mon sein, naît un duvet brillant ;
Et du manteau léger, qui sur mon dos s'étend,
L'éclatante blancheur ferait honte à l'ivoire.
Aussi prompt que Dédale et bientôt plus fameux,
Je verrai le Bosphore et ses flots orageux,
Les déserts lydiens, les champs hyperborées,
Et la riche Colchide, et ces froides contrées
Où le Dace farouche et les cruels Gélons
Cachent mal leur effroi devant nos légions.
Sur les rives du Rhône, aux bords de l'Ibérie,
On apprendra mes chants et leur douce harmonie.
Que l'instant de ma gloire, ami, ne soit donc pas
Celui des vains regrets, des larmes inutiles,

Des honneurs mensongers et des pompes stériles
Qui des mortels obscurs entourent le trépas !

An de Rome 736.

Ire ODE DU IIIe LIVRE.

Age d'Horace 47 ANS.

A LA JEUNESSE.

Je déteste et je fuis le vulgaire imbécile.
Vous, jeunes gens, prêtez une oreille docile
Aux conseils que pour vous les neuf Sœurs m'ont dictés.
Jamais semblables vers ne vous furent chantés.

Les rois font redouter leur pouvoir sur la terre ;
Ce pouvoir qu'ont les rois, Jupiter l'a sur eux,
Jupiter dont Gyas a senti le tonnerre,
Dont le sourcil froncé meut la terre et les cieux.

L'un peut plus largement planter ses héritages,
L'autre dans le Forum étaler plus d'images ;
Celui-ci pour ses mœurs est plus considéré,
Celui-là de clients marche plus entouré.

Mais, tristes ou contents, avec ou sans fortune,
De la fatalité la loi nous est commune ;
Et nos noms dans son urne agités à la fois,

Comme ils y sont entrés, en sont tirés sans choix.

Le favori qui voit un fer nu sur sa tête
N'a point de goût aux mets que la Sicile apprête;
Ni les accords du luth, ni le chant des oiseaux,
Du sommeil sur ses yeux n'attirent les pavots.

Le sommeil! c'est aux champs qu'est placé son empire.
C'est sur le villageois qu'il répand ses bienfaits.
Il aime les vallons que rafraîchit Zéphyre,
Les limpides ruisseaux, les ombrages épais.

Sur vos besoins réels réglez votre existence.
Vous ne serez émus, sûrs de l'indépendance,
Ni d'entendre les flots sous l'aquilon mugir
Quand le chevreau va naître ou le bouvier s'enfuir,

Ni de voir vos moissons, mentant à leur promesse,
D'un hiver destructeur accuser la rudesse,
L'été brûler vos fleurs, les eaux noyer vos grains,
Et la grêle couper sans pitié vos raisins.

Pour le riche Romain la terre est trop petite;
Il lui faut l'Océan. Le poisson prend la fuite:
Mille esclaves sont là, près du maître blasé;
Par leurs mains dans les flots le marbre est entassé.

Eh bien! avec son or, c'est en vain qu'il espère

Échapper à la peur, aux chagrins, à l'ennui :
Il galope, et la peur monte en croupe avec lui ;
Il s'embarque, et l'ennui le suit sur sa galère.

Que si les vins exquis, les parfums indiens,
Les marbres à grands frais tirés des champs troyens,
La pourpre de Sidon, comme un astre brillante,
Ne rendent pas le calme à cette âme souffrante,

Qui pourrait m'inspirer le stupide désir
D'être envié de tous sous un beau péristyle,
Et de quitter mon champ, où je vis si tranquille,
Pour l'ennui d'être riche ou de le devenir!

An de Rome 736. — Age d'Horace 47 ans.

XXXe ODE

DU IIIe LIVRE.

A SA MUSE.

Enfin j'ai su construire un monument solide
Qui surpasse en hauteur l'antique pyramide ;
Qui, plus dur que l'airain, plus fort que les autans,
Bravera l'eau du ciel et la course des ans.
Je ne descendrai pas tout entier dans la tombe :
Au naufrage infaillible où tout mortel succombe,
Il survivra de moi quelque chose, et mon nom

Grandira d'âge en âge, en dépit de Pluton,
Tant que le Capitole en sa divine enceinte
Près du pontife altier verra la vierge sainte.
Muse! réjouis-toi, partage mes transports,
Et du laurier sacré couronne mes efforts.
On dira sur la rive où l'Aufide bouillonne,
Comme aux lieux où Daunus a porté la couronne,
Qu'Horace le premier, sorti d'obscurs parents,
Dans Rome, de Lesbos a transporté les chants.

An de Rome 736. — Age d'Horace 47 ans.

XIIIe ÉPITRE

DU Ier LIVRE.

A VINNIUS ASELLA.

On ne sait pas ce que c'était que Vinnius. Pyrrhia est un des personnages d'une comédie de Titinius, auteur dont les œuvres se sont perdues.

Ce que je t'ai expliqué longuement et à plusieurs reprises à ton départ, je te le répète, Vinnius : tu ne remettras mes volumes cachetés à Auguste que s'il est en bonne santé, de bonne humeur, et surtout s'il te les demande. Ne vas pas pécher par excès de zèle, et, mandataire trop chaleureux, faire prendre mes livres en haine. Si ce lourd fardeau te brûle les mains, jette-le plutôt en route que d'aller, heurtant de ton bât celui à qui je t'en-

voie, devenir la fable de Rome, et faire un sujet de rire du nom paternel d'Asina. Brave collines, torrents et fondrières. Vainqueur et arrivé, tu mettras ton fardeau dans un coin. Ne porte pas sous ton bras mon paquet de livres comme un paysan porte un agneau, Pyrrhia la buveuse un peloton de laine volé, ou le voisin qui vient dîner, son bonnet et ses pantoufles. Garde-toi de dire partout que tu as apporté des vers dignes de fixer les yeux et l'oreille de César; mais, prié de les lui remettre, fais vite.

Adieu, porte-toi bien; prends garde de tomber, et n'oublie pas mes recommandations.

An de Rome 737. — Age d'Horace 48 ans.

CHANT SÉCULAIRE

LE PONTIFE.

O Phébus! ô Diane! honneur brillant des cieux,
Vénérables objets de nos constants hommages,
Nos garçons les plus beaux, nos vierges les plus sages,
Du peuple des Sept-Monts vous présentent les vœux.
Daignez les accueillir : c'est une des journées
Dans les vers sibyllins dès long-temps désignées,
Pour que de jeunes voix, par des concerts pieux,
Fassent tomber sur nous les bontés de nos dieux.

LES GARÇONS.

Toi dont le char amène et reprend la lumière,
Qui, le même toujours, sembles toujours nouveau,
Soleil! protége Rome; et puisse ton flambeau
N'éclairer jamais rien de plus grand sur la terre!

LES FILLES.

Toi, des enfantements écarte la douleur,
Étends le nom romain et protége les mères,
Ilithye! aux époux donne des jours prospères,
Et des lois de l'hymen fais des lois de bonheur.

LES DEUX CHOEURS.

Pour que dans cent dix ans ce glorieux empire,
Comme aujourd'hui plongé dans un joyeux délire,
Fasse des mêmes jeux et des mêmes concerts
Et trois jours et trois nuits retentir l'univers.
Et vous, des lois du sort instruments trop fidèles,
Oracles que le temps ne démentit jamais,
Aux jours qui ne sont plus, ô Parques immortelles!
D'un heureux avenir ajoutez les bienfaits.
Que des troupeaux nombreux bondissent dans nos plaines,
Que de salubres eaux, que de tièdes haleines

Fertilisent la terre, et chargent nos guérets
De couronnes d'épis pour le front de Cérès !

LES GARÇONS.

Dépose ton carquois; daigne avec indulgence
Écouter, ô Phébus! les enfants des Romains.

LES FILLES.

Les vierges, ô Diane! implorent ta puissance;
Regarde avec bonté leurs suppliantes mains.

LES DEUX CHOEURS.

Si Rome est votre ouvrage, et si dans l'Étrurie
Les Troyens ont, par vous, retrouvé leur patrie;
Si c'est par vous qu'Énée, à travers mille feux,
Vers des climats nouveaux a su porter ses dieux,
Et rendre plus de biens à son heureuse suite
Qu'elle n'en délaissait dans Pergame détruite,
A la jeunesse, ô dieux! donnez de bonnes mœurs;
Donnez, dieux bienfaisants! le calme à la vieillesse;
Aux fils de Romulus accordez la richesse,
Une race nombreuse et d'éternels honneurs.
D'Anchise et de Vénus que cette illustre race,
Par qui sur vos autels tant de sang est versé,

Terrasse sans efforts l'ennemi qui menace,
Relève avec douceur l'ennemi terrassé.

LE PONTIFE.

Nos soldats sont vainqueurs sur l'onde et sur la terre;
Le Mède intimidé redoute nos préteurs ;
Le Scythe, l'Indien, si superbes naguère,
Députent vers nos murs d'humbles ambassadeurs;
La bonne foi, l'honneur et l'antique décence
Enfin d'un long exil ont osé revenir ;
Et, sa corne à la main, la riante Abondance
Sur les pas de la Paix ramène le plaisir.

LES GARÇONS.

Dieu, qui de l'avenir pénètres le mystère,
Qui charmes les neuf Sœurs par tes savants accords,
Dont le carquois est d'or, et dont l'art salutaire
Rend le calme à l'esprit comme la force au corps:
Si tu vois de bon œil ce peuple qui t'implore,
Que par toi chaque jour il soit plus grand encore.

LES FILLES.

Ne sois pas moins propice à l'Empire Latin,
Phébé, toi qui chéris l'Algide et l'Aventin;

A tes quindécemvirs, comme à notre jeunesse,
Prête une oreille amie, ô puissante déesse!

LE PONTIFE.

Vous avez dignement, enfants, chanté Phébus
Et sa sœur qui des nuits éclaire le silence.
Allons! dans nos foyers emportons l'espérance
Que les dieux immortels nous ont tous entendus.

An de Rome 737.

VIe ODE

DU IVe LIVRE.

Age d'Horace 48 ANS.

FÊTE D'APOLLON.

Dieu dont l'arc a percé Titye
Et puni le délire impie
De la féconde Niobé;
Par qui, du sein de la victoire,
Achille rayonnant de gloire
Au séjour des morts est tombé!

Sa lance ébranlait les murailles;
Son aspect gagnait les batailles;
Et quand tu l'as voulu frapper,
Ce vaillant fils d'une déesse

N'a fait voir que de la faiblesse,
N'a paru que pour succomber.

Tel qu'un pin que Nautus arrache,
Qu'un cyprès chenu dont la hache
A sapé le tronc vigoureux;
Tel, sous la flèche meurtrière,
Ce colosse a couvert la terre
De ses débris majestueux.

Il n'eût point caché sa vaillance
Dans les flancs d'un cheval immense,
Offrande trompeuse à Pallas,
Ni séduit le peuple de Troie,
Pour le surprendre dans sa joie
Et le massacrer sans combats.

Mais, hélas! son bras dans les flammes
En plein jour eût jeté les femmes
Et jusqu'aux enfants au berceau,
Si Vénus et toi, pour Énée,
N'aviez su de la Destinée
Obtenir un pays nouveau.

Dieu charmant qui formas Thalie,
Qui dans les eaux de Castalie
Baigne tes cheveux ondoyants,
Jette un regard sur l'Ausonie,

Phébus ! prête-moi ton génie
Et tes mélodieux accents.

Venez, noble et brillant cortége,
Jeunesse aimable que protége
La chasseresse de Délos !
Venez : je le sens, il m'inspire ;
Suivez les accords de la lyre
Qui jadis a charmé Lesbos.

Chantez le dieu qui nous éclaire ;
Chantez Phébé dont la lumière
Mûrit les fruits, règle les mois ;
Vous direz, quand vous serez mères :
« Je chantais aux jeux séculaires,
» Horace accompagnait ma voix. »

An de Rome 737.

Xe ÉPITRE
DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 48 ANS.

A FUSCUS ARISTIUS.

Ce fut après les jeux séculaires qu'Auguste voulut faire entrer Horace dans sa maison. Plusieurs des amis d'Horace, entre autres Fuscus, lui conseillèrent alors de revenir à Rome et de céder. Cette épître fut faite à ce sujet. C'est sa maison de campagne qu'Horace appelle temple de Vacune. Vacune était la déesse du loisir.

A Fuscus, ami des villes, nous, ami des champs, salut! Presque jumeaux en tout, aimant et détestant chacun ce que l'autre aime et déteste, nous différons en ceci seulement, comme les deux pigeons de la fable : toi, tu gardes le nid; moi, j'aime la campagne, les ruisseaux, les bois, les rochers moussus. Que veux-tu, je vis, je suis roi, dès que j'ai quitté ces faux biens que vous autres portez aux nues. Comme un échappé de chez un prêtre, je hais le gâteau, j'ai faim de pain : point de pâte emmiellée à laquelle je ne le préfère.

S'il faut vivre suivant la nature, si dans une maison la première chose est sa place, connais-tu rien de mieux qu'une riche campagne ? est-il un lieu où l'hiver soit plus doux, où une brise plus agréable tempère la rage du Chien et la fureur que montre le Lion quand il a reçu le

soleil? En est-il où les jalouses inquiétudes troublent moins notre repos? Les marbres de la Lybie ont-ils le parfum, l'éclat vivant de l'herbe? Et l'eau qui sous nos rues tend à rompre sa prison de plomb a-t-elle la pureté de celle qui court en murmurant dans un ruisseau?

On plante des arbres au milieu de colonnes de toutes couleurs. On vante la maison d'où la vue s'étend le plus loin dans la campagne. C'est qu'on a beau chasser la nature avec une fourche, elle reviendra toujours; toujours elle percera, victorieuse d'un injuste dédain. Celui qui ne voit pas la différence de la pourpre de Sidon à une laine teinte dans Aquinas ne se fait pas un tort plus réel et plus profond que celui qui ne distingue pas le faux du vrai. L'homme que le bonheur enivre se laissera ébranler par les revers; et si tu te montes trop la tête pour quoi que ce soit, tu ne pourras plus t'en séparer. Fuis donc les grandeurs; on peut surpasser en bonheur, sous un toit pauvre, les rois et les favoris des rois.

Un cerf se battait mieux qu'un cheval et le chassait toujours de leurs communs pâturages. Après une longue lutte, le vaincu implora le secours de l'homme, et reçut un mors. Il vainquit son ennemi. Mais, au retour, il ne put dégager sa bouche du mors, ni son dos du cavalier. De même quiconque, pour chasser l'indigence, se prive d'une liberté préférable à tout l'or du monde, porte et portera toujours un maître. Il sera toujours esclave, faute de savoir se contenter de peu. Il en est d'une fortune dont son possesseur ne s'arrange point comme d'un

soulier qui fait tomber s'il est trop large, et souffrir s'il est trop étroit.

Tu feras sagement, Aristus, de t'accommoder de ton sort. Gronde-moi, si jamais tu me vois me tourmenter pour amasser plus que le nécessaire. Richesse sert ou commande; il faut la mener, non la suivre.

Je t'écris du vieux temple de Vacune. Tout aise, il ne m'y manque que toi.

An de Rome 738. — Age d'Horace 49 ans.

VII[e] ODE

DU IV[e] LIVRE.

A TORQUATUS.

Plus de neige : les champs sont verts
Et les feuilles sont revenues;
Les ondes qu'enflaient les hivers
Dans leur lit sont redescendues;
Tout change, tout se reproduit;
Nymphes et Grâces demi-nues
Dans les bois vont danser la nuit.
Ces saisons, ces jours qui s'entraînent,
Ami Torquatus! ils t'apprennent
Que tout ici-bas doit finir.
Le printemps chasse la froidure;
L'été dévore la verdure

Qu'a fait éclore le zéphyr ;
Puis l'automne le met en fuite,
Puis le sombre l'hiver reparaît.
Du moins, si ces mois meurent vite,
Vite aussi chacun d'eux renaît.
Mais nous, dans le sein de la terre,
A peine à côté de Tullus,
Du pieux Énée et d'Ancus,
Nous ne sommes qu'ombre et poussière.
Qui de nous est sûr de demain?
Crois-moi : ne prive point ta vie,
Pour qu'un héritier, à la fin,
Trouve l'or qui l'eût embellie.
Dès que Minos, au noir séjour,
Aura prononcé ta sentence,
Ni vertu, ni bien, ni naissance,
Ne te ramèneront au jour.
Thésée, aux rives du Cocyte,
En vain chercha Pirithoüs ;
Et la chaste sœur de Phébus
N'a pu réveiller Hippolyte.

An de Rome 738.

XVIe ÉPITRE

Age d'Horace 49 ANS.

DU Ier LIVRE.

A QUINCTIUS HIRPINUS.

Pour que tu ne me demandes pas, bon Quinctius, si ma terre nourrit de blé son maître, ou si sa richesse est en olives, en prés, en fruits, en ormeaux entourés de vignes, je vais te décrire en détail le site et la figure de mon domaine. Ce sont deux chaînes de coteaux qu'une vallée ombreuse sépare. Le soleil voit en se levant son côté droit, et couvre de vapeurs le gauche au moment qu'il se retire; tu en aimerais la température. Et si tu voyais ses haies de prunes et de rouges cornouilles, ses yeuses et ses chênes prodiguant leurs fruits aux troupeaux, leur ombre au maître, tu dirais de la verte Tarente, venue là tout exprès pour moi. Ajoute une source digne de donner un nom à une rivière, telle que la Thrace n'en a pas dans l'Hèbre de plus fraîche et de plus limpide, et dont l'eau est, d'ailleurs, aussi bonne pour le ventre que pour la tête. Telle est la retraite tranquille, délicieuse même, qui te garde un ami au mois de septembre.

Toi, tu dois vivre admirablement, si tu as soin d'être ce qu'on dit que tu es. Il y a déjà long-temps que Rome

entière vante ta sagesse; mais ne t'en rapportes-tu pas là-dessus un peu plus aux autres qu'à toi-même? Ne te figures-tu pas qu'on peut être heureux sans être ni bon ni sage? N'es-tu pas de ces malades qui, parce qu'on dit d'eux qu'ils vont bien, dissimulent leur fièvre, et mangent jusqu'à ce que le frisson gagne leurs mains? En les cachant par mauvaise honte, les sots rendent leurs blessures incurables.

Si l'on venait te raconter tes exploits par mer et par terre, te chatouiller les oreilles de ces paroles : « Puisse Jupiter, qui veille sur toi et sur Rome, ne pas distinguer qui l'emporte, de l'amour du peuple pour toi, ou de ton amour pour le peuple! » tu reconnaîtrais là un éloge destiné à Auguste. Eh bien! de bonne foi, t'appartiennent-ils les noms de sage, d'homme accompli, que tu souffres, auxquels tu réponds? Je les aimerais tout comme toi, ces noms d'homme prudent et sage; mais celui qui me les donnerait aujourd'hui me les ôterait demain, s'il lui en prenait fantaisie, comme le peuple ôte les faisceaux à qui ne lui en paraît plus digne. « Rends cela, dit-il, c'est à moi. » Il faut rendre et se retirer tristement. Què si, au contraire, le même individu m'appelle fripon, me refuse toute morale, soutient que j'ai étranglé mon père, serai-je touché de ces calomnies? en changerai-je de couleur? La louange non méritée ne fait plaisir qu'au fourbe; l'infamie ne fait peur qu'à celui qui n'est pas net.

Quel est aujourd'hui l'homme de bien? Celui qui se

conforme aux lois, aux sénatus-consultes, aux arrêts, qui est pris pour arbitre dans beaucoup et de graves différends. Sa garantie, son témoignage, suffisent pour faire gagner les causes; mais toute sa maison, tout son voisinage, savent quel ignoble fond est caché sous ces beaux dehors.

A un esclave qui me dirait : « Je n'ai ni volé ni pris la fuite, — C'est bien, répondrais-je, tu ne seras pas fustigé. — Je n'ai tué personne. — Tu ne serviras pas, en croix, de pâture aux corbeaux. — Je suis vertueux et bon. — Halte là! Horace le nie; car le loup prudent craint la fosse; l'épervier se défie des lacets; le brochet, du hameçon enveloppé. Les bons haïssent le crime par amour pour la vertu; mais toi, si tu n'en commets pas, c'est par crainte du châtiment. Pour peu que tu espérasses tromper, le mal et le bien seraient même chose à tes yeux. C'est ainsi que tu me voles un boisseau de fèves sur mille; tu crois, sur ce pied, le crime moindre. Il n'y a que le dommage qui le soit. »

L'homme de bien que je disais tout à l'heure, l'homme vertueux du Forum et des tribunaux, sacrifie de temps en temps aux dieux ou un bœuf ou un pourceau. « Janus, Apollon, je vous implore », s'écrie-t-il à haute voix. Puis, remuant tout bas les lèvres, de peur d'être entendu : « Belle Laverne, fais-moi la grâce de bien tromper, de passer pour un juste, pour un saint; couvre de la nuit mes crimes, d'un nuage mes friponneries. »

Je ne vois pas en quoi est meilleur, en quoi est plus libre qu'un esclave, l'avare qui se baisse pour ramasser un as dans la boue d'un carrefour. Quiconque désire craint aussi, et quiconque vit en crainte ne sera jamais pour moi un homme libre. Il a jeté ses armes, il a quitté le poste de la vertu, celui qu'absorbe sans relâche le soin d'augmenter sa fortune. Ne le tue pas, tu peux le vendre, et, en attendant, t'en servir. Il est dur à la peine ; qu'il paisse les troupeaux, qu'il laboure, qu'il traverse l'Océan l'hiver. Marchand, voiturier, pourvoyeur, qu'il porte les grains et les vivres.

Le véritable homme de bien, c'est celui qui ose dire à Penthée : « Roi de Thèbes, je suis innocent ; que vas-tu me faire souffrir ? — Je t'ôterai tes biens. — Mes troupeaux, mes terres, mes meubles, mon argent ? prends tout. — Je te tiendrai dans les chaînes sous la garde d'un inflexible geôlier. — Dès que je le voudrai, un Dieu m'en délivrera. — Quel Dieu ? — La mort, apparemment ! » Tout finit ici bas par elle.

An de Rome 738.

XIe ODE

DU IVe LIVRE.

Age d'Horace 49 ANS.

A PHYL'S.

Nous avons déjà vu Phylis, alors qu'elle était, en 729, esclave du Phocéen Xanthias.

O Phylis, j'ai pour toi du vin
Qui compte déjà neuf automnes.
J'ai de l'ache dans mon jardin ;
J'ai du lierre : sous mes couronnes
Ton petit front sera divin.
Mon autel, après sa victime,
De verveine entouré, languit ;
L'argent étalé brille et rit ;
Chaque esclave va, vient, s'anime,
Et de ma joyeuse maison
Comme d'une forge enflammée,
Une impétueuse fumée
Dans les airs monte en tourbillon.
C'est pour les Ides, ô ma reine,
Qu'ainsi je ne ménage rien :
C'est le jour natal de Mécène,
Je le fête plus que le mien.

Quand tu t'occuperas sans cesse
De Télèphe!... Ne vois-tu pas
Qu'une vive et riche maîtresse
Le retient déjà dans ses bras?
Le fier vainqueur de la Chimère
Par Pégase fut renversé;
Phaéton mourut embrasé
Sur le char brillant de son père.
Apprends d'eux à ne te livrer
Aux promesses de l'Espérance
Que pour les biens où ta naissance,
Philis! te permet d'aspirer.
Viens donc, ô ma dernière amie!
(Car je n'aimerai plus que toi,)
Redis quelques chansons pour moi;
Que je sente ta voix chérie
Sur un luth répéter mes vers,
Et tes doux accords dans les airs
Emporter ma mélancolie.

An de Rome 738.

IXe ODE

DU IVe LIVRE.

Age d'Horace 49 ANS.

A LOLLIUS.

Hélas! cet homme jusque alors si intègre céda aussi, 14 ans après cette ode, à la corruption générale. Donné pour mentor par Auguste à Caïus, son petit-fils, dans une campagne contre les Parthes, il se laissa corrompre par eux. Son crime fut découvert, et il s'empoisonna. Sa fille, Lollia Paulina, fut un moment la femme de Caligula, puis se fit assassiner par Agrippine, en lui disputant le cœur de Claude.

Né sur les bords où l'Aufide a son cours,
Moi seul, dans Rome, ai su jusqu'à nos jours
Régler des vers sur les sons d'une lyre,
Et de la Parque ils subiraient l'empire!
Non, Lollius! Homère est le premier
Des demi-dieux dont le Pinde s'honore.
Mais huit cents ans n'ont pas fait oublier
Le luth de Cos, la voix de Stésichore.
On sait Pindare, Alcée, Anacréon;
Et dans les vers où se peignit son âme
Respire et brûle encor toute la flamme
Qui consuma l'amante de Phaon.
Plus d'une épouse, avant la grecque Hélène,

De ses devoirs avait brisé la chaîne,
Pour se donner aux superbes habits,
Aux longs cheveux, au grand train d'un Pâris.
Avant les Grecs on avait pris Pergame;
D'autres Hectors, pour leur fils et leur femme,
Avaient péri; le fils de Télamon
N'avait pas seul tendu l'arc de Cydon.
Avant Sténele, Idoménée, Atride,
On avait vu plus d'un chef intrépide.
Un écrivain leur manque, et ces héros
Ont disparu dans la nuit des tombeaux.
Vertu cachée et vice qu'on ignore
Diffèrent peu. Mais toi, cher Lollius!
J'empêcherai que l'oubli ne dévore
Tes longs travaux, tes nombreuses vertus.
On connaîtra cette âme peu commune
Qui, devinant, dirigeant la fortune,
Dans le bonheur et dans l'adversité
Garde son calme et son égalité.
On te verra détestant l'avarice,
Contre le dol protégeant la justice,
Foulant aux pieds avec un froid mépris
L'or, ce métal à qui tout est soumis;
Consul enfin, non seulement l'année
Où des faisceaux la force t'est donnée,
Mais chaque fois qu'un présent corrupteur,
Des lois en toi veut gagner l'interprète,
Qu'avant l'utile il faut mettre l'honnête

Et faire au vice éprouver ta vigueur.
Tu ne crois pas, comme le croit la foule,
Que l'homme heureux soit le riche impudent;
Mais l'homme fort, qui jouit sagement
Des dons du ciel et d'un temps qui s'écoule,
Qui noblement souffre la pauvreté,
Qui craint la mort moins qu'une indignité,
Prêt à servir ses amis, sa patrie,
De tout son bien, s'il le faut, de sa vie.

An de Rome 739. — Age d'Horace 50 ans.

Ire ODE

DU IVe LIVRE.

A VÉNUS.

Paulus Quintus Fabius Maximus, fils et oncle de consuls, descendant du fameux dictateur qui vainquit Annibal, fut l'orgueil du barreau dès sa première jeunesse. Horace, quoique bien plus âgé que lui, puisqu'il n'avait que 30 ans, lui portait, ainsi qu'Auguste et Ovide, une tendre amitié, et dans quelques manuscrits, c'est à lui, non à Vénus, que cette ode est dédiée.

J'étais en paix, implacable Vénus!
Et tu reviens me déclarer la guerre.
Grâce, ô déesse! Hélas! je ne suis plus
Celui qu'aimaient et Cynare et Glycère.
Cinquante hivers ont refroidi mon cœur;

Ton joug charmant le trouverait rebelle.
De tous ses vœux la jeunesse t'appelle,
Écoute-la, laisse un vieux serviteur.
Un cœur de feu, digne qu'amour l'anime,
Digne de toi, c'est celui de Maxime.
Descends chez lui sur ton char empourpré.
A ses regards le malheur est sacré ;
Il lui dévoue une noble éloquence.
Il réunit la grâce à la décence.
Poli, puissant, cher au dieu des beaux-arts,
Il portera bien loin tes étendards ;
Et s'il obtient, grâce à toi, l'avantage
Sur les trésors d'un rival opulent,
Un marbre pur, sous un dôme brillant,
Près du lac d'Albe offrira ton image.
Pour toi l'encens parfumera les airs ;
Les voix, la lyre, uniront leurs concerts,
Et chaque jour, devant ton sanctuaire,
Des chœurs joyeux de vierges et d'enfants
Viendront deux fois, au son des instruments,
D'un pied candide en rond fouler la terre.
Moi, je n'ai plus cette heureuse chaleur
Qui fait qu'on aime et qu'on est sûr de plaire ;
Je n'ose plus, le front paré de lierre,
La coupe en main, défier un buveur....
Mais si l'amour pour moi n'a plus de charmes,
D'où vient mes yeux s'emplissent-ils de larmes?
D'où vient resté-je interdit et sans voix,

Ligurinus! sitôt que je te vois?
D'où vient, la nuit, te vois-je encor en songe?
Tantôt mes bras te pressent sur mon sein,
Tantôt dans l'air je te poursuis en vain,
Tantôt dans l'onde après toi je me plonge.

An de Rome 739.

Xe ODE

Age d'Horace 50 ans.

DU IVe LIVRE.

A LIGURINUS,

Jeune affranchi.

Insensible Ligurinus!
Les présents que t'a faits Vénus
T'inspirent un orgueil sauvage.
Mais attends, tout change avec l'âge:
Tu perdras ces cheveux épais
Qui flottent sur ton cou d'ivoire;
Au lieu d'un menton rose et frais,
Tu n'auras qu'une barbe noire,
Et tu diras, tout attristé,
En voyant ton nouveau visage:
« Que n'étais-je autrefois plus sage,
» Ou que n'ai-je encor ma beauté!... »

An de Rome 739.

Ire EPITRE DU Ier LIVRE.

Age d'Horace 50 ANS.

Véjanius était un fameux gladiateur retiré ; Glicon, un célèbre lutteur ; Puppius, un mauvais auteur tragique.

Toi qu'ont chanté mes premiers vers, et que chanteront mes derniers, tu veux donc me faire rentrer dans la lice, moi qui ai mon congé, et que l'on a vu si long-temps! Les goûts changent, Mécène, avec l'âge. Véjanius a suspendu ses armes à la porte du temple d'Hercule. Il vit caché à la campagne, de peur d'avoir à implorer le peuple à la fin de chaque combat; et moi, une voix me dit sans cesse à l'oreille : « Sois sage, détèle de bonne heure le cheval qui vieillit, si tu ne veux pas qu'il finisse par être poussif, et par faire rire en tombant. » Aussi, c'en est fait : j'ai dit adieu aux vers et aux futilités. Le vrai, l'honnête, voilà ce que je cherche et ce qui m'occupe tout entier. Je rassemble, je mets en ordre des matériaux que je puisse trouver au besoin ; et, pour que tu ne me demandes pas sous quel drapeau, sous quel général je marche, je ne jure par le nom d'aucun maître ; j'aborde où le vent me pousse : tantôt actif nageur au milieu des vagues civiles, garde et satellite rigide de la véritable vertu ; tantôt revenant, sans rien dire, à la douce

morale d'Aristippe, et tâchant de maîtriser les choses au lieu d'être maîtrisé par elles.

De même que paraissent sans fin, la nuit à qui attend vainement une amie, la journée à qui est obligé de travailler, l'année au pupille que sa mère tient sous de sévères lois : de même me tarde et me pèse tout le temps où je ne m'applique pas comme je le voudrais et l'espère à des choses que le riche comme le pauvre doit apprendre pour être heureux, que ne peuvent, sans se faire tort, ignorer ni les jeunes gens ni les vieillards Reste à me conduire, à me consoler, par ces règles que je prêche aux autres. Mais parce qu'on n'y verra pas comme Lyncée, est-ce une raison, quand on a mal aux yeux, pour ne se les point bassiner ? Parce qu'on ne peut espérer la force invincible de Glicon, en est-ce une pour s'abandonner à la goutte ? Si nous ne pouvons passer une limite, allons du moins jusque là.

Te sens-tu en proie à l'avarice, à une misérable cupidité ? il est des paroles, des maximes, qui calment cette frénésie, qui enlèvent une partie du mal. Est-tu bouffi d'ambition ? certains livres t'offrent des topiques sûrs ; tu les y trouveras en les lisant trois fois avec une attention soutenue. Est-tu curieux, colère, paresseux, ivrogne, libertin ? il n'est point de naturel si sauvage qu'il ne puisse être adouci par la culture ; il faut seulement qu'il s'y prête avec docilité. La vertu, c'est fuir le vice ; et c'est commencer d'être sage que de se défendre d'être fou.

Pour éviter ce que tu regardes comme les plus grands des maux, une fortune bornée et l'exclusion des emplois, quelles peines d'esprit et de corps ne te donnes-tu pas! Marchand infatigable, tu cours au bout des Indes. Les mers, les rochers, le feu, tu braves tout pour échapper à la pauvreté. Ne vaudrait-il pas mieux écouter la voix de la sagesse, apprendre à ne plus t'inquiéter de ces biens que tu admires et souhaites follement? Quel lutteur de villages et de carrefour dédaignerait les palmes d'Olympie, s'il pouvait espérer de les remporter sans effort? L'argent ne vaut pas l'or, l'or ne vaut pas la vertu.

« Citoyens, crie Janus tout entier (et jeunes et vieux le répètent, tablettes et bourses au bras gauche), citoyens, l'argent d'abord, la vertu après les écus. Toi, tu as du courage, des mœurs, de l'éloquence, de l'honneur; mais il te manque six ou sept mille sesterces, pour faire quatre cent mille, tu seras peuple. »

« Conduis-toi bien, et tu seras roi », disent dans leurs jeux les enfants. Une conscience pure, un front qui n'ait point à rougir, voilà une forteresse, voilà des remparts d'airain. Et qui vaut le mieux, dis-moi, de la loi Roscia, ou de ce refrain de nos enfants, des Curius et des Camille : « Conduis-toi bien, tu seras roi »? Quel est le meilleur conseiller, de celui qui te dit de faire fortune, honnêtement si tu peux, sinon n'importe comment, afin d'assister de plus près aux poëmes larmoyants de Puppius, ou de celui qui te dit, qui te met en état de te présenter libre et droit aux assauts de l'insolente fortune?

Que si le peuple romain me demandait pourquoi je ne partage pas ses opinions comme ses portiques, pourquoi je ne cherche ou ne fuis pas ce qu'il aime ou ce qu'il déteste, je lui répondrais comme fit un jour le rusé renard au lion malade : « C'est que je suis effrayé de voir ici tant de pas tournés vers ton antre, et pas un dans le sens contraire. » Bête à mille têtes, laquelle suivre, à qui obéir? Les uns brûlent de manier la fortune publique; d'autres, avec des fruits et des gâteaux, chassent aux veuves avides, ou prennent au filet les vieillards pour les mettre dans leurs viviers; beaucoup grossissent leur fortune par de secrètes usures. Encore, si chacun gardait ses occupations et ses goûts! Mais la même chose plaît-elle deux heures de suite au même homme? « Il n'est point, dit un riche, de lieu au monde aussi agréable que Baïes. » Aussitôt lac et mer se ressentent de son caprice. Qu'il en change demain; demain, ouvriers, vous porterez vos outils à Théano. A-t-il dans son lit une agréable épouse, rien ne vaut la vie de garçon. N'en a-t-il point, il n'y a d'heureux que les maris. Comment enchaîner ce Protée qui change de forme à toute minute? — Mais le pauvre? — Tu vas rire. Il change de pension, de lit, de bains, de barbier; il s'ennuie autant à sa place dans un bateau public que le riche dans sa trirème.

Tu ris quand mon barbier m'a coupé inégalement les cheveux : tu ris quand tu me vois un dessous usé sous une tunique neuve; tu ris quand ma toge est de travers;

et si mes idées se contredisent, si je méprise ce que j'ai désiré, si je reviens à ce que j'ai quitté, si ma vie est un tourbillon, un désordre continuel, si je détruis, bâtis, change les carrés en ronds, tu ne ris pas, tu penses que ma folie est un mal général, et tu ne crois nécessaire ni un médecin ni un tuteur nommé par le préteur, toi, mon appui, qui me grondes pour un ongle mal coupé, de qui je dépens, qui es tout pour moi !

En somme, Jupiter seul est au dessus du sage. Le sage est riche, il est libre, il est respecté, il est beau. C'est le roi des rois. Il est surtout très sain .... quand la pituite ne l'étouffe pas.

An de Rome 739. — Age d'Horace 50 ans.

XIXe ÉPITRE DU 1er LIVRE.

A MÉCÈNE.

Savant Mécène, s'il faut en croire le vieux Cratinus, les poésies des buveurs d'eau ne peuvent ni plaire ni vivre long-temps Bacchus a enrôlé les poëtes, comme fous, avec les satyres et les faunes; et presque en venant au monde, les Muses ont senti le vin. On voit qu'Homère l'aimait, aux éloges qu'il lui donne; et le père de notre poésie, Ennius lui-même, ne s'est jamais mis à chanter

les armes qu'après boire. « Au forum, au prétoire de Libon ceux qui ne boivent pas ! Défense aux hommes sobres de chanter ! » Depuis ce décret, les poëtes n'ont jamais manqué de boire du vin toute la nuit, et de le cuver tout le jour. Prendre un air farouche, marcher nu-pieds comme Caton, porter, comme lui, une courte et grosse tunique, est-ce reproduire les mœurs et les vertus de Caton ! Yarbita s'est perdu en voulant passer pour aussi éloquent, pour aussi poli que Timagène. On s'égare avec un modèle dont les mauvais côtés peuvent s'imiter. Que je pâlisse par hasard, il y a des gens qui boiront, pour pâlir aussi, du cumin. O imitateurs, troupeau d'esclaves, combien tous vos efforts m'ont souvent révolté, souvent fait rire!

Je me suis le premier bravement frayé une route ; je n'ai pas suivi les pas des autres. Qui a foi en soi conduit l'essaim. J'ai fait connaître au Latium l'ïambe de Paros, le mètre et le mouvement d'Archiloque ; mais je n'en ai pris ni le fond ni ce style qui désespéra Lycambe, et je ne crois pas avoir mérité une moindre couronne pour avoir craint de changer la mesure et la forme de ses vers. La mâle Sapho les adopta comme moi ; comme moi aussi les adopta Alcée. Mais, différent de lui dans les choses et dans la disposition, il ne va pas chercher un beau-père pour le déchirer dans des vers atroces. Il ne serre pas dans d'infâmes poëmes le lacet à sa fiancée. Ce lyrique, cet Alcée, dont nul n'avait parlé avant moi, je l'ai reproduit dans Rome, et pour ces nouveautés que j'apporte,

j'ai la satisfaction d'être sous les yeux et dans les mains de tout ce que nous avons d'hommes libres. Veux-tu savoir pourquoi d'ingrats lecteurs, qui aiment et vantent au logis mes ouvrages, tombent en public sur eux? C'es que je ne vais pas, avec des soupers, avec des cadeaux d'habits usés, à la chasse des suffrages de la foule capricieuse; c'est qu'élève et champion des grands écrivains, je ne daigne pas fréquenter la gent grammairienne et ses classes. De là leurs douleurs. Si je dis que j'aurais honte de réciter à un auditoire nombreux des vers indignes de lui, et d'attacher de l'importance à des misères : « Tu te moques, me dit-on; tu gardes tes productions pour les oreilles de Jupiter. Beau à tes yeux, tu te figures que chez toi seul coule le miel poétique. » Dieu me garde de répondre par une raillerie! Pour n'être pas déchiré à coups d'ongles, je dis que je ne suis pas en train; je demande grâce : car la raillerie dégénère en dispute; de la dispute sort la colère, de la colère sortent les haines, et des haines les guerres à mort.

An de Rome
739.

IVe ODE

Age d'Horace
50 ans.

DU IVe LIVRE.

A DRUSUS.

Lorsque Auguste avait enlevé Livie à son premier mari, elle était enceinte de Drusus, qu'Auguste préféra à Tibère, quoiqu'il ait adopté celui-ci. Il le mit, âgé de 23 ans, à la tête d'une armée contre le Tyrol et les Grisons actuels; et ce fut à sa prière qu'Horace composa cette ode, après la défaite de ces peuples.

Ce noble oiseau, ministre du tonnerre;
Que Jupiter a fait roi des oiseaux
Pour avoir su, dans sa fidèle serre,
Au mont Ida ravir le fils de Tros;
Le feu du sang, la vigueur paternelle,
A peine éclos, du nid l'ont fai tsortir :
D'abord timide, il apprit du zéphyr,
Par de beaux jours, l'usage de son aile;
Sur des troupeaux bientôt du haut des cieux
On le vit fondre; et quand un vol rapide
Servit sa faim et sa haine intrépide,
Il attaqua des dragons furieux.
Le lionceau quitte à peine sa mère,
Qu'à son aspect le cerf épouvanté
Se croit déjà sous sa dent meurtrière,

Et court des bois chercher l'obscurité.
Tel s'est montré, dans les Alpes Rhétiques,
Notre Drusus aux habitants du Rhin,
A ces guerriers qui de haches antiques
Dans les combats chargent encor leur main.
Quel dieu porta le redoutable usage
De l'Amazone à ce lointain rivage?
Nous l'ignorons : il est plus d'un secret
Pour les mortels. Mais ce peuple sauvage,
Craint si long-temps, à son tour est défait.
Il a connu combien, dès le jeune âge,
A l'héritier d'une illustre maison
Peuvent donner de force et de courage
L'amour d'Auguste et le sang de Néron.
Oui, la vaillance est un bien de famille.
L'aigle n'a point de colombe pour fille;
Et les coursiers, les taureaux vigoureux,
Font des taureaux et des coursiers comme eux.
Mais les leçons aident à la nature;
L'âme s'élève et croît par la culture;
Rien n'y supplée, et le cœur le mieux né,
Sans elle, au vice est bientôt entraîné.
Toi, qu'un Néron vient de servir encore,
A ses aïeux combien ne dois-tu pas,
O ma patrie! Aux rives du Métaure,
Qui d'Asdrubal détruisit les soldats?
Qui releva l'Italie abattue?
Qui lui rendit son antique vigueur,

Et le premier fit briller à sa vue
Des jours sereins, et l'espoir du bonheur?
Tel que Notus sur les mers de Sicile,
Ou que le feu dans de vastes forêts,
Tel Annibal courait de ville en ville,
Comptant ses jours par autant de succès.
Asdrubal mort trahit enfin ses armes.
Rome n'eut plus à répandre de larmes,
Tout lui sourit; et ses dieux renversés,
Sur leurs autels se virent replacés.
« Qu'ai-je espéré? » dit alors le perfide,
Le front moins fier et le cœur plus timide.
« Cerfs, nous allions suivre chez eux des loups!
» C'est triompher que se soustraire aux coups
» D'un peuple altier qui d'Ilion en flammes
» A su tirer ses enfants et ses femmes,
» Et, malgré l'onde et les vents furieux,
» Porter ici ses foyers et ses dieux;
» Chêne inflexible, à tête large et verte,
» Qui, de rameaux dégarni par le fer,
» Sur la montagne, un moment découverte,
» N'en reparaît que plus haut et plus fier!
» Thèbe et Colchos, certes, n'ont pu connaître
» De monstre égal à de tels ennemis;
» Et sous les coups de son vainqueur surpris,
» L'hydre, autrefois, fut moins prompte à renaître.
» Submergez-les, ils sortiront des flots;
» Renversez-les, leur audace guerrière

» Va s'en accroître, et cent combats nouveaux
» Vont de leur gloire entretenir la terre.
» Que faire encore aux bords italiens ?
» Hélas ! hélas ! ô mes concitoyens,
» Vous n'aurez plus de superbe message.
» Mon frère est mort. Le destin de Carthage,
» Mon nom, ma gloire, avec lui tout est mort.
» Eh ! qui pourrait combattre la prudence
» Que ces Nérons joignent à leur vaillance,
» Si pour leur cause ils ont aussi le Sort ? »

An de Rome 740. — Age d'Horace 51 ANS.

Ve ODE

DU IVe LIVRE.

A AUGUSTE,

Alors dans les Gaules.

O toi que les Romains ont, d'un dieu protecteur,
Reçu pour leur arbitre et pour leur défenseur !
Tu nous avais promis une moins longue absence :
Reviens nous éclairer, César ! par ta présence.
Dès que tu reparais, nos jours, comme au printemps,
Redeviennent sereins, nos soleils éclatants.
Rome appelle César, comme une tendre mère
Que de son fils chéri sépare l'onde amère,

Qui depuis plus d'un an le redemande aux dieux
Tout le jour, et des flots ne peut ôter ses yeux.
Bon prince ! c'est par toi que les troupeaux tranquilles
Errent en sûreté dans nos plaines fertiles.
Les trésors de Cérès couronnent nos travaux :
Les flots pacifiés se couvrent de vaisseaux ;
La bonne foi triomphe ; une horreur salutaire
De nos chastes maisons écarte l'adultère ;
Des pères, dans leurs fils, on retrouve les traits ;
La honte suit le vice, et la mort les forfaits.
Qui pourrait, sous César, redouter l'Ibérie,
Les farouches enfants des bois de Germanie,
Le Parthe ou le Gélon ? Chacun sur son coteau
Unit joyeusement la vigne avec l'ormeau,
Puis revient boire en paix ; au pied de ton image,
De ses mets, de ses vins, va déposer l'hommage,
Te présente l'encens, t'appelle dans ses vœux,
Et mêle ton saint nom à celui de nos dieux.
La Grèce au temps jadis, en sa reconnaissance,
De Castor ou d'Hercule invoquait la puissance.
Nous, « ô divin Auguste, ô prince sans pareil !
» Tu fais notre bonheur ; règne long-temps encore ! »
Telle est notre prière au lever de l'aurore,
Tels sont nos chants de table au coucher du soleil.

An de Rome 741. | Age d'Horace 52 ans.

IIe ODE

DU IVe LIVRE.

A JULE ANTOINE.

Quoique fils de l'ennemi mortel d'Octave, du célèbre Marc Antoine, Jule, confié par son père à Octavie, lorsque sa mère Fulvie mourut, fut généreusement protégé par l'empereur, qui lui permit d'épouser sa nièce; il cultivait les lettres avec succès et avait composé un poëme épique intitulé *Diomède.*

Lutter avec Pindare, imiter son délire,
O Jule! c'est vouloir, sur des ailes de cire,
S'élever comme Icare, et laisser en tombant
Un nom comme le sien au liquide élément.
Tel qu'un fleuve écumeux qui, grossi par l'orage,
Roule du haut d'un mont et franchit son rivage,
Tel est Pindare : immense, impétueux, profond,
Et partout appelant les lauriers sur son front,
Soit que son fier génie, aux règles infidèle,
Parle en un dithyrambe une langue nouvelle,
Soit que son vers plus grave et plus harmonieux
Chante les dieux du ciel, et les rois fils des dieux.
Nous peint-il le Centaure et l'affreuse chimère?
De leur coupable sang je vois fumer la terre.
Vante-t-il un coursier, parle-t-il d'un lutteur

Qu'Élide à sa patrie a renvoyé vainqueur?
Le vers retentissant dont il le porte aux nues
Pour conserver son nom vaut mieux que cent statues.
Célèbre-t-il les maux, le courage, la mort,
D'un héros dans sa fleur moissonné par le sort,
Et sa gloire, et les pleurs de sa plaintive épouse,
Il sait tout arracher à la Parque jalouse.
Quand le cygne thébain s'élance vers les cieux,
O Jule! il y soutient son vol audacieux.
Moi, si je fais des vers, je suis comme l'abeille
Qu'aux bosquets de Tibur le point du jour éveille,
Et qui dérobe au thym, sur le bord des ruisseaux,
Les sucs qu'en un miel pur changeront ses travaux.

Chante César, ô toi dont la lyre est sonore!
Montre-le-nous vainqueur du couchant à l'aurore,
Ceint de lauriers, suivi de guerriers glorieux,
Et traînant le Sicambre au temple de nos dieux;
César, ce grand présent de l'Olympe à la terre,
Tel qu'il n'en fit jamais, tel qu'il n'en peut plus faire,
Quand même à l'âge d'or il nous ramènerait!
Dis-nous un peuple entier de le voir satisfait,
Et toutes nos maisons saluant son quadrige.
Dis-nous les jeux publics, le Forum sans litige.
Et moi, si près de toi je puis être entendu :
« Louange à toi, Soleil! César nous est rendu! »
M'écrîrai-je. Le peuple, en sa marche guerrière,
Avec moi s'écrîra : « Triomphe! Jour prospère!

» Triomphe! » et notre encens parmi ces doux concerts,
Vers nos dieux protecteurs montera dans les airs.

Tu leur immoleras dix taureaux, dix génisses.
Moi, qui ne puis offrir d'aussi beaux sacrifices,
Un de leurs nourrissons acquittera mes vœux.
Dans mes prés, sans la mère, il a grandi pour eux;
Il a le front marqué d'une étoile brillante;
Toute sa robe est fauve, et la corne naissante
Qui se courbe déjà sur son front menaçant
De la lune nouvelle imite le croissant.

An de Rome 742. | Age d'Horace 53 ans.

XIVe ODE

DU IVe LIVRE.

A AUGUSTE.

O toi, dont nos neveux chériront la mémoire!
Toi qui fais des Romains le bonheur et la gloire!
Quels trésors, quels honneurs, quels titres inconnus
Pourront jamais, grand prince, égaler tes vertus?
Tu n'as point, ô César! de rival sur la terre.
Ces Vindéliciens qui nous bravaient naguère,
Ces Genaunes altiers, ces Brennes turbulents,
Ton lieutenant Drusus les a réduits en poudre;

Et les Alpes, deux fois, ont vu tomber ta foudre
Sur leurs sommets sanglants.

C'est ta puissante voix qui bientôt, par Tibère,
Aux affreux Rhétiens a fait porter la guerre.
De quels coups il frappait ces farouches soldats
Qui couraient avec joie au devant du trépas!
Comme il sut enfoncer leur formidable masse,
Et, lançant dans le feu son coursier plein d'audace,
Les pousser devant lui, de même que l'Auster,
Quand les filles d'Atlas brillent dans les nuages,
S'élance furieux, et contre ses rivages
Pousse la vaste mer!

Ainsi roule et mugit le redoutable Aufide,
Quand un soudain orage, enflant son eau rapide,
L'étend comme un grand lac sur nos tristes sillons :
Tel Tibère écrasant ces épais bataillons,
Et jusqu'aux derniers rangs conduisant le carnage,
Sans perte, de leurs morts couvrit au loin la plage.
Qui dirigea les coups ? Ta sagesse et les dieux.
La victoire jamais ne te fut infidèle :
Après quinze ans de paix, une gloire nouvelle
Devait combler tes vœux.

Oui, quinze ans sont passés depuis qu'Alexandrie
Par toi de son palais vit l'enceinte envahie.
Et désormais, César, peuples du Tanaïs,

Cantabres, Indiens, Mèdes, tout t'est soumis.
Tes sublimes vertus partout sont révérées ;
Et l'Ister, et le Nil, aux sources ignorées,
Admirent ton génie et tremblent à ton nom,
Comme les flots lointains qui baignent le Breton.
La courageuse Gaule et la chaude Ibérie
Reconnaissent tes lois,
Et le fier habitant de la froide Scythie
A tes sacrés genoux dépose son carquois.

An de Rome 742.

IIIe ODE

Age d'Horace 53 ans.

DU IVe LIVRE.

A MELPOMÈNE.

Il n'aura pas dans une arène
Le prix de la lutte ou des chars,
Celui qui naît, ô Melpomène,
Sous la faveur de vos regards.
Ceint d'une brillante auréole,
Il n'ira point au Capitole
Triompher des rois orgueilleux.
A Tibur, au bruit des fontaines,
Il écrira sous de vieux chênes
Des vers qui le rendront fameux.

Rome, cette reine des villes,
Parmi ses écrivains habiles
Depuis quelque temps m'a compté.
Des méchants j'y vis respecté.
O ma Piéride chérie,
Qui du luth d'or réglez les sons,
Qui donneriez à des poissons
La voix d'un cygne d'Aonie,
Si je plais, si, quand il me voit,
Le passant, me montrant du doigt,
Dit : « De notre lyre romaine
» Voilà le prince », ô Melpomène!
C'est à vous qu'Horace le doit.

An de Rome 743. | Age d'Horace 54 ANS.

VIII[e] ODE

DU IV[e] LIVRE.

A CAIUS MARCUS CENSORINUS,

Fils de consul, Censorinus fut consul, comme son père, trois ans après cette ode, écrite un premier jour de l'an. Il était grand ami d'Horace, et aimé de tout le monde.

Je prendrais un plaisir extrême
A présenter à ceux que j'aime
Tantôt un bronze précieux,

Tantôt un vase dont la Grèce
Ait jadis couronné l'adresse
De quelque lutteur courageux ;
Et certe à ma munificence
Vous auriez la meilleure part,
Censorinus ! si le hasard
Eût daigné mettre en ma puissance
Ou ces admirables tableaux
Qu'anima le pinceau d'Apelle,
Ou ces marbres dont Praxitèle
A fait des dieux et des héros.
Puisque ma modeste fortune
M'a refusé cette faveur,
Et que vous avez, par bonheur,
De quoi n'en désirer aucune,
Mes vers du moins vous sont offerts.
Vous les aimez : j'en veux écrire
Pour vous plaire ; et je vais vous dire
Le pouvoir et le prix des vers :
Ni les marbres où la patrie
S'efforce de rendre la vie
Aux guerriers morts pour la servir,
Ni l'Africain forcé de fuir,
Ni Carthage en cendres réduite,
Pour le héros qui l'a détruite
Ne valent les vers d'Ennius.
Si nul livre ne vous encense,
C'en est fait de vous. Le silence

Eût tué jusqu'à Romulus.
Eaque n'est au noir rivage
L'arbitre des pâles humains
Que par le précieux suffrage
De quelques puissants écrivains.
Oui, c'est la voix des Piérides
Qui transporte au ciel les héros;
C'est ainsi que les Tyndarides
De la mer sauvent les vaisseaux,
Qu'Alcide à côté de son père
Est assis au banquet des dieux,
Que Bacchus couronné de lierre
De succès couronne nos vœux.

An de Rome 743.

IIe ÉPITRE

Age d'Horace 54 ANS.

DU IIe LIVRE.

A JULES FLORUS.

Florus, fidèle ami du bon et illustre Néron, si, pour te vendre un esclave de Tibur ou de Gabies, on t'avait dit : « Tu vois comme il est net, comme il est beau de la tête aux pieds! pour huit mille sesterces il sera à toi. Né chez moi, il obéit au moindre signe; il sait un peu de grec, est propre à tout; tu en feras, comme d'une cire molle, tout ce que tu voudras; il chantera même,

non pas avec méthode, mais de manière à faire plaisir dans un souper. On se défie des belles promesses d'un marchand qui a besoin de vendre sa marchandise, il la vante plus que de raison; mais moi, rien ne me presse; sans être riche, je ne dois rien. Nul ne te traiterait comme moi, et ce que je vais faire pour toi, je ne le ferais pour personne. Je t'avertis donc qu'ayant manqué une fois à ses devoirs, il s'est sauvé, de peur du fouet qu'on suspend dans les escaliers. Si cette fuite ne t'inquiète pas, c'est sa seule tare, achète-le. » Ce marchand-là, n'est-il pas vrai, pourrait sans crainte emporter ton argent. Eh bien! tu es l'acheteur averti des défauts de son emplette. L'avertissement te condamne, et tu attaques ton vendeur, tu lui fais un méchant procès! Je t'ai dit. quand tu es parti, que j'étais un paresseux, presque un manchot dès qu'il s'agissait de prendre une plume. C'était pour n'être pas grondé de ce que tu ne recevrais pas de lettre. Qu'y ai-je gagné, si tu ne me tiens pas compte de nos conventions? Tu vas plus loin; tu te plains comme si je t'avais promis des vers et manquais à ma parole

Un soldat de Lucullus s'était fait à grand'peine un petit trésor, et l'avait perdu tout entier, une nuit qu'il ronflait bien fatigué; on ne lui avait pas fait grâce d'un as. Furieux comme un loup à jeun contre l'ennemi et contre lui-même, il délogea, dit-on, d'une citadelle pleine de richesses toute une garnison d'élite Cette action le rendit fameux. On lui décerna des récompenses militaires, et il reçut de plus vingt gros sesterces. A quelque temps de là,

le préteur voulut prendre je ne sais quel fort. Il s'adresse au même soldat en termes qui auraient donné du cœur au plus lâche : « Va, mon brave, où ta valeur t'appelle ; va et réussis, je te récompenserai bien. Tu hésites ? » Le gaillard était fin, quoique paysan. « Ira, dit-il, ira où tu veux m'envoyer un qui ait perdu sa ceinture. »

J'ai eu le bonheur d'être élevé à Rome. C'est là que j'ai appris combien de maux le dépit d'Achille a fait aux Grecs. La bonne Athènes m'a ensuite montré à distinguer la ligne droite de la ligne courbe, à chercher la vérité dans les jardins d'Academe. La dureté des temps m'enleva bientôt à cet agréable séjour, et le feu de la guerre me jeta novice dans un parti que devait terrasser le bras d'Auguste. Puis Pharsale me renvoya l'oreille basse, les ailes coupées, dépouillé du bien et de la maison de mon père, et la pauvreté, qui ose tout, me rendit poëte. Mais à présent que j'ai le nécessaire, quelle dose de ciguë pourrait me guérir, si je ne préférais dormir à faire des vers ?

Les ans nous dépouillent en détail : ils m'ont déjà ôté l'amour, la gaîté, les festins, les jeux ; ils me dérobent maintenant ma verve. Que veux-tu que j'y fasse ? Puis, tous n'aiment et n'admirent pas les mêmes choses. L'ode te plaît ; à un autre ce sont les ïambes ; à un troisième le gros sel, les discours dans le genre de Bion. Il me semble voir trois convives en désaccord et me demandant des mets de goûts tout à fait différents. Que donner ? que ne donner

pas ? Tu repousses ce que veut un autre, et ce que tu désires, deux autres le trouveront aigre et détestable.

Crois-tu, d'ailleurs, que des vers soient possibles à Rome, dans ce foyer de soucis et de fatigues ? L'un me prie de venir répondre pour lui; l'autre, de tout quitter pour venir entendre son ouvrage. Celui-ci demeure sur le mont Quirinal; celui-là, au plus haut du mont Aventin; et il me faut les visiter tous deux : tu vois comme c'est commode! — Mais les rues sont libres, rien ne t'empêche de méditer. — Oui dà! Là, c'est un entrepreneur impatient qui gourmande ses mules et ses porteurs; là, une grande machine qui élève une pierre ou une poutre; ici, un convoi funèbre luttant avec des charrettes; de ce côté, un chien enragé qu'on poursuit; de celui-là, une laie crottée qui se précipite dans les passants. Médite-moi là vers harmonieux! Les poëtes aiment les bois, fuient la ville, suivent Bacchus, à qui plaisent le sommeil et l'ombrage; et tu veux qu'au milieu de ce vacarme qui se fait jour et nuit à Rome, je chante, je distingue à terre la trace effacée des modèles! On se réfugie dans la solitude d'Athènes; on y donne sept ans à l'étude; on y vieillit dans les livres et le travail; on en sort plus muet qu'une statue, ou bien la risée du public; et dans le tourbillon, dans la tempête, à Rome, je composerais pour la lyre!

Nous y avons vu deux frères, l'un jurisconsulte, l'autre rhéteur, qui ne se parlaient que par louanges : l'un

était Gracchus pour son frère ; l'autre, pour son frère, Scævola. Eh bien! nos poëtes, avec tout leur esprit, ont absolument la même rage. Je compose des odes, mon voisin fait des élégies. Ce sont œuvres admirables, les neuf Muses les ont burinées. As-tu vu avec quelle importance nous promenons autour de nous nos regards dans ce palais réservé aux poëtes, si vaste pour ce que nous en sommes? Suis-nous, si tu en as le temps, écoute de loin comment chacun s'y prend pour se faire tresser une couronne. Autant de bottes, autant de ripostes ; c'est comme un combat de Samnites, auquel la nuit seule met fin. En voilà un qui m'appelle Alcée ; à mon tour, quel nom lui donner? Puis-je dire moins que Callimaque? S'il veut plus, pourquoi pas Mimnerme? Je l'appelle Mimnerme, et il est heureux.,

Tant que j'écris, tant que je sollicite les suffrages, je souffre bien des choses pour gagner la gent irritable des poëtes ; mais quand j'aurai fini, recouvré mon indépendance, quel bonheur de pouvoir fermer impunément aux lecteurs mes oreilles, dont ils abusent!

On se moque des mauvais poëtes ; mais eux se complaisent dans leur ouvrage ; ils se vénèrent, et si on ne les vante pas, ils se vantent d'autant plus eux-mêmes.

Celui qui aspire à de légitimes succès se fera au contraire, le premier, consciencieux critique de ses œuvres. Tout ce qui manque d'éclat, d'énergie, d'élévation, il le rejettera, coûte que coûte, et le retravaillera de plus belle, loin de tout profane regard. Il tirera de leur nuit

les choses oubliées, fera revivre cette langue pittoresque des Caton et des Céthégus, qu'une rouille honteuse a couverte et que sa vieillesse a fait perdre, et il y ajoutera les mots nouveaux qu'a enfantés le fécond usage. Coulant, véhément, semblable à un fleuve limpide, il répandra des trésors et enrichira le Latium du plus magnifique langage. Il élaguera les redondances, polira les aspérités, ôtera les choses sans valeur. Comme le mime qui fait tantôt un satyre et tantôt un grossier cyclope, il se sera mis à la torture et il aura l'air de se jouer. Entre cette perfection avec ses peines, et la sottise avec le plaisir d'être content de soi-même ou de s'ignorer, je crois, en vérité, que je préférerais la sottise.

Il y avait à Argos un homme fort distingué qui allait avec délices s'asseoir et applaudir dans le cirque vide, s'imaginant y entendre d'admirables tragédiens; du reste, remplissant bien tous ses devoirs, bon voisin, hôte aimable, doux pour sa femme, indulgent pour ses esclaves, ne devenant pas furieux à propos d'une bouteille décachetée, et sachant éviter sur son chemin soit un puits, soit une pierre. A force de soins et d'argent, ses parents vinrent à bout de le guérir; mais à peine l'ellébore avait-il chassé sa bile et son mal : « Hélas! mes amis, dit-il rendu à lui-même vous ne m'avez pas sauvé, vous m'avez tué, en m'ôtant mon plus grand plaisir, en tirant par force mon esprit de sa délicieuse erreur. »

Il est temps d'être sage, de renoncer aux bagatelles, de laisser aux enfants les divertissements de leur âge, et

de ne plus courir après des mots que puisse accompagner la lyre. La mesure, le rhythme de la vie, voilà ce qu'un homme mûr doit étudier. Aussi me dis-je souvent dans mes silencieuses méditations : Si tu avais une soif qu'aucune quantité d'eau ne pût éteindre, tu irais le dire au médecin. Pourquoi donc, désirant plus à mesure que plus tu possèdes, ne vas-tu consulter personne? Si tu étais blessé, et qu'une herbe ou une racine qu'on t'aurait indiquée ne te guérît pas, tu laisserais là et cette herbe et cette racine impuissantes. On t'avait dit que quiconque obtient des dieux la richesse cesse d'être un sot. Tu n'as pas une once d'esprit de plus depuis que tu es plus riche, et tu en restes aux mêmes errements! A la bonne heure si les richesses rendaient prudent, si elles diminuaient la cupidité et les soucis, alors tu pourrais, tu devrais rougir de n'être pas le plus grand avare de la terre.

On n'est pas propriétaire seulement de ce qu'on a acheté et payé ; tous les avocats te diront qu'on l'est aussi de certaines choses par cela seul qu'on en jouit. Tout champ qui te nourrit est donc tien, et quand le métayer d'Orbius promène la herse sur des semences dont il te livrera le produit, tu es son maître. Tu donnes de l'argent : tu reçois des raisins, des poulets, des œufs, un tonneau de vin, et tu achètes ainsi en détail un domaine qui s'est vendu peut-être plus de trois cent mille écus. Qu'importe que ce dont tu vis soit payé d'hier ou depuis long-temps?

Tout homme qui a acheté une terre soit à Véïes, soit

à Aricie, soupe de légumes achetés; il a beau ne pas le croire, c'est avec du bois acheté que chauffe sa marmite, quand vient la fraîcheur du soir. Il appelle sien tout ce qu'un peuplier, planté à une certaine place, garantit des envahissements du voisin, comme si ce qui change de main et passe à un autre en moins d'une heure, soit de gré, soit de force, soit à prix d'argent, soit par la mort, nous était réellement propre! Mais puisque nul ne possédera toujours, puisque l'héritier succède à l'héritier comme le flot succède au flot, à quoi bon des fermes, des granges? Que sert de joindre des biens en Calabre à des biens en Lucanie, pendant que l'inflexible mort moissonne sans distinction petits et grands?

Bien des gens n'ont jamais eu ni pierreries, ni marbres, ni ivoire, ni figures étrusques, ni tableaux, ni argenterie, ni robes teintes de la pourpre africaine; bien d'autres ne se soucient pas d'en avoir. De deux frères, pourquoi l'un donnerait-il le revenu de tous les palmiers d'Hérode pour ne rien faire, jouer et souper à son aise, tandis que l'autre, riche et insatiable, défriche du matin au soir, le fer et le feu à la main? Demande-le à leurs génies, à ces dieux gardiens des hommes, et qui, tantôt blancs, tantôt noirs, règlent sur les astres leur nature.

Quant à moi, j'userai de ce que j'aurai. Je prendrai à mon petit tas tout ce qu'il me faudra, sans penser à ce que dira mon héritier de ne pas trouver davantage. Mais je tâcherai pourtant de m'arrêter où le naturel et la gaîté deviennent débauche, où l'économie devient avarice; car

il y a loin du prodigue qui jette tout par les fenêtres à celui qui dépense de bonne grâce, sans se tourmenter pour amasser. Le bon temps passe si vite! il faut le cueillir comme les enfants leurs cinq jours de fêtes de Minerve. Pourvu que la hideuse misère n'approche pas de nous, pourvu que notre navire nous porte, que fait qu'il soit grand ou petit? Si nos voiles ne sont pas gonflées par le vent le plus favorable, nous n'avons pas non plus si mauvais vent qu'il nous faille les replier. En force, en esprit, en beauté, en position, en fortune, si nous sommes les derniers des premiers, nous sommes aussi les premiers des derniers.

Tu n'es pas avare, soit; mais avec ce défaut-là tous les autres sont-ils partis? Ton cœur est-il exempt d'ambition? l'est-il de colère, de crainte de mort? Te ris tu des songes, des sorcières, des terreurs magiques, des miracles, des revenants, des prodiges inventés par la Thessalie? Comptes-tu sans chagrin tes années? Sais-tu pardonner à tes amis? Deviens-tu meilleur et plus doux à mesure que tu vieillis? Que sert une ronce de moins, s'il en reste encore beaucoup d'autres? Tu ne sais pas vivre à ton âge, fais place à ceux qui le savent. Tu as assez joué, assez mangé, assez bu; il est temps de partir, si tu ne veux pas qu'une jeunesse à qui les plaisirs vont mieux qu'à toi se moque de ton ivresse et te chasse.

An de Rome 744. | Age d'Horace 55 ans

XVe ODE

DU IVe LIVRE.

A AUGUSTE.

Pour chanter les combats, j'allais monter ma lyre,
Quand tout à coup Phébus est venu m'arrêter :
« Fuis l'Océan, dit il, ton fragile navire
» Ne doit pas l'affronter. »
Je chanterai Cérès nous rendant l'abondance,
Et notre Jupiter, dans ses sacrés parvis,
Revoyant les drapeaux qu'un moment d'imprudence
Chez le Parthe avait mis.
La paix a de Janus fermé le sanctuaire,
L'ordre nous est rendu, le vice est réprimé,
Et des arts bienfaisants qu'avait éteints la guerre,
Le feu s'est rallumé;
De ces arts par qui Rome, en triomphant du monde,
A rendu sa loi chère et son nom éclatant,
Aux lieux d'où sort Phébus comme à ceux où dans l'onde
Amphitrite l'attend.
Règne long-temps, César! les discordes civiles
Ne relèveront plus leurs sanglants étendards;
Et nous n'entendrons plus dans le sein de nos villes
Siffler les traits de Mars.

Les Sères, les Gélons, les Parthes infidèles,
Les peuples du Danube et ceux du Tanaïs,
Courberont leur orgueil et leurs instincts rebelles
Sous tes sages édits.
Et nous, les jours de fête et les jours ordinaires,
Nous nous entourerons de nos vins les plus vieux.
Avec nous, nos enfants, nos femmes et nos mères
Invoqueront les dieux
Puis, mariant nos voix aux flûtes lydiennes,
Nous dirons les hauts faits des preux qui ne sont plus,
Hector, ce noble espoir des matrones troyennes,
Anchise et les enfants de la bonne Vénus.

An de Rome 744. — Age d'Horace 53 ans.

Ire ÉPITRE DU IIe LIVRE.

A AUGUSTE.

O toi qui, portant seul le fardeau de tant de grandes affaires, couvres l'Italie de tes armes, la polis par tes mœurs, la corriges par tes lois, je serais coupable envers la patrie si je t'arrêtais, César, avec de longs discours. Romulus, Bacchus, Castor, Pollux, ces héros devenus dieux par leurs grandes actions, ont tous eu, tant que sur la terre et parmi les hommes ils terminaient d'horri-

bles guerres, distribuaient des champs, fondaient des villes le chagrin de ne pas voir leurs services payés de la faveur qu'ils méritaient. Celui qui terrassa l'hydre, qui, forcé par le sort à tant de travaux, en sortit par tant de prodiges, éprouva de même qu'on ne dompte l'envie qu'en mourant. Quiconque s'élève au dessus des autres et les efface, blesse par son éclat, ne sera aimé qu'après sa mort. Présent, tu reçois de nous des honneurs précoces; nous t'élevons des autels où ton nom seul est invoqué; nous proclamons que rien d'égal à toi ne parut, ne paraîtra jamais. Mais ce peuple qui t'est dévoué, juste pour toi seul, quand il te préfère à tous nos chefs, à tous les héros de la Grèce, ne traite de la même manière aucune chose de ce monde Tout ce qui n'a pas fait son temps, tout ce qui n'a pas disparu de la terre, n'obtient de lui que dédain et haine; et pour les anciens son admiration va jusqu'à dire sans cesse que les Muses ellesmêmes ont dicté, sur le mont Albain, et les tables, effroi du crime, promulguées par les décemvirs, et les traités de nos rois avec les Gabiens et les Sabins, et les livres des pontifes, et les vieux volumes d'oracles.

Si, parce que les plus anciens ouvrages des Grecs sont les meilleurs, c'est aussi au poids des années que sont pesés les écrivains romains, tout est dit : l'olive n'a point de noyau, la noix n'a point de coque. Nous sommes en tout passés maîtres. Nous peignons, nous chantons, nous luttons, malgré leur huile, mieux que les Grecs. Si le

temps seul fait les bons poëmes, comme seul il fait les bons vins, je voudrais savoir combien il faut d'années pour leur donner tout leur prix. L'écrivain mort depuis cent ans doit-il être classé parmi les anciens et parfaits, ou parmi les nouveaux et méprisables? Voyons! que la fixation d'un terme prévienne toute contestation. Mettons que ce soit après cent ans qu'on est ancien et louable. Celui dont la mort datera d'une année, d'un mois de moins, où le placerons-nous? Sera-t-il ancien, ou de ceux que la génération actuelle et la suivante mépriseront? — Avec un mois, même une année de moins, on est encore un ancien. — Tu l'accordes! bien. De même qu'on arrache peu à peu les crins d'un cheval, j'ôte un an, puis un autre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la montagne du critique qui a besoin d'annales pour évaluer le mérite, et qui ne veut admirer que ce que Libitine a consacré.

Ce sage, cet énergique Ennius, dont nos critiques ont fait un autre Homère, me paraît, à moi, s'inquiéter fort peu de ce que deviennent ses promesses et ses rêveries pythagoriciennes. On ne lit plus Nœvius, et on en parle comme d'une nouveauté, tant est saint tout ancien poëme. Cherche-t-on quel est le meilleur auteur, on vante Pacuvius pour son savoir, Accius pour l'élévation de ses idées; on trouve que la toge d'Afranius aurait bien été à Ménandre; que Plaute a la vivacité d'Épicharme de Sicile; que Cécile a plus de profondeur, Térence plus d'habileté. Tels sont les écrivains que Rome apprend par

cœur, qu'elle se foule pour voir représenter, qu'elle tient seuls pour poëtes depuis Livius jusqu'à nos jours.

Le peuple a quelquefois du sens, mais souvent aussi il se trompe. S'il admire, s'il vante les anciens sans restriction, au point de ne leur préférer, de ne leur comparer personne, il s'égare. S'il les trouve quelquefois surannés, souvent durs, et presque toujours négligés, il est dans le vrai, je pense comme lui; il juge avec équité. Je ne fais pas fi de Livius; je ne dis pas qu'il faille brûler ces vers que le cinglant Orbilius me dicta, il m'en souvient, dans mon enfance; mais je m'étonne qu'on les trouve corrects, admirables, voisins de la perfection. Un mot noble qu'on y rencontre par hasard, un ou deux vers plus élégants que le reste, ne sont pas assez pour faire passer un poëme entier. Je me révolte quand j'entends condamner un ouvrage, non parce que la composition en est rude et disgracieuse, mais parce qu'elle est récente, et demander pour les anciens, non de l'indulgence, mais des hommages et des couronnes.

Ai-je l'air de ne pas trouver que telle fable d'Atta soit un sentier de safran et de fleurs, nos barbons s'écrient presque tous qu'il faut avoir perdu toute pudeur pour blâmer ce qu'a joué le pathétique Ésope, ou le consommé Roscius; soit qu'à leur gré rien ne soit bon que ce qui leur a plu jadis, soit qu'ils trouvent honteux de céder à plus jeune qu'eux, et d'avoir à oublier dans leur vieillesse ce qu'ils ont appris dans leur jeune âge.

Tel vante le chant salien de Numa pour avoir l'air de

savoir seul ce qu'il ne connaît pas plus que moi. Ce n'est pas qu'il goûte et qu'il aime les auteurs enterrés : c'est plaisir d'attaquer nos écrits, c'est envie et haine de nous. Si la nouveauté avait été aussi odieuse aux Grecs qu'à nous, qui donc serait ancien, et qu'auraient les hommes à lire et à étudier dans leurs foyers?

Dès que, posant les armes, la Grèce eut du loisir, et tomba de la prospérité dans les vices qui viennent à sa suite, elle s'échauffa tantôt pour des athlètes, et tantôt pour des chevaux; elle aima les artistes en marbre, en ivoire, en airain; ses yeux, son esprit, se fixèrent sur un tableau; un joueur de flûte, un tragédien, firent tour à tour ses délices : c'était comme une jeune fille jouant sous les yeux de sa nourrice, et qui se lasse sur-le-champ de ce qu'elle a le plus désiré. Quel est le goût, quelle est la haine qui ne se modifient pas? Tels furent les résultats de la paix et du bonheur.

Il fut long-temps bien et de mode à Rome d'ouvrir sa porte de bonne heure, de donner des consultations à ses clients, de placer son argent en des mains honnêtes et sûres, d'écouter plus âgé que soi, d'apprendre à plus jeune comment on augmente sa fortune, comment on se défend des passions qui la détruisent. Mais nos Romains volages ont changé de goût, et il n'y en a plus qu'un à Rome, celui d'écrire. Jeunes gens et vieillards, tout se couronne de lierre, tout récite des vers en soupant. Moi-même, qui jure que je n'en fais point,

je suis plus menteur qu'un Parthe, et le soleil ne paraît pas encore, que je suis debout, demandant du papier, des plumes et mon portefeuille.

On ne conduit pas un vaisseau quand on ne sait pas le conduire; on ne donne pas d'aurone à un malade quand on n'a pas appris la médecine; on laisse la musique aux musiciens, aux orfèvres l'orfévrerie; et des vers, ignorants et savants, tout le monde en fait! C'est un travers, une manie. Mais vois combien elle a de bons côtés : un poëte est rarement avare; il n'aime que la poésie, ne pense qu'à elle. Pertes, fuites d'esclaves, incendies, il se moque de tout. Ce n'est pas lui qui fraudera un associé, un pupille; il vit de gousses et de pain grossier. A la guerre, il est mou, mauvais soldat; mais à la ville, si tu m'accordes que de petites choses aident aux grandes, il n'est certes pas inutile. L'enfant balbutie encore, que le poëte lui fait un langage. Il commence par détourner des obscénités son oreille; puis, lui formant le cœur par de salutaires leçons, il le corrige de la rudesse, de l'envie et de la colère. Il raconte les belles actions, il instruit par l'exemple du passé le siècle présent; il console le pauvre et le malade. De qui nos chastes enfants, de qui nos innocentes vierges apprendraient-elles à prier en chœur les dieux, si les Muses ne leur eussent donné les poëtes? Le chœur invoque et proclame la présence des dieux secourables. Ses douces et savantes prières implorent l'eau du ciel, écartent les maladies, chassent les

dangers redoutables, obtiennent la paix et de fertiles années. Les vers apaisent l'Olympe, les vers fléchissent les mânes.

Nos aïeux, laboureurs, forts, et contents de peu, avaient, après la moisson, des jours de fête, où, se reposant le corps et l'esprit des fatigues que l'espérance leur avait fait supporter, ils offraient, entre leur épouse fidèle, leurs enfants et les compagnons de leurs travaux, un porc à la terre, du lard à Silvain, des fleurs et du vin au génie qui veille sur notre courte existence. De là sortit la licence des vers fescennins. On s'y renvoyait de rustiques injures, et la liberté admise chaque année à cette époque se maintint d'abord dans les bornes d'une aimable plaisanterie; mais bientôt, raillerie cruelle, elle se tourna ouvertement en rage, et attaqua impunément les plus honorables maisons. Les mordus se plaignirent de sa dent sanglante, les intacts s'inquiétèrent du danger commun, et une loi porta des peines contre quiconque, dans ses vers, parlerait méchamment d'autrui. Il fallut, de peur du bâton, changer de système, et tâcher d'amuser sans mordre. Puis la Grèce, subjuguée, subjugua son farouche vainqueur, et porta les beaux-arts dans le Latium. Ces horribles vieilleries disparurent, et la rudesse fit place à l'élégance. Mais il resta, il reste encore des traces de rusticité : car, lent à tourner vers les auteurs grecs son attention, c'est seulement après les guerres puniques que le Romain, plus tranquille, chercha ce qu'il pouvait prendre dans Sophocle, Thespis et Eschyle, et

tenta de se l'approprier. Sublime et fier de sa nature, il eut lieu de s'en applaudir, car il a l'accent tragique, et l'audace lui réussit; mais il a peur d'effacer, et regarde une rature comme une honte.

Parce que la comédie prend ses sujets dans la vie commune, on se figure qu'elle coûte moins de peine. Elle est d'autant plus difficile qu'on est moins indulgent pour elle. Vois comme Plaute soigne ses rôles de jeune amoureux, de vieillard avare, de ruffien fripon; comme Dorsennus est remarquable dans ses parasites voraces : les brodequins qu'il traîne sur les planches sont d'ailleurs bien mal attachés; il ne vise qu'à remplir sa bourse; que sa fable se soutienne ou tombe, peu lui importe. Mais quand c'est le char de la gloire qui porte un poëte au théâtre, l'auditoire distrait le glace, l'auditoire attentif l'enivre : tant il faut peu à une âme avide de louanges pour l'abattre ou la relever! Dieu me préserve de ces jeux, où la palme engraisse ou maigrit, suivant qu'on la gagne ou la manque!

Autre motif de frayeur et de fuite pour le poëte le plus audacieux : c'est de voir, aussi supérieurs en nombre qu'ils sont inférieurs en mérite et en qualité, les sots et les ignorants demander, au milieu d'une pièce, ou les ours ou des lutteurs, et se montrer prêts à se battre si les chevaliers ne sont pas de leur avis. Car tel est le goût du bas peuple, et chez les chevaliers eux-mêmes, toute la sensualité a passé de l'oreille aux capricieux et vains plaisirs des yeux. Le rideau reste ouvert quatre heures et

plus, et ce sont des cavaliers et des fantassins qui défilent; puis des rois qu'on traîne, les bras liés derrière le dos; puis des chars, des litières, des chariots, des navires; puis Corinthe captive, et que l'on promène en ivoire. Ah! si Démocrite était sur terre, comme il rirait de voir tout le peuple absorbé dans la contemplation d'un éléphant blanc ou du produit d'un chameau et d'une panthère! Cette foule attirerait ses regards plus que les jeux, car elle lui fournirait un spectacle plus varié. Mais il trouverait que nos écrivains travaillent pour un âne sourd: car quelle voix serait assez forte pour vaincre le bruit de nos théâtres? On dirait du mugissement de la mer Toscane ou des forêts du Gargan, tant ces inventions, ces pompes bizarres, excitent de frénétiques transports! Qu'un acteur entre en scène avec un costume bien exotique, le côté droit, le côté gauche, tout applaudit « A-t-il dit quelque chose? — Rien encore. — Qu'est-ce donc qu'on admire? — Cette laine dont la teinte tarentine imite si bien la violette. »

De ce que je me refuse à m'occuper moi-même de l'art de la scène, ne va pas conclure que j'en fais peu de cas quand il est bien traité par d'autres. A mes yeux, c'est un homme qui danse sur la corde tendue, que le poëte qui me serre le cœur avec des fictions, qui l'emplit, comme un magicien, de colère, de plaisir, de terreurs imaginaires, et qui me transporte à son gré, soit à Thèbes, soit à Athènes. Mais, crois-moi, si tu veux te compléter en livres un trésor digne d'Apollon, et exciter l'ardeur des

poëtes à gravir le vert Hélicon, n'oublie pas les auteurs qui aiment mieux s'exposer à la lecture que supporter les dédains superbes du spectateur. Il est vrai que nous autres poëtes (et je jette ici des pierres dans mon jardin), nous nous faisons souvent beaucoup de tort : nous t'apportons nos ouvrages quand tu es ou las ou inquiet ; nous nous offensons parce qu'un de nos amis a l'audace de nous censurer un vers ; nous répétons, sans attendre qu'on nous en prie, des choses que nous avons déjà dites ; nous nous plaignons qu'on n'apprécie pas nos travaux et la finesse de nos compositions ; nous nous figurons que, pour être juste, tu dois, dès que tu apprends qu'un homme fait des vers, l'appeler à toi, le mettre à l'abri du besoin, et l'encourager à écrire. Il faut pourtant bien que tu saches qui se fait le héraut de tes vertus civiles et guerrières, et si le poëte qui se présente est bien digne de les chanter. Avec des vers ineptes et mal tournés, Chérile plut à Alexandre, et en tira de beaux philippes d'or. Mais de même que l'encre laisse des taches aux mains, de même les mauvais écrivains ternissent, en les chantant, les plus brillantes actions. Ce même roi, dont la munificence paya si cher un poëme ridicule, avait défendu par un édit à tout autre qu'Apelles de le peindre, à tout autre que Lysippe de reproduire en airain les traits du grand Alexandre. Mais du moment qu'il appliquait aux livres et aux poésies le goût qu'il avait si délicat pour ce que jugent les yeux, c'était à jurer qu'il était né dans l'air épais de la Béotie.

Toi, c'est Varius, c'est Virgile que tu chéris. De tels poëtes ne déshonorent ni ton jugement ni les présents que leur valent leurs éloges de leur bienfaiteur. Les statues d'airain ne transmettent pas à la postérité l'extérieur des hommes illustres plus sûrement que les vers ne lui transmettent leur courage et leurs vertus. Et certes, si je pouvais tout ce que je désire, je laisserais bien vite mes humbles discours pour célébrer tes grandes actions, décrire les lieux, les fleuves, les forteresses construites sur les montagnes, les empires barbares, les guerres terminées au bout du monde sous tes auspices, les portes de Janus se fermant pour retenir la paix, et Rome redoutée des Parthes sous ton règne. Mais la majesté de ton nom ne permet pas de faibles chants, et ma modestie n'ose tenter une entreprise à laquelle mes forces ne répondraient point. C'est surtout quand il procède par des vers qu'un sot zèle nuit à celui qui en est l'objet : car le ridicule se remarque plus vite et se retient mieux que l'admirable et le noble. Quant à moi, je ne saurais nul gré d'un hommage maladroit, et je ne voudrais ni qu'on fît de moi, en cire, un visage plus laid que le mien, ni qu'on me vantât en mauvais vers. J'aurais trop peur d'avoir à rougir de la grossièreté de l'éloge, et de partir dans le même panier que mon panégyriste pour les quartiers où se vendent les parfums, l'encens, le poivre, et tout ce qu'enveloppent les sots écrits.

An de Rome 745. | Age d'Horace 56 ans.

IIIe ÉPITRE

DU IIe LIVRE.

AUX PISONS.

Qu'un peintre s'avise d'attacher à une tête d'homme un cou de cheval, de garnir de toute sorte de plumes des membres ramassés partout, de finir en hideux poisson un beau buste de femme, pourriez-vous, chers Pisons, vous empêcher de rire à ce spectacle? Eh bien! un tel tableau ressemble tout à fait à un livre où les idées sont vagues comme les rêves d'un malade, où les pieds et la tête ne se rapportent pas au même corps. Peintres et poëtes ont toujours eu la permission de tout oser; nous le savons, et cette liberté, nous la donnons, nous la réclamons tour à tour, mais non pas jusqu'à mettre ensemble la férocité et la douceur, jusqu'à accoupler les oiseaux avec les serpents, les tigres avec les agneaux.

Un sujet est grave, j'attends de grandes choses, et, pour m'éblouir de loin, on y coud, ici une pièce de pourpre, là une autre. On me décrit un bois sacré, l'autel de Diane, une eau sinueuse courant dans une riante prairie, le Rhin ou un arc-en-ciel. Ce n'était pas là leur place. Tu fais à merveille un cyprès; mais s'il s'agit de peindre pour son argent un pauvre naufragé èt son navire

perdu ? Tu avais commencé une amphore ; pourquoi de la roue qui tourne est-ce une tasse qui sort ? De la simplicité, de l'unité, quelque soit votre sujet.

Noble père, dignes enfants, nous sommes, nous autres poëtes, souvent dupes de l'ombre du bien. Je tâche d'être bref, je deviens obscur ; je cours après la grâce, plus de nerf ni de chaleur L'un vise au sublime, et il s'enfle ; l'autre n'ose s'élever de crainte d'orage, et il rampe. Tel veut, par le merveilleux, rendre plus piquant un sujet simple, et il peint dans une forêt un dauphin ; dans la mer, un sanglier. Sans l'art, pour éviter un mal, on va se jeter dans un pire.

Il y a au bout du cirque Émilius un statuaire qui fait bien les ongles, qui fera en airain des cheveux souples, et qui, ne sachant pas faire un tout, n'est, en somme, qu'un pauvre ouvrier. J'aimerais autant avoir un nez de travers avec de beaux cheveux noirs et de beaux yeux noirs, qu'un talent de ce genre avec un ouvrage à composer.

Écrivains, prenez une tâche proportionnée à vos forces. Essayez long-temps ce que refusent, ce que peuvent porter vos épaules. A qui est maître du sujet qu'il a choisi, ni l'expression ne fait faute, ni l'ordre dont dépend la clarté ; l'ordre qui, si je ne me trompe, a cela de beau et d'utile, qu'il fait dire sur le-champ ce qu'il faut dire, garder le reste pour le retrouver en son temps, et dans un poëme promis, tantôt passer vite, tantôt s'étendre.

Soyez délicats et circonspects dans le choix de vos expressions. C'est un talent peu commun que de fai-

re, par une habile alliance, un mot jeune d'un mot suranné. Si par hasard il vous faut de nouveaux signes pour rendre des idées nouvelles, vous en pouvez créer qu'aient ignorés nos Céthégus à courtes tuniques. Ce droit vous appartient, pourvu que vous n'en abusiez pas, et ce que vous puiserez avec modération aux sources grecques acquerra vite du crédit. Pourquoi, en effet, Rome refuserait-elle à Virgile, à Varius, ce qu'elle a accordé à Cécile et à Plaute? Pourquoi m'envierait-on quelques innovations, si j'en trouve d'heureuses, quand la langue d'Ennius et de Caton a tant enrichi le discours, tant créé de termes nouveaux? Il fut, il sera toujours permis d'introduire dans le langage un mot à l'empreinte du jour. De même que les vieilles feuilles tombent chaque année, quand les bois changent de parure; de même meurent les mots dans leur vieillesse, et fleurissent, vigoureux comme des jeunes gens, les mots de création nouvelle.

Nous et ce qui vient de nous sommes dévoués à la mort. Ces ports où Neptune enfermé soustrait (royal ouvrage!) les flottes aux aquilons; ces marais long-temps stériles et sillonnés par la rame, qui nourrissent des cités et s'ouvrent à la charrue; ces fleuves jadis funestes aux moissons, et qui ont appris une meilleure route; œuvre des hommes, ils périront comme eux : et les mots resteraient seuls debout avec leur éclat et leur grâce! Beaucoup renaîtront, qui ont disparu; beaucoup qui sont en vogue tomberont si l'usage le veut; l'usage, cet arbitre, ce maître, ce législateur des langues.

C'est Homère qui nous a montré le mode propre à dire les combats et les actions des rois et des héros.

Deux vers inégaux, réunis, ont d'abord exprimé la tristesse, ensuite aussi le bonheur. Mais les savants ne sont pas d'accord sur l'auteur des premières élégies, la question est encore indécise.

La rage arma Archiloque de son ïambe; puis le Brodequin et le Cothurne altier l'adoptèrent comme propre au dialogue, dominant le bruit du parterre et né pour l'action.

Érato a donné à la lyre de chanter les dieux, les fils des dieux, l'athlète couronné, le coursier vainqueur dans la lice, les passions des jeunes gens et les libertés du vin.

Chaque mètre a son rôle, chaque sujet sa couleur. Si je ne puis ni ne sais les saisir, pourquoi me salue-t-on poëte? Pourquoi, par mauvaise honte, aimerais-je mieux ignorer que m'instruire? De même qu'un sujet de comédie ne veut pas être traité en vers tragiques, le festin de Thyeste s'indigne d'être raconté en vers familiers dignes du Brodequin. Chaque chose a sa place. Quelquefois pourtant la Comédie peut élever la voix, Chrémès en fureur tonner, et la Tragédie, de son côté, baisser le ton pour gémir. Pauvres et exilés, Télèphe et Pelée rejettent l'emphase et les grands mots s'ils veulent que leur plainte émeuve les cœurs. Car c'est peu qu'un poëme soit beau, il faut qu'il touche, et mène où il veut l'auditeur. Les hommes pleurent avec ceux qui pleurent, comme ils rient avec ceux qui rient. Si donc tu veux que je

pleure, commence toi-même par gémir. Alors, Télèphe, alors, Pelée, tes infortunes m'attendriront; si tu ne dis pas juste ce que tu dois dire, ou je dormirai, ou je rirai. Avec un visage affligé, un langage triste. Est-il irrité, des paroles menaçantes; gai, plaisantes; sérieux, graves. Ce que nous manifestons suivant nos diverses fortunes, la nature commence par le préparer en nous; elle nous égaie; elle nous pousse à la colère; elle nous abat ou nous déchire par le chagrin; puis elle nous fait exprimer par la langue tous ces mouvements de notre âme. Si le langage et la situation d'un personnage ne sont pas d'accord, chevaliers et peuple éclateront de rire. Un esclave ne parle pas comme un héros; un vieillard mûri par l'âge, comme un homme dans le feu de la jeunesse; une matrone puissante, comme une dévouée nourrice; un marchand qui court les mers, comme le cultivateur d'un petit champ; un Scythe, comme un Assyrien; l'habitant de Thèbes, comme celui d'Argos.

Ou suis la tradition, auteur, ou invente pour tes personnages des choses qu'ils puissent avoir faites. Si tu mets en scène l'illustre Achille, qu'il soit prompt, colère, violent, inexorable, qu'il ne reconnaisse point de lois, et pour tout s'en remette aux armes. Que Médée soit fière et inflexible; Ino, dolente; Ixion, perfide; Io, agitée; Oreste, mélancolique. Si tu hasardes au théâtre un sujet vierge, un personnage de ton invention, qu'il reste jusqu'au bout, sans se démentir, ce qu'il a été au début. Mais c'est une chose difficile que de se faire une propriété

dans le champ de la fiction. Tu réussiras mieux à mettre en action quelque épisode de l'Iliade, qu'à produire le premier une fable qu'on n'ait jamais vue ni traitée; et le sujet le plus connu deviendra tien, si tu ne tournes pas dans un cercle battu; si tu ne t'attaches pas, en traducteur, à rendre syllabe par syllabe; si tu ne t'es pas jeté, par imitation, dans un défilé dont ton honneur et la loi même que tu te seras faite ne te permettent plus de sortir; si enfin tu ne débutes pas par nous crier, comme cet ancien poëte cyclique : « Je chante la fortune de Priam et la fameuse guerre de Troie. » Que va-t-il donner, ce hâbleur, de digne d'une bouche si grande ouverte? La montagne accouchera d'une ridicule souris.

Que j'aime bien mieux celui-ci qui ne se bat pas les flancs pour rien! « Dis, ô muse! un guerrier qui, après la chute de Troie, vit les mœurs et les cités de beaucoup de peuples. » Il ne fait pas un feu qui s'en aille en fumée. De la fumée il fait jaillir la lumière, et bientôt nous étale des prodiges. C'est Antiphate et Scylla; c'est Charybde et Polyphème. Il ne prend pas le retour de Diomède à la mort de Méléagre, la guerre de Troie aux deux œufs de Léda. Il va toujours droit au but; comme s'il parlait de faits connus, il jette son lecteur au milieu d'eux; ce qu'il désespère de faire reluire, il le laisse, et il invente si bien, mêle si habilement la fiction à la vérité, que commencement et milieu, milieu et fin, tout s'accorde.

Apprends ce que j'exige, ce qu'exige avec moi tout le

public, si tu veux des spectateurs qui attendent la chute du rideau, et qui restent assis jusqu'au moment où le chœur leur dit : « Applaudissez. » Chaque âge à ses mœurs : observe-les, et fais dans les caractères la part des années qui les changent.

Dès que l'enfant parle et ne chancelle plus, il aime à jouer avec ses pairs, se fâche et s'apaise sans raison, change à tout moment.

Le jeune imberbe, enfin sans gouverneur, ne rêve que chevaux, que chiens, que Champ-de-Mars. De cire pour le vice, rebelle à la censure, prodigue d'argent, superbe, il désire vivement et se lasse vite.

A l'âge viril, autres goûts. S'enrichir, se faire des amis, courir les honneurs, ne rien faire qu'on veuille défaire plus tard.

Mille maux assiégent le vieillard ; il amasse, et d'autant plus pauvre, il s'abstient, il craint de jouir. Timide et froid dans tout ce qu'il fait, toujours remettant, espérant toujours, s'arrêtant pour rien, avide de vie, difficile, chagrin, prôneur du temps de son enfance, censeur et correcteur des jeunes gens.

Si beaucoup d'avantages nous sont apportés par les années, beaucoup s'en vont avec elles. Pour ne point donner au jeune homme le rôle du vieillard, à l'enfant celui de l'homme fait, étudions sans cesse le naturel et ce qui va bien à chaque âge.

Ou l'action se passe sur le théâtre, ou elle n'y est qu'en récit. Ce qui arrive à l'âme par l'oreille la touche

moins que ce dont le spectateur se saisit par ses propres yeux. Mais ce qui ne se peut faire que sans témoins ne doit pas être mis sur la scène ; soustrait au regard, c'est à la narration de le présenter. Qu'on ne voie pas Médée égorger ses enfants, l'exécrable Atrée faire cuire des entrailles humaines, Procné se changer en oiseau, Cadmus en serpent. De tels spectacles révoltent par leur invraisemblance.

Ni plus ni moins de cinq actes ; telle est la mesure qu'un drame doit avoir pour être redemandé et remis. Qu'un dieu n'y descende pas du ciel, si le nœud n'est digne d'un dieu ; qu'un quatrième interlocuteur n'y embarrasse point le dialogue ; que le chœur soit acteur et rende de vrais services ; qu'il ne chante rien dans les entr'actes qui ne conduise au but et ne tienne étroitement au sujet ; qu'il prenne le parti de la vertu ; qu'il soit son ami et son conseil ; qu'il modère la fureur, apaise les passions, vante les mets d'une table frugale, la salutaire justice, les lois, la paix et ses tranquilles loisirs ; qu'il garde les secrets, supplie les dieux de rendre le bonheur aux misérables, de l'ôter aux orgueilleux.

La flûte n'était pas jadis, comme à présent, garnie d'orichalque et rivale de la trompette. Petite et simple, et percée de peu de trous, elle servait à soutenir le chœur, et remplissait de ses sons modestes les gradins, où s'assemblait, sans s'étouffer, un peuple naissant et facile à compter, mais honnête, chaste et retenu. Quand ce peuple se fut étendu par la conquête, quand un mur plus

long enferma Rome, et quand, aux jours de fête, le vin coula impunément dès le matin en l'honneur du dieu de la joie, la licence gagna les vers et le chant. Quel goût attendre, en effet, d'un paysan grossier sortant de son travail pour s'asseoir près d'un citadin? d'une vile populace mêlée aux honnêtes gens? Le joueur de flûte ajouta à l'art primitif le luxe et la pantomime, et balaya les planches d'une robe efféminée. La lyre sévère s'accrut de nouveaux accords; le discours se monta sur un ton insolite; et, pleine de sagesse et de précision, la phrase se modela sur les oracles de Delphes. Le prix de la tragédie était un bouc. Les concurrents montrèrent bientôt nus de rustiques satyres, et essayèrent la plaisanterie sans abandonner la gravité : tant il fallait d'artifice et de nouveauté pour captiver un spectateur revenant des sacrifices, plein de vin, et vide de raison! Mais s'il est permis d'introduire des satyres bavards et rieurs, de faire succéder au sérieux le badinage, c'est à condition qu'un dieu, qu'un héros, revêtu de la pourpre et de l'or des rois, ne descende jamais à l'ignoble langage des tavernes, ou que, pour fuir la terre, il ne se perde pas dans la nue. La Tragédie ne doit pas hasarder de propos légers; comme une matrone obligée de danser un jour de fête, elle ne paraît qu'en rougissant un peu au milieu d'effrontés satyres.

Quant à moi, chers Pisons, je n'affecterais pas dans un drame les mots grossiers, les expressions crues de ces satyres, et je tâcherais de ne pas m'éloigner du style tra-

gique jusqu'à ne mettre aucune différence entre le langage de Dave ou de l'effrontée Pythias venant d'escroquer à Simon un talent, et celui de Silène, gardien-nourricier d'un dieu. Sortant de leurs forêts, les Faunes ne doivent pas, ce me semble, comme des enfants des carrefours ou des habitués des foires, s'égayer en vers grivois, ou lâcher des obscénités honteuses. Tout ce qui a un cheval, un nom, une fortune, en serait choqué, et vous auriez beau avoir pour vous les mangeurs de noix et de pois chiches, au lieu de vous couronner, on ne vous écouterait seulement pas. Je tirerais ma fable d'un fond connu; puis je m'arrangerais de façon à ce que chacun crût en pouvoir faire autant, y suât sang et eau et échouât. Tant l'ordre et la suite ont de force; tant ils peuvent donner de valeur à la chose la plus commune!

Une syllabe brève suivie d'une longue s'appelle ïambe, pied rapide d'où le trimètre a tiré le nom d'ïambique, alors qu'il faisait entendre six coups égaux entre eux depuis le premier jusqu'au dernier. Récemment, pour flatter l'oreille par un pas plus lent et plus grave, il a fait complaisamment au lourd spondée une part dans son patrimoine, sans toutefois lui céder ni la seconde ni la quatrième place. Mais cette nouveauté se montre rarement dans les nobles trimètres d'Accius et d'Ennius. Le vers qui tombe sur la scène, chargé de trop de spondées, accuse honteusement son auteur ou de précipitation et de négligence, ou d'une ignorance complète de l'art.

Tout le monde ne sent pas le défaut de rhythme, et

bien des poëtes latins ont ainsi obtenu une faveur qu'ils ne méritaient pas. M'en autoriserai-je pour écrire au hasard et sans règle ? ou bien, sachant parfaitement que toutes mes fautes seront vues, m'endormirai-je tranquillement sur la certitude du pardon? J'aurai évité le blâme, je n'aurai pas mérité de louange.

Vous, chers Pisons, feuilletez le jour, feuilletez la nuit les auteurs grecs. — Mais nos pères ont goûté les vers et les saillies de Plaute. — Nos pères furent trop bons, pour ne pas dire plus; du moins, si vous et moi savons distinguer un trait plaisant d'un mot grossier, et juger au doigt et à l'oreille la légitimité d'un son.

Thespis est, dit-on, l'inventeur de la tragédie, et promenait sur des chariots ses poëmes, qu'on jouait et chantait barbouillé de lie. Après lui, Eschyle imagina le masque et la longue robe, établit son théâtre sur de petits tréteaux, fit chausser le cothurne et parler avec majesté. Puis parut, non sans gloire, la vieille comédie; mais sa liberté tourna en licence, et prit une violence qu'il fallut réprimer. Une loi fut faite, et le chœur se tut honteusement, dépouillé du moyen de nuire.

Il n'est aucun de ces genres que n'aient essayé nos poëtes. Ce n'est pas sans gloire qu'osant abandonner la trace des Grecs, et traiter des sujets nationaux, ils ont mis en action, les uns la prétexte, les autres la toge; et le Latium ne serait pas moins puissant par ses écrits que par son courage et ses armes, si le travail et la lenteur de la lime n'effrayaient pas tant nos poëtes. Vous, sang

de Pompilius, reprenez votre ouvrage tant qu'il n'est pas complétement émondé à force de temps et de ratures, et passez-y dix fois votre ongle après que vous l'avez fini.

Parce que Démocrite croit le génie plus heureux que l'art, et exclut de l'Hélicon les poëtes qui ont du bon sens, beaucoup ne prennent plus la peine de couper leurs ongles ni leur barbe; ils cherchent les lieux solitaires, et fuient les bains. Ils sont sûrs d'acquérir le nom et le rang de poëtes, s'ils ne confient pas au rasoir de Licinius une tête que ne guérirait pas l'ellébore des trois Anticyres. Oh! que je suis gauche de me purger au printemps tous les ans! Personne ne ferait de meilleurs vers que moi! N'importe, je ferai comme la pierre, qui rend le fer coupant, hors d'état de couper elle-même. Sans écrire moi-même, je montrerai aux écrivains les devoirs et les règles de leur art, comment on se fait un fond, comment se forme et se nourrit le poëte, ce qui convient, ce qui ne convient pas, où mène l'art, où entraîne l'ignorance.

La principale, la première condition pour écrire, c'est le bon sens. Etudiez les choses dans les livres qu'inspira Socrate. Une fois les choses acquises, les mots vous viendront d'eux-mêmes. Celui qui sait ce qu'il doit à sa patrie et à ses amis, de quel amour il faut aimer son père, son frère, son hôte; quel est le devoir d'un sénateur, celui d'un juge; quel est le rôle d'un général à qui une guerre est confiée; celui-là, n'en doutez pas, sait donner à chaque personnage le ton juste qui lui convient. Bien conserver la vie et les mœurs, imiter la nature, parler

comme elle, voilà ce que je conseillerai toujours. Avec la couleur locale et des mœurs vraies, telle pièce, qui n'a ni grâce, ni rhythme, ni art, plaira plus au public et le captivera plus long-temps que des vers vides de choses et que des bagatelles sonores.

Les Grecs n'étaient avides que de gloire; les Muses leur ont donné le génie et l'éloquence. Mais les enfants de Rome, qu'apprennent-ils? De longues règles pour diviser un as en cent parties. « Réponds, fils d'Albinus; de cinq onces j'ôte une, que reste-t-il? — Belle question! quatre onces. — Bien, tu sauras conserver ta fortune. Et si j'avais ajouté une once, combien cela ferait-il? — Une demi-livre. » Et quand un esprit est encroûté de cette rouille, de ces préoccupations d'argent, nous nous figurons qu'il en pourra sortir des vers dignes d'être imprégnés d'huile de cèdre, et conservés dans le cyprès poli!

Les poëtes veulent ou instruire, ou plaire, ou faire les deux choses à la fois. Est-ce instruire? Sois bref; ce qui est court se perçoit plus docilement et se retient mieux; ce qui est long s'en va de l'esprit trop plein. Est-ce plaire? Sois vraisemblable, et que ta fable n'ait pas la prétention de nous faire croire tout ce qu'elle voudra; n'y tire pas tout vif du ventre d'une lamie l'enfant dont elle a déjeuné. Nos graves sénateurs ne veulent pas de poëme oiseux; nos dédaigneux chevaliers, de poëme grave. Mêle donc, pour enlever tous les suffrages, mêle l'agréable à l'utile; amuse en instruisant. C'est ainsi qu'un livre enrichit les Sosies, qu'il passe les mers, qu'il

fait traverser les siècles à l'illustre nom de son auteur.

Il y a des fautes auxquelles il faut bien pardonner : car la corde ne répond pas toujours comme le veulent la tête et la main. Pour un son grave qu'on lui demande, elle en rend souvent un aigu. La flèche ne frappe pas non plus toujours son but ; et je n'irai pas, dans un poëme où les beautés dominent, m'arrêter à quelques taches échappées par inadvertance ou inséparables de notre faiblesse. Mais de même qu'un copiste averti d'une faute et qui y retombe ne mérite plus d'indulgence, qu'on rit d'un joueur de cithare qui fait toujours fausse la même note ; de même un auteur habituellement mauvais devient pour moi comme ce Chérile chez qui deux ou trois bons passages m'étonnent, me font rire et m'indignent. Le divin Homère sommeille parfois ; mais dans un long ouvrage, un peu de sommeil est bien permis.

Il en est de la poésie comme de la peinture. Il y a des choses qui plaisent davantage, vues de près ; d'autres dont il faut s'éloigner : telle aime l'ombre, telle veut le grand jour et ne craint pas les yeux perçants. Celle-ci a plu une fois ; celle-là, redemandée dix fois, plaira encore.

Aîné des Pisons, tout formé que tu es au bien, soit par les leçons de ton père, soit par ton propre jugement, retiens bien ce que je vais te dire. Certains genres tolèrent la médiocrité ; tel jurisconsulte, tel avocat de moyenne force n'approche pas de l'éloquence de Messala, du savoir de Cascellius Aulus, et n'est pourtant pas sans valeur. Mais les poëtes ! ni les dieux ni les hommes, ni à

plus forte raison leurs libraires, ne leur permettent d'être médiocres. De même qu'une musique discordante, des parfums grossiers, et du pavot dans du miel de Sardaigne, choquent à une bonne table, parce qu'on pouvait souper sans eux; de même, créée et mise au monde pour le plaisir de l'esprit, la poésie, si elle n'est pas tout ce qu'il y a de mieux, est près d'être tout ce qu'il y a de pis.

Quand on ne connaît pas les jeux du Champ-de-Mars, on s'en abstient. Celui qui n'est habile ni à la paume, ni au disque, ni au trochus, se tient tranquille, de peur de donner à rire au cercle pressé des spectateurs. Mais on a beau ne pas savoir faire les vers, on en veut absolument faire Pourquoi pas, dès qu'on est libre et noble, dès que surtout on paie le cens équestre, et qu'on n'a rien à se reprocher?

Toi, Pison, tu ne diras, tu n'écriras jamais rien malgré Minerve; tu as cet esprit, ce bon sens-là. Mais si tu écris, confie d'abord ton ouvrage à l'oreille de Métius, à celle de ton père, à la mienne; puis garde-le neuf ans avec tes papiers les plus secrets. On peut effacer une page inédite; un seul mot lâché ne revient plus.

Les hommes vivaient dans les forêts, lorsque, interprète sacré des Dieux, Orphée les détourna du meurtre et de leur vie de brute. On a dit pour cela de lui qu'il adoucissait les cruels lions et les tigres, comme d'Amphion, fondateur des murs de Thèbes, que sa lyre remuait les pierres, et les menait, par sa douce prière, où elle voulait. Tels furent les commencements de la sagesse : dis-

tinguer l'intérêt public de l'intérêt privé, le sacré du profane, arrêter le vagabondage en amour, tracer les devoirs des époux, bâtir des villes, graver les lois sur le bois. De là tant d'honneur et de renommée pour ces poëtes et leurs divins écrits. Après eux vint le grand Homère; puis Tyrtée, dont les vers poussèrent au combat les guerriers. En vers furent rendus les oracles; en vers fut enseignée la vie, fut captée la faveur des rois, et naquirent les jeux scéniques, ce délassement du travail. Tu vois que tu peux, sans rougir, en maniant la lyre faire comme les Muses, en chantant faire comme Apollon.

On a cherché ce qui fait les bons poëtes, ou de la nature, ou de l'art. Pour moi, je ne vois pas ce que peut l'étude sans une veine féconde, ce que peut le génie sans culture : ces deux choses ont besoin l'une de l'autre, et veulent marcher de concert. L'athlète qui prétend, dans les courses, arriver au but le premier, a tout fait, tout souffert dans son enfance; il a eu chaud, il a eu froid; il s'est passé d'amour et de vin. Le joueur de flûte qui joue aux jeux pythiens a appris et tremblé sous un maître.

Maintenant il suffit de dire : « Je fais des vers admirables. » Malheur aux derniers arrivants! La honte est pour celui qui reste en arrière et qui convient qu'il ne sait pas ce qu'il n'a jamais appris.

Quand un poëte a de bonnes terres ou de bonnes rentes, l'appât du gain lui attire les flatteurs, comme la voix des crieurs les chalands. Mais il m'étonnerait bien si, avec une table bien servie, de quoi répondre pour le pau-

vre et tirer le plaideur des griffes de la chicane, il avait le bonheur de distinguer un faux ami du véritable. Soit donc que tu aies fait un présent, soit que tu te disposes à le faire, garde-toi, pour lui lire tes vers, de prendre ton homme dans sa joie; il s'écrierait à tout moment : « Bien! parfaitement! à merveille! » Il se pâmerait; il verserait des larmes de tendresse; il bondirait, il trépignerait de bonheur. Ceux qu'on loue pour pleurer aux funérailles en disent, en font presque plus que ceux qui pleurent du fond du cœur. Le flatteur est comme eux, il fait plus de bruit que l'approbateur véridique.

Quand les grands veulent savoir si un homme mérite leurs bontés, ils multiplient les coupes et le mettent à la question avec du vin. Fais de même pour tes vers; ne sois pas dupe d'un cœur faux, caché sous la peau d'un renard. Lisait-on quelque chose à Quintilius : « Allons, disait-il, corrige ceci, retouche cela. » Lui disait-on : « Je ne puis faire mieux, je l'ai deux ou trois fois tâché en vain. — Efface, te dis-je, remets sur l'enclume ces vers mal forgés. » Puis, si l'on aimait mieux défendre l'endroit faible qu'y retravailler, il ne sonnait plus mot, et, sans prendre une peine inutile, il laissait l'auteur s'admirer seul et sans rivaux, lui et ses œuvres.

Ainsi fait un bon et judicieux ami; il reprend les vers lâches, blâme les durs, barre d'un revers de plume les négligés, élague les prétentieux, force d'éclaircir les obscurs, signale les ambigus, et note tous ceux à changer. C'est un Aristarque. Il ne s'en va pas dire : « A quoi bon

chagriner un ami pour des vétilles ? » Ces vétilles-là deviennent de grands maux, car elles font siffler et rire aux dépens de leur auteur.

Les gens sages fuient le poëte maniaque comme on fuit un lépreux, un épileptique ou un fou ; ils ont peur d'en être touchés. Les enfants seuls le suivent sans crainte et pour le tourmenter. Si, tout en déclamant partout ses vers sublimes, il tombe, comme un guetteur de merles trop absorbé, dans un puits ou dans un fossé, qu'il crie tant qu'il voudra : « Au secours, à moi, citoyens ! » et que personne ne se presse de l'en tirer. Quant à moi, si je voyais quelqu'un lui porter secours et lui jeter une corde : « Que sais-tu, lui dirais-je, si ce n'est pas exprès qu'il s'est jeté là, et s'il ne veut pas y rester ? » Puis je raconterais la mort du poëte sicilien : Empédocle s'est bien lancé de sang-froid dans l'Etna tout en flamme, afin de passer pour un dieu. Laissons-les faire : sauver celui-ci malgré lui, c'est le tuer ; ce n'est pas son coup d'essai. Retiré, il n'en sera pas plus homme, il n'en renoncera pas plus à son idée de mort fameuse. Et puis, on ne sait pas pourquoi il versifie. Ne serait-ce pas qu'il a souillé les cendres de son père ou commis un inceste dans un lieu frappé de la foudre? Le fait est que les Furies l'agitent. Comme un ours qui a brisé les barreaux de sa cage, il met, lecteur furieux, en fuite ignorants et savants. Malheur à qui il attrape ! il le tient, le tue de ses vers, sangsue qui ne lâche prise que gorgée de sang.

FIN DES OEUVRES D'HORACE.

ÉPIGRAMMES

DE MARTIAL.

LIVRE PREMIER.

V.

A CÉSAR.

Laisse là ton front d'empereur
Si jamais tu daignes me lire.
Comme à des jeux en ton honneur
A mes vers accorde un sourire.
Le censeur le plus sérieux
Souffre un innocent badinage;
Et ma vie, ô César! est sage,
Si mon livre est licencieux.

XVI.

A JULE.

O de tous les amis, s'il en est sur la terre,
Le meilleur, le plus chaud, surtout le plus sincère!
Te voilà bientôt, Jule, à trente consulats,
Et trente jours marquants ne se rencontrent pas
Dans ta vie. Ah! combien le temps irréparable
A tes yeux dessillés paraîtra regrettable,
Quand tu t'apercevras que dans l'âge avancé
L'homme n'a plus qu'un bien, et que c'est son passé!
Plus il va, plus il souffre, et moins il a de joie.
Prends donc, prends et tiens bien ce que Dieu t'en envoie.
La joie est toujours prête à glisser de la main,
Et tu serais bien fou de te dire : « A demain. »

CIV.

A SCÉVOLE.

« Ah! si j'avais un million,
« Quel plaisir, quelle bonne chère!
» Il ne serait pas sur la terre
» De plus rayonnante maison. »
C'étaient là tes discours, Scévole,
Avant d'être fait chevalier.

Les dieux ont daigné t'envoyer
Le million sur ta parole,
Et tu n'en es que plus vilain,
Tes toges n'en sont que plus sales;
Tu bois de détestable vin,
Recouds deux, trois fois tes sandales,
Et mets un as à des pois chauds,
A tes amours pas davantage.
Menteur! rends aux Dieux leurs cadeaux,
Si tu n'en veux pas faire usage.

LIVRE DEUXIÈME.

LIII.

A MAXIME.

Tu veux la liberté? Vraiment, je n'en crois rien,
Maxime; tu l'aurais si tu la voulais bien.
Tâche de te passer de souper chez les autres;
Ne mets à ton manteau que la laine des nôtres;
Ris-toi des vases d'or qu'à la fois ladre et vain,
Cinna de leurs coffrets tire à chaque festin;
Contente-toi d'un vin de Veïe ou de Préneste,
D'un étroit logement, d'une Vénus modeste,
Et sois bien assuré qu'ainsi maître de toi,
Tu seras et plus libre et plus content qu'un roi.

LIVRE TROISIÈME.

XLIV.

A LIGURINUS.

Personne volontiers ne s'approche de toi ;
Au contraire, on fuit à ta vue,
Et dans les salons, dans la rue,
Tu restes seul. Veux-tu savoir pourquoi ?
C'est qu'au monde il n'est point de bête,
De tigresse, de scorpion,
De crocodile ou de lion,
Qui fasse peur comme un poëte.
Qu'on soit assis, debout, courant, par un besoin
Forcé de s'arrêter un moment dans un coin,
Tu lis, tu lis toujours ; d'une voix assassine
Tu me suis jusqu'aux bains, jusque dans la piscine.
Je me jette à la nage, et ne puis t'échapper.
Tu me vois très pressé d'arriver pour souper,
Et tu te pends à mon oreille.
Je veux me mettre à table, et suis contraint de fuir.
Fatigué, sur mon lit je viens de m'endormir,
Et ta voix en sursaut m'éveille.
Quel ennui ! juges-en par le mal qu'il te fait :
On te sait juste et bon, et pourtant on te hait !

LII.

A TONGILIEN.

De ta maison mille as étaient le prix,
Et consumée elle t'en vaut dix mille.
Tongilien, ce feu t'est bien utile :
Es-tu certain de ne l'avoir pas mis ?

LXIII.

A COTILUS.

On te dit un homme charmant,
Je le crois ; mais dis-moi toi-même
(Car mon ignorance est extrême)
Ce que c'est qu'un homme charmant.
N'est-ce pas celui dont la tête
Est toujours frisée avec soin,
Qui sent le musc et le benjoin,
Sait par cœur mainte chansonnette,
Avec grâce arrondit ses bras,
Près des femmes passe sa vie,
Et sans cesse à la plus jolie
Affecte de parler tout bas?
Que partout vous verrez à table
Très loin de son voisin de lit.

Dans la peur que de son habit
On ne trouble l'ordre admirable ?
Qui reçoit, écrit tour à tour
Par matin vingt lettres d'amour ?
Qui ne manque pas une fête,
N'ignore pas une amourette ?
C'est là, n'est-ce pas, Cotilus,
C'est bien là tout ce qui compose
Un homme charmant ? Rien de plus ?
En ce cas, c'est bien peu de chose.

LIVRE QUATRIÈME.

V.

A FABIANUS

Tu vas à Rome avec ta pauvreté,
Ton âme honnête et ta sincérité !
Qu'y feras-tu ? D'une triste éloquence
Tu ne sais pas accabler l'innocence ;
Tu ne sais pas, débauché sans pudeur,
Chez un ami porter le déshonneur ;
Tu ne sais pas, pour un honteux salaire,
Etre l'amant d'une vieille adultère ;
Tu n'oserais vanter Glaphon, Canus.
Et tu prétends, ami sûr, honnête homme,

Ou parvenir, ou du moins vivre à Rome!
Reste chez toi, pauvre Fabianus.

LIVRE CINQUIÈME.

X.

A RÉGULUS.

As-tu remarqué, Régulus,
Combien peu, tant qu'ils sont en vie,
Les meilleurs écrivains sont lus?
C'est ainsi qu'est faite l'envie;
L'antiquité seule lui plaît.
Quand Rome possédait Virgile,
C'était Ennius qu'elle aimait.
Ovide si doux, si facile,
De Corinne seule était lu.
Ménandre a reçu peu d'hommages,
Et c'est d'abandon et d'outrages
Que le grand Homère a vécu.
O mes vers! si votre existence
Sans ma mort ne peut commencer,
De grâce, prenez patience,
Laissez-moi ne me point presser.

XX.

A JULES MARTIAL.

Cher Martial, ah ! si de nos moments
Nous disposions à notre fantaisie ;
Si nous pouvions sans travail, sans tourments,
Ne plus songer qu'à jouir de la vie !
Loin du forum, des procès, des palais,
Les grands seigneurs ne nous verraient jamais.
Lire, causer, promener en litière,
De temps en temps voir Lydie ou Glycère,
Au Champ-de-Mars nous montrer, puis après
Aller aux bains ou respirer le frais,
Telles seraient, mon ami, nos journées.
Mais nul ne vit pour soi : sans les sentir,
On laisse fuir ses meilleures années,
Et puis on meurt quand on saurait jouir.

XXXVII.

SUR EROTION.

Ma pauvre Érotion, si bonne, si jolie !
Hélas ! c'en est donc fait ! les dieux me l'ont ravie.
Des brebis du Galèze elle avait la douceur ;
Du cygne elle effaçait la grâce et la blancheur ;

La conque du Lucrin était moins élégante,
L'ivoire moins poli, la neige moins brillante.
Ses cheveux faisaient honte aux tresses du Germain,
Et comme un sable d'or ruisselaient dans la main.
Semblable aux premiers fruits du travail des abeilles,
L'haleine qui sortait de ses lèvres vermeilles,
De l'ambre, de la rose, avait le doux parfum;
Près d'elle, enfin, le paon eût paru sans noblesse,
Le rossignol sans voix, le roseau sans souplesse,
L'écureil sérieux, et le phénix commun.
O regrets! ô douleurs! cruelle destinée!
A peine touchait-elle à sa sixième année;
C'était tout mon amour, mon unique trésor;
La Parque me la prend, son bûcher fume encor,
Et tu blâmes mes pleurs, tu prétends me défendre
De me meurtrir le sein, de me couvrir de cendres,
Pétus! « C'est trop de pleurs, dis-tu, pour une enfant;
Pour ton épouse, toi, tu n'en verses pas tant,
Et ton épouse était et belle et bonne et sage. »
— Oui, mais tu ne dis rien, Pétus, de l'héritage.

LII.

A POSTUME.

Je me souviens de vos bienfaits,
Ma gratitude en est extrême,
Et si je n'en parle jamais,

C'est que vous en parlez vous-même,
Postume; mais que voulez-vous?
Toutes les fois que je m'apprête
A les raconter, on m'arrête
En me disant : « Épargnez-nous;
Nous savons déjà cette affaire
Par Postume. » Il faut bien me taire,
Car à quoi bon se mettre deux
A raconter la même histoire?
C'est dommage; j'étais heureux
De me charger de votre gloire.
Recevez un avis prudent
Qu'à retenir je vous invite :
Quelque beau que soit un présent,
Le donneur perd tout son mérite
Quand il en parle trop souvent.

LXI.

A MARIANUS.

Marianus, quel est ce dameret
Qu'avec ta femme en tous lieux on rencontre,
Qui, s'appuyant sur son fauteuil, fait montre
D'avoir toujours à lui dire un secret?
Ce petit homme aux jambes satinées,
Aux douces mains, de tant d'anneaux ornées,
Quoi! de ta femme il est le procureur?

En effet, oui, c'est bien l'air et l'odeur
D'un homme noir. Je suis sûr qu'en chicane
Aufidius près de lui n'est qu'un âne...
Marianus, que tu mériterais
De recevoir par jour deux cents soufflets,
Pour ainsi croire à des rapports d'affaire
Entre ta femme et ce beau freluquet,
Et n'avoir pas, avec la ville entière,
Vu que ce sont tes affaires qu'il fait !

LIVRE SIXIÈME.

VII.

A FAUSTIN.

Depuis un mois, Faustin, que, remis en vigueur,
Le divorce a chez nous ramené la pudeur,
Sais-tu combien de fois à l'autel d'hyménée
Près de maris nouveaux Sabine est retournée?
Dix. Est-ce là l'hymen? Ce n'est plus, suivant moi,
Que le concubinage avoué par la loi.

XXXIX.

A CINNA.

Si Marulla t'a rendu sept fois père,
Tu n'en peux pas accuser tes amis,
Mon bon Cinna : l'air de tes chers petits
Fait assez voir où les conçut leur mère.
Le crin frisé, le teint noir du premier,
Comme c'est bien Saintra, ton cuisinier !
Dans le second, nez camus, lèvre épaisse ;
Dans le troisième, œil qui pleure sans cesse :
Sont-ce pas là ton lutteur africain,
Et ce Dama qui chez toi fait le pain ?
On aime assez le front du quatrième,
Ses yeux d'azur et sa blancheur extrême :
C'est à ton cher Lygdus que tu le dois ;
Et s'il te plaît, tu peux, comme tu vois,
De caresser cette peau ferme et lisse
Sans nul remords te passer le caprice.
Quant au dernier, nul ne méconnaîtra
Dans son front bas, et dans l'oreille aiguë
Qu'à la façon des ânes il remue,
Un franc produit de l'histrion Cirrha.
Restent deux sœurs, une rousse, une brune :
Ton chef de chœur n'en a-t-il pas fait une,
Ton fermier l'autre ? Il est dur que Crotus

Soit un eunuque ainsi que Dyndimus :
Nous eussions vu dans ton petit domaine
En raccourci toute l'espèce humaine.

LIVRE SEPTIEME.

X.

A OLUS.

Sertorius, dis-tu, passe ses nuits à table :
Que t'importe qu'il veille, Olus, si toi tu dors?
Lupus de dix mille as à Tite est redevable :
Que t'importe, s'il a respecté tes trésors?
Mathon prodigue tout pour une baladine :
Que t'importe? c'est lui, non pas toi qu'il ruine.
Éros avec Linus partage un goût honteux :
T'ont-ils jamais forcé de t'amuser comme eux?
Tu dois, ne t'en déplaise, en tête avoir des choses
Dont tu ne nous dis rien, et qui te touchent plus.
Dois-tu pas ton manteau? Cela te touche, Olus.
Est-il un citoyen qui voulût, et pour causes,
Te prêter un denier? Cela te touche aussi.
Et ta femme, es-tu sûr qu'elle soit fort honnête?
Ta fille a dix-huit ans; sa dot est-elle prête?
Car tu sais que sans dot on n'a point de mari.
Si je voulais citer tout ce qui te regarde,

J'en aurais pour deux jours, au moins ; mais je n'ai garde,
Et je n'en parlerai, certes, ni haut ni bas.
Ce que tu fais, Olus, ne me regarde pas.

LXXVI.

A PHILOMUS.

Tu te crois beaucoup de mérite,
Philomus, parce qu'on t'invite
Chaque jour à quelque repas.
Détrompe-toi. Si l'on t'attire,
C'est que les grands aiment à rire,
Mon cher ; mais ils ne t'aiment pas.

LIVRE HUITIÈME.

XXIV.

A CÉSAR.

Quand je te prie en vers, s'ils ne sont pas mauvais,
Exauce-les, César, ou, du moins, entends-les.
Imite Jupiter ; il souffre qu'on l'implore.
Il sait bien que les dieux, qu'ici-bas l'on adore
En marbre. en or, en bois, ne doivent leur grandeur
Qu'au suppliant, César, et non pas au sculpteur.

LIVRE NEUVIÈME.

LX.

SUR MAMURRA.

Un jour, Mamurra prend sa course
Vers ce quartier où le matin
Nos oisifs vont vider leur bourse.
Il flaire dix enfants d'airain,
Non de ceux qu'à chaque visite
Exhibent d'abord les marchands ;
Mais de ces morceaux de mérite
Par eux réservés pour les grands,
Et que du fond de leur boutique
Ils semblent s'être fait la loi
De ne point tirer pour la clique
Des pauvres hères tels que moi.
Quand il est bien las de leur vue,
Il mesure trois, quatre fois,
Des lits d'écaille de tortue,
Et les trouve tous trop étroits.
Il va blâmer une statue
De Polyclète; il fait sortir
Des vases précieux, des tables,
Des pièces d'ivoire admirables,

Qu'à peine ose-t-on découvrir.
Il voit deux flacons, prend la paire,
Puis, se ravisant aussitôt,
C'est en pierre qu'il les lui faut,
Ce serait trop fragile en verre.
Il prendrait une coupe d'or,
S'il en voyait là de Mentor,
Dit-il; il soupèse, il mesure,
Puis il demande une parure
En sardoine, en jaspe, en onix.
» Qu'on ne s'arrête pas au prix;
Rien n'est trop beau. » Le jour s'avance;
Pour un as alors Mamurra
De deux tasses fait la dépense,
Les porte lui-même et s'en va.

LIVRE DIXIÈME.

XIV.

A CRISPUS.

Tu te dis mon ami; sans doute tu crois l'être.
Apprends-moi donc à quoi je le puis reconnaître,
Crispus. Ne m'as-tu pas, avec tous tes écus,
Pour mille as, l'an dernier, fait subir un refus?
Au milieu des moissons dont ton grenier regorge,

M'as-tu jamais offert une mesure d'orge ?
Ai-je reçu jamais une toge de toi ?
J'ai beau chercher, Crispus, je ne vois qu'un indice
Par où ton amitié constamment se trahisse :
J'entends d'étranges bruits quand tu n'as là que moi.

XXIII.

ANTONIUS PRIMUS.

L'heureux Antonius touche à la soixantaine ;
Il ne regrette point le temps qui s'est enfui ;
Et les ondes du fleuve où son âge le mène
Ne l'intimident point en se montrant à lui.
Pour lui nulle action n'est de rougeur suivie ;
Il ne voit point de jour dont il doive gémir.
Celui qui vit ainsi goûte deux fois sa vie,
Une fois au passage, et l'autre en souvenir.

XLVII.

A JULES MARTIAL.

Sais-tu, cher Martial, le sort le plus heureux ?
Vivre sur son foyer du bien de ses aïeux,
N'avoir point de procès, voir rarement la ville,
Se sentir le corps sain, l'âme forte et tranquille ;
Etre aimé de ses pairs et pouvoir leur offrir

Une table sans faste et non pas sans plaisir;
Fouler un lit honnête en douce compagnie;
Sans trop boire, ignorer les maux de l'insomnie;
Etre ce qu'on veut être, et n'y rien préférer;
Ne point craindre la mort, ne la point désirer.

LXXIV.

A ROME.

Grâce, Rome, je t'en supplie,
Pour un malheureux visiteur,
Pour un pauvre solliciteur,
A se courber passant sa vie!
Hélas! combien encor de temps
Parmi tes plus vils habitants,
Ne verrai-je dans ma demeure
Entrer que du cuivre ou du vent,
Tandis que Scopus a souvent
Gagné dix sacs d'or en une heure?
Je ne demande pas, pour prix
De mes très modestes écrits,
Des terres en Pouille, en Sicile,
Ou bien une vigne fertile
Sur ce coteau dont les raisins
Dominent les marais Pontins.
Je ne me permets pas, ô Rome!
De si magnifiques souhaits;

Mais, par pitié, fais qu'un pauvre homme
Une seule nuit dorme en paix.

LXXV.

SUR GALLA.

Galla me demanda vingt mille as une fois,
Et, j'en dois convenir, elle n'était pas chère.
« Dix mille as? » me dit-elle, au bout de quelques mois.
— « Dix mille! cette fois c'est plus que la première.
J'attendrai. » J'attendis, et j'offris deux mille as;
Mais elle était piquée, elle n'en voulut pas.
Trois semaines après, qui revint? Ce fut elle.
On me fit demander d'abord quatre écus d'or,
Puis cent as. Je trouvai que c'était trop encor.
Il me vint un cadeau de vingt-cinq as; la belle
Désira les avoir, et moi je répondis
Qu'à mon valet déjà je les avais remis.
Vous croyez que plus bas Galla n'a pu descendre?
Elle s'offre pour rien : je ne veux pas la prendre.

LIVRE ONZIÈME.

VII.

A PAULA.

Pauvre Paula, lorsqu'à présent tu veux
Chez ton amant passer une heure ou deux,
Tu ne peux plus à la crédule bête
Dont tes amours ornent si bien la tête
Dire : « César à Circès aujourd'hui
Tout le matin m'a fait rester chez lui. »
Personne plus n'entendrait cette gamme ;
On sait trop bien que, sous le bon Nerva,
Garde qui veut l'état d'honnête femme.
Toi dont jamais l'humeur ne s'y ploiera,
Que feindras-tu? d'aller voir une amie?
Le sot voudra t'y tenir compagnie.
De consacrer à ta mère un moment?
D'avoir besoin des eaux de Sinuesse?
Toujours, partout te suivra sa tendresse.
Ma foi, dis-lui : « Je vais voir mon amant. »

LII.

A CÉRÉAL.

Si pour ce soir tu n'as rien de plus gai,
Soupe avec moi ; viens à la huitième heure.
Nous nous rendrons, tout près de ma demeure,
D'abord au bain ; puis je te donnerai
Filets de porc sur poireaux et laitue,
Éperlans frits, thon gros comme le bras,
Recouvert d'œufs et de feuilles de rhue,
Olive verte et gâteaux délicats.
N'est-ce pas bon ? Te faut-il bécassines,
Huîtres, sargets, poulets gras et tétines ?
Pour t'allécher, je t'en promettrais bien ;
Mais voici mieux. Je ne te lirai rien ;
Ce sera toi qui, du fruit de tes veilles,
Tout à ton aise empliras mes oreilles,
Et me liras ou ton livre des Champs,
Ou ton Combat des dieux et des géants.

LIVRE DOUZIÈME.

XLII.

CALLISTRATE ET AFER.

A Callistrate Afer s'est marié,
Comme aurait fait la vierge la plus sage.
Devant ses pas des flambeaux ont brillé,
Le flammeum a voilé son visage,
On a chanté les cantiques d'usage,
Jusqu'à la dot, rien n'était oublié.
Qu'en dites-vous? N'est-ce pas fort honnête?
Moi, j'en conviens, je ne serai content
Que si je vois, pour compléter la fête,
Un de ces jours Afer en mal d'enfant.

LXV.

PHYLLIS.

J'étais heureux dans les bras de Phyllis,
Et je cherchais si des parfums choisis
Ne seraient pas un présent plus honnête
Que du métal ou qu'un habit de fête;
Lorsque Phyllis m'attirant sur son sein,

Et me baisant comme une tourterelle :
« Mon doux ami, si je t'ai plu, dit-elle,
» Je te demande une amphore de vin. »

XCVIII.

A BASSUS.

Riche, noble, savante et belle,
Ta femme, Bassus, a pour elle
Plus qu'on n'a jamais désiré ;
Et chez de vénales maîtresses
Tu portes avec tes caresses
Tout l'or qu'elle t'a procuré.
Tu n'as plus ni force ni tête
Quand tu rentres dans ton logis;
Rien ne peut, pour lui faire fête,
Réveiller tes sens assoupis.
Faut-il, Bassus, qu'on te le dise ?
Partout tu seras très mal vu.
Ame et corps, lorsqu'on s'est vendu,
On doit livrer sa marchandise :

CII.

A MILON.

Tu vends, Milon, du poivre et de l'argenterie,
Des voiles, des joyaux, de la parfumerie.

Ce sont choses qu'emporte avec soi l'acheteur.
Que ne vends-tu ta femme ? Au moins cette denrée
Se vend plus d'une fois, revient quoique livrée,
Et sans l'abandonner enrichit son vendeur.

FIN.

VARIANTES.

P. 26 Heureux qui n'a souci ni d'argent ni d'affaires,
Et, semblable aux premiers humains,

28 C'est la grue aujourd'hui qui tombe en ses lacets;
Le lièvre hier était sa proie.

29 Le lendemain il le plaçait encore.

63 Septimius, qui me suivrais
Aux bords reculés de Gadès,
Sur les monts où nous brave encore
Le Cantabre au cœur indompté,
Et jusqu'à ce banc redouté
Où bouillonnent les eaux du Maure,
. . . . Mon envie
Serait de pouvoir à Tibur,
Sur un coteau, dans un air pur,
Terminer doucement ma vie.
Si tel n'est point l'ordre des dieux,
Que j'aimerais encor les lieux....

72 Dis-nous, Pirrha, du lit où tu reposes,
Tout parfumé, qui doit fouler les roses?
Dis-nous l'enfant pour qui de tes cheveux....

103 Tes bienfaits ont comblé mes besoins, et jamais
Je ne me soucîrai de richesses immenses....

106 Le plaisir de voir une reine,
Jadis l'effroi de l'Orient,

De son ennemi triomphant
Traîner péniblement la chaîne.

P. 123

Celui dont la vie est pure,
Dont le cœur est innocent,
N'a besoin ni d'une armure,
Ni d'un javelot pesant,
Pour traverser l'Arabie,
Le Caucase, la Lybie,
Et ce pays inconnu
Où l'Hydaspe se promène
Sur une brûlante arène;
Il est fort de sa vertu.
Hier j'errais à l'aventure
Dans une forêt obscure,
En rêvant à mes amours,
Et sans armes, sans secours[1],
J'ai fait fuir sous le feuillage
Un loup, un monstre sauvage,
Tel que n'en virent jamais,
Ni la Pouille aux bois épais,
Ni cette contrée aride,
Que disputent au Numide
Les tigres et les lions.
Aussi, que le sort m'exile
Dans ces froides régions,
Séjour des noirs aquilons
Et de la glace stérile;
Ou sous les brûlants rayons
De l'astre qui nous éclaire:
Partout je veux adorer
Les doux yeux, le doux parler,
Le doux souris de Glycère.

P. 124 Si le ciel avait jamais,
En te rendant moins jolie,
Vengé de ta perfidie
Les malheureux qu'elle a faits;
S'il t'en eût coûté l'ivoire
D'une seule de tes dents;
Oh! qu'il serait doux de croire,
Barine, à tous tes serments!
Mais tu n'en es que plus belle
Chaque trahison nouvelle
Te fait de nouveaux amants.
Il te sied, gaîment parjure,
De braver la nuit obscure
Et son paisible flambeau.
Tu trompes dans leur tombeau
Jusqu'aux cendres de ta mère.
Vénus en rit la première
Avec la cour de Cythère,
Et ce redoutable dieu
Dont une sanglante pierre
Aiguise les traits en feu.
Point d'enfant qui pour maîtresse
Ne veuille t'avoir un jour;
Point d'homme qui, par faiblesse,
Trompé ne reste à ta cour.
Le vieillard, la mère tendre,
Te redoutent pour leur fils;
Si l'époux se fait attendre
Plus tard que l'instant promis,
Ce sont tes funestes charmes
Que la jeune épouse, en larmes,
Accuse de ses mépris.

187 Je me sens rouge et puis décoloré.
Mon cœur s'emplit d'une incroyable rage,

Ma tête part ; des pleurs sur mon visage
Montrent le feu dont je suis dévoré.
Et quel supplice encor, quand une orgie
De ton épaule a souillé la blancheur,
Ou quand je lis sur ta lèvre meurtrie
De ton amant la lubrique fureur !
Va, ne crois pas que pour toujours il t'aime
Parce qu'il cueille avec brutalité
De doux baisers que Vénus elle-même
A de nectar imbus dans sa bonté !
Trois fois heureux les cœurs sans jalousie,
Bien enflammés, bien payés de retour,
Dont nul débat ne chagrine l'amour,
Et dont l'amour dure autant que la vie !

P. 190 Pourquoi fuir quand tu me vois,
Comme un faon cherchant sa mère
Dans l'obscurité des bois ?
Il craint la feuille légère
Que fait voltiger le vent.
Un arbrisseau qu'il effleure
Le fait trembler : il demeure
Faible, oppressé, chancelant.
Suis-je un tigre sanguinaire,
Un loup prêt à t'engloutir ?
Chloé, ce n'est plus ta mère,
C'est l'amour qu'il faut servir.

202 Il n'a même, au sein de sa grandeur,
Eût envié ma gloire et mon bonheur.

HORACE.

202 Quand tu m'aimais, quand personne
Ne te plaisait comme moi,

Sans trésor et sans couronne,
J'étais plus heureux qu'un roi.

LYDIE.

Quand ton cœur tout à Lydie
A Chloé ne songeait pas,
Plus glorieuse qu'Ylie,
J'étais au ciel dans tes bras.

HORACE.

J'aime Chloé de Mégare,
Son luth a gagné mon cœur;
Pour la sauver du Ténare,
A la mort j'irais sans peur.

LYDIE.

Et moi, c'est le fils d'Ornite
Qui m'a soumise à ses lois;
Pour le sauver du Cocite,
Je voudrais mourir deux fois.

HORACE.

Mais si Vénus me ramène
Auprès de toi quelque jour?
De Chloé brisant la chaîne
Si je te rends mon amour..?

LYDIE.

Il est beau comme l'aurore;
Toi, tu n'as ni foi ni loi:
Eh bien! je voudrais encore
Vivre et mourir avec toi.

P. 210 Adieu maison et prairie!
Adieu compagne chérie!
Il faudra tout laisser là.
Des bois que ta main soigna,
Le cyprès au noir feuillage,
Seul, dans ton nouveau séjour,
A son possesseur d'un jour
Continuera son ombrage,
Pendant que sur tes parquets
De maison et de mosaïque,
Ton héritier magnifique
Répandra, dans ses banquets,
Ce cécube délectable
Que tu tiens sous cent verrous,
Et dont nos prêtres jaloux
N'ont pas l'égal sur leur table.

212 Puisque la mère des amours,
Puisque Bacchus et la Folie
Veulent que nous aimions toujours,
Aimons! Glycère est si jolie,
Avec sa mine d'étourdie,
Son œil vif et sa teinte unie
Comme un beau marbre de Paros!
Ah! dès que je pense à Glycère,
Je brûle; Vénus tout entière
Pour mon cœur déserte Paphos.
Je ne puis plus parler du Scythe
Ni du Parthe aux coursiers fougueux;
Rien que d'elle. Apportez-moi vite
Gazon frais, verveine et vin vieux.
Sur l'autel qu'un feu clair s'allume,
Et qu'en son honneur l'encens fume;
Elle m'en écoutera mieux.

O Cythérée, ô mère des amours,
Divin Bacchus, volupté que j'adore,
A vous servir j'ai consacré mes jours;
Vous le voulez, je suis à vous encore.
Qui n'aimerait le regard séducteur,
Les gais propos, le teint pur de Glycère?
Ah! les désirs ont déserté Cythère;
Leur feu me brûle, ils sont tous dans mon cœur.
Je ne sais plus célébrer sur ma lyre
Ni le Caucase aux rapides coursiers,
Ni la Scythie et ses vaillants guerriers.
Glycère seule et m'occupe et m'inspire.
Elle me fuit; amis, servez mes feux;
Couronnez-vous de verveine nouvelle;
Que l'encens fume et que le vin ruisselle:
L'amour peut-être exaucera nos vœux.

P. 226
Assez long-temps Jupiter a sur nous
Lancé la neige et la foudre et la grêle.
Assez long-temps sur notre citadelle
D'un bras en feu multipliant les coups
Il a fait croire à Rome épouvantée
Que revenait ce terrible moment
Où, de sa nef, Deucalion tremblant
Vit sur des monts les troupeaux de Protée,
Où dans les bois, naguère leurs berceaux,
Les daims craintifs sous les eaux s'engloutirent,
Où des oiseaux les poissons envahirent
Les nids déserts au sommet des ormeaux.

Nous avons vu, des bords de l'Étrurie,
Le jaune Tibre, affrontant Jupiter,
Vers son berceau remonter en furie,
Impétueux comme une vaste mer.

Il attaquait, sur son triste rivage,
Et le tombeau d'un prince révéré,
Et jusqu'au temple à Vesta consacré.
Les pleurs d'Ilie aiguillonnaient sa rage.
Car Rome, hélas! a tué des Romains;
Nos jeunes gens, rares grâce à nos crimes,
Sauront qu'un fer, fait pour d'autres victimes,
De notre sang s'est rougi dans nos mains.

De tous les dieux auquel porter nos plaintes,
Pour le sauver cet empire aux abois?
Par quels accents pourront nos vierges saintes
Toucher Vesta, qui n'entend plus leur voix?
Et Jupiter! après de tels outrages,
Qui d'entre nous obtiendra son pardon?
Ah! viens enfin, viens, divin Apollon,
Le dos voilé d'un manteau de nuages.
Douce Vénus, toi que suit la gaîté,
Quelques instants quitte pour nous Cythère.
Daigne accorder un regard moins sévère,
Mars, notre père, à ta postérité.

228 L'hiver a fait place à Zéphyre;
Du rivage, le nautonier
Fait glisser dans l'eau son navire;
Le laboureur fuit son foyer,
Le troupeau fuit sa bergerie;
Sur la verdoyante prairie
Le givre a cessé de briller.
Dès que sur les herbes naissantes
Phébé répand son demi-jour,
Vénus mène sa jeune cour
Les Nymphes, les Grâces décentes,
Avec l'Amour, d'un pied joyeux
Fouler les gazons en cadence,

Tandis que de sa forge immense
Vulcain va visiter les feux.
Cueillons ces roses parfumées
Qu'offrent les terres ranimées.
Couronnés de myrthe nouveau....

P. 239 Lève-toi ! dit-elle à Lyncée ;
Hélas ! ta vie est menacée
Par des mains que tu ne crains pas.
Ton beau-père veut ton trépas ;
Mes sœurs sont des bêtes féroces
Qui célèbrent leur nuit de noces
En assassinant leurs époux.
Trompons-les. Je n'ai ni leur rage,
Ni tellement peu de courage
Que je t'abandonne à leurs coups.
. . . .
J'ai promis aussi ton trépas ;
Mais puis-je te frapper ? hélas !
Est-ce à moi de t'ôter la vie ?
Que mon père, dans sa furie,
M'écrase sous le poids des fers !
Qu'il m'exile au fond des déserts !
Aux déserts, aux fers condamnée,
Je bénirai ma destinée
Si je puis conserver tes jours.

252 Il n'est rien que Rome ne passe
En fumée, en bruit, en splendeurs.
Mais de l'abondance on se lasse,
Varier plaît aux grands seigneurs,
Et de la pauvreté voisine,
Mais riante en sa propreté,
Plus d'une table sans courtine

Sur les fronts que Plutus chagrine,
A su ramener la gaîté.

P. 259 Avec terreur s'écrie : « Ah! ne permettez pas,
» Grands dieux! que mon époux, trahi par son courage,
» S'attaque à ce lion, qu'une effroyable rage
» Emporte tout sanglant à travers les combats! »
La plus belle des fins, la plus digne d'envie,
C'est celle du guerrier qui meurt pour sa patrie.
Et que sert fuir la mort? Elle poursuit, rejoint,
Et les genoux tremblants ne l'attendrissent point.
La vertu ne court pas à la gloire précaire
Qui naît et qui périt sous le vent populaire.
Un refus est pour elle un affront inconnu,
C'est de son propre éclat que brille la vertu.
Trop fière pour ramper dans la route commune,
D'un coup d'aile elle échappe à la foule importune;
Et, dans leur noir bourbier laissant ses envieux,
Vers l'immortalité s'élève dans les cieux.
Les cieux s'ouvrent aussi pour payer le silence :
Celui qui peut trahir le secret de Cérès,
Sous son toit, dans sa nef, ne me verra jamais.
Le châtiment boiteux qui suit de loin l'offense
Ne le perd pas de vue, et Jupiter souvent
A côté du coupable écrase l'innocent.

260 Le juste est immuable et calme en ses desseins.
Qu'un farouche tyran charge de fers ses mains...

268 Crois-moi, cher Quintius! laissons ce que médite
Sur ses bords reculés le Cantabre ou le Scythe,
Et ne nous donnons pas tant d'inutiles soins
Pendant que notre vie a si peu de besoins.
La jeunesse s'enfuit, tout s'enfuit avec elle,
Beauté, sommeil facile et plaisirs amoureux;

L'âge pesant arrive et blanchit nos cheveux,
De même que l'éclat d'une rose nouvelle
Se flétrit en un jour, et qu'à peine en son plein
De la blanche Phébé commence le déclin.
De projets à quoi bon fatiguer ta pensée ?
Vois ce platane vert, cette yeuse élancée :
Pourquoi n'irions-nous pas, couvrant nos cheveux blancs
Des parfums de l'Arabe et des fleurs du printemps,
Nous coucher sous leur ombre, et, pour mieux nous dé-[fendre
Des soucis que sur nous chaque jour vient répandre,
Partager à loisir quelques flacons de vin
Qu'on va plonger pour nous dans le ruisseau voisin ?
Qui cherchera Lydé ? Dites-lui qu'elle vienne
Sur l'heure, avec son luth, sans perdre à ses cheveux
D'autre temps que celui d'y faire un ou deux nœuds
A la lacédémonienne.

P. 288 Le marchand dans sa course avare
De repos parle en soupirant
Tant qu'il tremble, battu du vent,
Sur la mer où périt Icare ;
Puis, sur son vaisseau démâté,
A peine a-t-il touché la plage,
Qu'il prépare un nouveau voyage,
Indocile à la pauvreté.

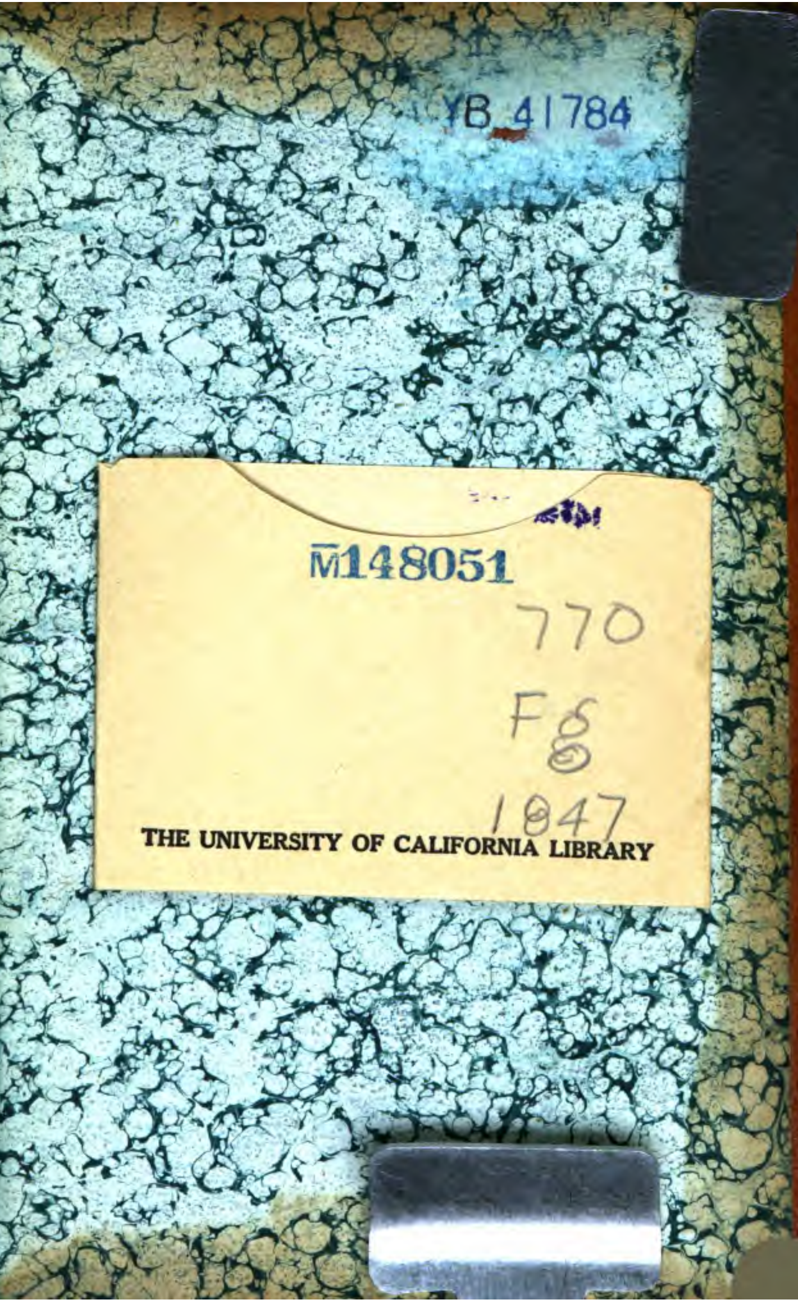
331 Que Jupiter, roi des airs, couronna
Pour avoir su, dans sa fidèle serre,
Ravir le fils de Tros au mont Ida.

FIN.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.




J. GOMEZ DE LA CORTINA ET AMICORUM
FALLITUR HORA LEGENDO